1405

2363

(N)

LE FAYOUM

LE SINAÏ ET PÉTRA

L'auteur et l'éditeur déclarent se réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie), en décembre 1871.

Les gravures qui illustrent ce volume ont été dessinées d'après des études de GÉROME et d'après des photographies par Gautier Saint-Elme, et gravées sur bois par MÉAULLE.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

FATMA.

LE FAYOUM
LE SINAÏ ET PÉTRA

EXPÉDITION

DANS LA MOYENNE ÉGYPTE ET L'ARABIE PÉTRÉE

SOUS LA DIRECTION DE J. L. GÉROME

PAR

PAUL LENOIR

« *Veni, vidi, pinxi.* »

OUVRAGE ENRICHI DE TREIZE GRAVURES

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

1872

A J. L. GÉROME.

Cher maître,

Permettez-moi de vous offrir ces quelques notes d'un voyage dont tout le charme et toute la valeur furent d'avoir été fait en votre compagnie et sous votre bienveillante direction.

L'Égypte est votre propriété; car si la science et l'archéologie n'ont su la reconstruire que par des chiffres, vous seul en avez traduit l'admirable lumière et cette brillante animation qu'on ne lui connaissait pas.

C'est en me reportant à l'époque même de nos journées au désert que je viens réclamer aujourd'hui cette indulgence que vous accordiez alors au plus jeune de votre caravane.

Votre respectueux élève,

PAUL LENOIR.

TABLE.

LE FAYOUM.

I. Notre plan. — Nos bagages et nous. 1
II. De la gare de Lyon aux Aiguilles de Cléopatre. — La colonne de Pompée. — Le canal Mahmoudièh et les moustiques. 3
III. A la vapeur. — *Damanhour*. — *Kafr-Zayad* ou un buffet dans le désert. — Les voilà!!! — Nous y sommes. 11
IV. Le Caire. — Huit jours au Caire. — Les éblouissements. — Les rues. — Les bazars. — Le Mouski. — Le vieux Caire. — La vallée des Tombeaux. — Les mosquées. 15
V. Les Pyramides. — Le choix d'un honnête voleur. — Le Nil. — *Roudah*. — Premier campement. — L'aspic de Cléopâtre. — Les Pyramides. — *Sakkara*. — Sérapéum. — Hérons et pygargues. — *Dachour*. — Une tempête d'oies. — Plus de bruit que de besogne. . 47
VI. Le Désert. — Un déjeuner ensablé. — *Tamyèh*. — Le conservatoire des chiens. — Une chasse au sanglier et au couteau. 83
VII. Les Danseuses. — *Senouhrès*. — Le conseil municipal en goguette. — Hasné la danseuse. — Un enlèvement. — Les femmes fellahs. — Un bien vilain monsieur, même après sa mort. 96
VIII. Une forêt vierge. — *Fidémine-el-Fayoum*. — L'hospitalité biblique, ou une indigestion de riz. — Un rat de Pharaon. — Respect aux mouches. — Le retour du marché. 118
IX. Médinet-el-Fayoum. — Le canal de Joseph. — *Le Birket-Kéroun*. — La babouche de Cendrillon. — Un bien joli caillou rose. 131

X. Retour au Caire. — Une locomotive en détresse. — *Gyzèh* au gaz. — *Choubrah*. — *Roudah*. — Le nilomètre. — Les bazars et les mosquées. — L'ambassadeur de Perse en garni. — Les femmes que l'on voit, celles que l'on ne voit pas, et celles que l'on regrette d'avoir vues. — Le départ du tapis. — Un peu de savon. — Non pas adieu, mais au revoir. 148

LE SINAÏ.

XI. A dromadaire. — *Suez*. — Un peu de canal. — Nos dromadaires officiels et leur suite. — La mer Rouge. — *Aïn-Mouça*, les sources de Moïse. — Notre entrée au désert. 195

XII. Les Wadis. — Au désert. — Plateaux, torrents et montagnes. — *Wadi-Mokatteb*, la Vallée Écrite. — *Wadi-Faran*. — Une montagne rouge. — Djebel-Catherine. 205

XIII. Le Sinaï. — Le couvent et ses locataires. — L'ascension de la montagne sainte. — Abstinences et privations. — Un trésor de vraies pierreries. — Le mont Horeb. 233

XIV. — El-Akabah. — Le scheik Mohammed-Gadd. — Un décavé de la roulette. — Le fils d'un scheik indépendant. — Un filon d'Arabes rouges. — Fleurs et odeurs. 266

PÉTRA.

XV. Une ville monolithe. — Le *Sik*. — Trésor de Pharaon. — Théâtre. — *Hasta virilis Pharaonis*. — Saint-Sulpice avant la lettre. — Des antiques en guenilles. — *Nossar-Kelb*. — *Scheik-Wadi-Mouça*. — Les adieux de Judas et le moment de s'en aller. 287

XVI. Sortie de Pétra. — Des brigands pour de bon. — Moment critique. — Projets de vengeance. — Le *Wadi-Arabah* et un océan de fleurs. — Rebédouins-revolveurs. — Hébron. — Partant pour la Syrie... Au revoir et à bientôt. 314

LE FAYOUM.

I

NOTRE PLAN.

Nos bagages et nous.

Ramsès aurait été singulièrement volé s'il avait compté sur nous pour faire l'inventaire de ses pylônes, ou pour mettre un peu d'ordre dans le catalogue de ses ancêtres; nous comptions même être très-ingrats envers les Ptolémées, et nous aurions été bien malheureux si, pour peindre les Pyramides, il nous avait fallu en compter les assises.

Rencontrer des motifs de tableaux et les peindre, tel fut notre but en partant pour l'Égypte; sans avoir la prétention de tout voir, nous voulions bien voir, pour peindre *dal vero* ce que nous aurions vu.

Aussi le bleu de cobalt et le collodion sec jouaient-ils dans nos bagages un rôle beaucoup plus important que la flanelle et les antidotes.

Ne pas manquer de blanc d'argent était l'objet principal de notre sollicitude, car, sans mépriser la

chasse ni les autres distractions auxquelles nous devions nous livrer, la boîte de couleurs faisait prime sur les engins de destruction.

Chez les plus jeunes de la bande l'importance ridicule et le poids inutile des colis se trouvaient en raison directe de l'inexpérience des propriétaires; aussi pour ma part ai-je dû renvoyer de suite à Paris une collection d'inutilités dont j'avais affligé ma malle sous prétexte d'aller dans le désert.

Dans un pays où l'on n'aura besoin de rien, il ne faut rien emporter, et n'ayant avec nous que le strict nécessaire, nous avions l'air de nous faire suivre par les Pyramides.

II

DE LA GARE DE LYON AUX AIGUILLES DE CLÉOPATRE.

La colonne de Pompée. — Le canal Mahmoudièh et les moustiques.

« Stop ! ! ! » s'écria l'homme à turban que nous avions embarqué à Messine comme pilote : tel fut le véritable coup de tam-tam qui nous annonçait à la fois et la fin de cette ennuyeuse traversée et le lever du rideau de cette grande féerie qu'on appelle un voyage en Orient.

Les trois coups étaient bien frappés pour nous, mais le rideau ne se levait pas, car une brume épaisse obscurcissait l'horizon de la façon la plus désobligeante. Le soleil se faisait attendre comme un roi qui se sent dans le plus beau de ses royaumes et qui veut éblouir ses invités ; d'interminables fusées jaillirent tout d'un coup de l'horizon, jusqu'au moment où son disque se fut complétement décidé à sortir de l'eau.

La côte d'Afrique nous apparut alors sous l'aspect d'une longue paille dorée flottant au loin.

Nos imaginations devançant la marche du navire, c'était à qui découvrirait le premier les objets les

plus imperceptibles : Vois-tu ceci..., vois-tu cela...? Ce sont des palmiers... Non, ce sont des chameaux... Non, car c'étaient des moulins à vent.

Ce matin-là, la petite bande déjà nommée déploya une agitation plus bruyante que de coutume, et le bruit infernal de la chaudière n'était rien à côté des exclamations de joyeux enthousiasme dont elle ahurissait le reste des passagers : « Vois-tu les grenouilles? disions-nous à notre cher empailleur. — Un peu, répondait-il, je crois qu'elles ont des turbans. » Car notre naturaliste en titre n'avait qu'un défaut, c'était d'être myope comme toutes les taupes de la Thébaïde.

Le pilote, le navire, tout allait bien, et comme par enchantement nous nous trouvâmes enfin tout portés au milieu de ce port magnifique derrière lequel est située la ville d'Alexandrie.

La canne, le bâton, ou la lutte à main plate au choix, sont les premiers exercices de gymnastique auxquels tout Européen doit se livrer avec les indigènes qui envahissent le navire, sous peine de voir chacun de ses colis voltiger d'épaules en épaules dans les directions les plus variées.

Adha-Anna, qui avait été cuisinier de notre colonel dans sa première campagne d'Égypte, simplifia le débarquement de nos bagages et de nous par-dessus le marché.

Se présenter au visa des passe-ports, faire passer

des cartouches pour des conserves anglaises, et nous débarbouiller à l'hôtel, furent l'affaire d'un instant.

Nous étions impatients de grouiller nous-mêmes dans ces rues étroites où tout semble rouler comme les cailloux d'un torrent; on s'y marche sur les pieds par principe, et l'on s'y bouscule par conviction religieuse : les ânes, les chevaux, les dromadaires y tiennent le haut du pavé et des trottoirs; le reste de la rue appartient librement aux piétons, aux femmes entortillées de leurs longues robes bleues et qui portent des fardeaux invraisemblables, à moins qu'elles ne traînent une guirlande d'enfants suspendus en grappe après leurs haillons.

L'hôtel mit à notre disposition deux calèches d'origine européenne et qui auraient figuré avantageusement à la porte d'une mairie. Il en fallut trois pour nous contenir tous; la noce partit donc au grand trot pour admirer ce qu'il reste à voir d'intéressant à Alexandrie, malgré les efforts des habitants pour en faire une succursale de Marseille. Ses rues alignées, ses maisons à volets verts, le gaz, les vitrines des photographes et la signature rouge de Nadar, jettent un grand froid sur l'idée première que l'on se fait d'une ville égyptienne si remplie de souvenirs historiques.

Après avoir traversé des quartiers plus pittoresques, c'est vrai, mais où la police doit avoir bien

du fil à retordre, nous arrivâmes au pied de la classique colonne de Pompée...

Ayant trente mètres de hauteur, vingt-deux mètres de fût et neuf mètres de circonférence, cette colonne monolithe est en granit rouge d'un style corinthien douteux... Assez!!!

Ce fut l'éparque ou consul-préfet Publius qui eut la poigne de la faire élever un beau matin, dans un accès d'admiration pour l'empereur Dioclétien. Ce que cette colonne offre sans contredit de plus remarquable au point de vue de l'art, c'est la collection de mendiants qui sont autour et qui à cor et à cri vendent des débris fabuleux de ce monument presque intact. Mais une carrière de granit rouge n'est pas loin, et il y a encore de beaux jours pour les amateurs de cailloux historiques.

Enfin, après avoir accompli ce pieux pèlerinage, nous gagnâmes à pied un campement d'Arabes Bédouins, qui était en station de passage près d'Alexandrie. C'est là que pour la première fois nous approchâmes de ces types étranges, que nous devions étudier plus à fond dans notre expédition au désert. Nous venions d'y goûter par gourmandise anticipée et mal nous en avait pris, car le soir même nous devions nous apercevoir des locataires irritants que nous en avions rapportés. Nos calèches nous conduisirent de là sur les bords du grand canal

Mahmoudièh; ce travail immense est l'œuvre de Méhémet Ali : sur un parcours de soixante-dix-huit kilomètres, il offre trente mètres de largeur à la circulation des barques de toute l'Égypte et est l'artère principale qui relie le Caire à Alexandrie.

Son importance commerciale est de premier ordre, et grâce à lui l'exportation des blés et l'importation des produits de l'Occident se font sur une échelle colossale. Mais il n'est pas seulement une source inépuisable de richesse commerciale, il est aussi le plus gai, le plus riant des sites qui nous aient frappés jusqu'alors. C'est là, en effet, que nous apparurent pour la première fois ces trésors de végétation exotique qui nous avaient fait croire que les *Mille et une nuits* n'étaient jamais arrivées. Des allées interminables de tamarix et de citronniers ombragent les rives du canal ; des villas princières semblent s'être donné rendez-vous à ce tour du lac oriental et viennent mêler leurs bariolages bleus, jaunes et rouges à cette gamme indéfinie de toutes les verdures, depuis le gris perle de l'aloès jusqu'au vert émeraude des bananiers. C'est sur ces rives enchantées que sont remisées les embarcations de luxe et de plaisance des princes et des pachas pour leurs excursions sur le Nil, dont le grand canal n'est qu'une dérivation navigable.

Les longues *dahabièhs* aux couleurs variées semblent atteindre le ciel du bout de leurs vergues

élancées, pendant que des radeaux de construction antique sont remorqués par les animaux les plus mélangés. Tantôt c'est un âne et un chameau attelés ensemble; tantôt c'est un cheval aux formes élégantes, doublé d'un buffle à lourde allure. Partout des volées de pigeons, qui semblent être les propriétaires de l'endroit, et rendraient des points aux moineaux de Paris pour l'effronterie avec laquelle ils viennent se percher jusque sur les animaux et leur emprunter de la nourriture.

Les équipages qui se croisent, les avalanches d'ânes ornés de cavaliers qui se bousculent, les longues files de dromadaires, tout cela nous avait transportés d'admiration et nous avait fait vite oublier les becs de gaz de la place des Consuls, où en l'honneur du vice-roi les chevaux de bois attendaient l'amateur, comme sur l'esplanade des Invalides.

Nous passâmes presque par hasard dans la rue où habitent les Aiguilles de Cléopâtre. D'abord, ces deux obélisques ne sont plus qu'un pour l'œil du voyageur.

L'un de ces deux monuments est littéralement enfoui sous des décombres de toute sorte, et la seconde aiguille, enterrée à moitié, a l'air d'être tombée dans la cave de son appartement, en cherchant sa sœur probablement. Les hiéroglyphes qui en font l'ornement sont assez bien conservés, et font remonter à Touthmès III, de la dix-huitième dy-

nastie, l'époque où ces deux obélisques furent placés en sentinelle à la porte du temple du Soleil. Cléopâtre, qui ne reculait devant aucune dépense, les fit venir de Memphis à Alexandrie pour l'ornement d'un temple qu'elle fit construire assez grand, à César, et à ses frais, en dépit des mauvaises langues du pays.

Si au commencement de ce chapitre j'ai absolument négligé de mentionner la gare de Lyon, qui fut pourtant le premier monument qui nous apparut en quittant nos foyers, c'est que cet édifice manque entièrement d'intérêt et d'hiéroglyphes, ce qui lui serait un titre à l'admiration des Alexandriotes, qui semblent détester tout ce qui pourrait faire croire chez eux que l'on est en Égypte.

Aussi avions-nous hâte de quitter cette ville de province, qui n'est en somme que l'antichambre inévitable du Caire, comme dans un appartement mal combiné où il faut passer par la cuisine pour entrer dans le salon.

Autrefois, le canal Mahmoudièh était la voie la plus directe pour se rendre d'Alexandrie au Caire. Aujourd'hui il y a un chemin de fer, des gares et des stations comme de Paris à Rueil; mais le service n'est pas très-régulier : il est même trop artistique, car le train ne partait que de temps en temps, et nous avions hâte d'arriver.

Notre première nuit à l'hôtel d'Alexandrie avait

été désastreuse, et les moustiques avaient dû en être malades, à en juger par l'orgie de piqûres qu'ils s'étaient offerte à nos dépens, ce qui n'avait fait que redoubler notre désir d'aller plus loin.

III

A LA VAPEUR.

Damanhour. — *Kafr-Zayad* ou un buffet dans le désert. — Les voilà ! ! ! — Nous y sommes.

Par un heureux hasard, et sans que le vice-roi ait eu besoin de s'en occuper, le train était parti.

Nous roulions incrustés dans des wagons dits de première classe, ressemblant assez à d'anciennes boîtes de joujoux, ornés de glaces et de peintures aussi modernes que ridicules, lorsque *Damanhour* fut la première station qui vint égayer notre situation de colis humains, dont l'administration se garderait bien de répondre. Ce fut le premier village égyptien qui s'offrit à nous dans toutes les conditions requises pour nos yeux de peintres d'Orient : les maisons, en terre ou en briques sèches, s'adossaient sans ordre les unes aux autres, ne laissant pas la possibilité d'établir là où commençait le paysage, là où finissait le village, tant cette couleur de terre était uniforme et grise.

Un minaret élégant sortait comme une apparition de cette série de petites boîtes ; quelques bouquets de longs palmiers se balançaient tristement au-dessus de ce village, véritable cimetière au premier abord.

L'heure du jour contribuait, du reste, à cet aspect funèbre d'une ville en ruine, car tous les habitants dorment ordinairement à cette heure torride. Quelques femmes seulement avaient bravé les ardeurs du soleil pour venir vendre aux portières les produits de leur industrie, ou les rafraîchissements les plus primitifs : les oranges, les œufs frais, l'*araki* et le lait de chamelle remplaçaient ici orgeat, limonade, bière traditionnels, et trouvaient de nombreux amateurs dans les wagons de quatrième et de cinquième classe, où la population ruminante, chameaux et chameliers, est impitoyablement entassée par couches.

Kafr-Zayad nous offrit, comme buffet, quelque chose de beaucoup plus confortable et aussi de beaucoup plus cher; mais, comme pittoresque, un ensemble moins heureux que celui du village de Damanhour.

Un coup de sifflet presque européen dans ses intonations nous remit en marche, et l'aspect du pays se modifiant, nous sentîmes que nous entrions au cœur de l'Égypte, dans ces terres de culture qui en font l'inépuisable richesse; c'était à l'époque où les blés sont encore verts : aussi fûmes-nous singulièrement impressionnés de traverser ces steppes d'herbages que nous nous figurions n'exister qu'en Hollande. Des hérons blancs, comme des papiers semés à plaisir, tranchaient d'une façon bizarre sur le ton monotone de cette fertilité agricole.

Peu de palmiers, d'innombrables travaux d'irrigation, et toujours des horizons de verdure : c'était presque irritant. Un seul de nos compagnons, originaire d'Utrecht, semblait s'épanouir devant cette profusion d'herbe sans le moindre coquelicot pour égayer l'œil. Mais notre attention fut agréablement captivée par la variété infinie d'oiseaux qui semblaient accompagner le train. Des bandes de canards, des éperviers, des pygargues, des aigles, se succédaient sans interruption, et semblaient avoir établi une concurrence parallèle au trajet que nous parcourions.

Les milliers de petits cours d'eau qui sillonnent intelligemment ces terres sont encombrés d'oiseaux de toute espèce, des échassiers de toute grandeur et des animaux de toute nature, qui semblent vivre dans la meilleure intelligence du monde, malgré le disparate de leurs proportions et de leurs habitudes. D'adorables petits sic-sacs (vanneaux armés) voltigent comme des papillons, pendant que d'énormes grues s'épluchent le cou avec une patience de bénédictin. Les dromadaires et les buffles, qui se rencontrent à chaque instant sur des chemins parallèles à la voie ferrée, regardent béatement passer les trains avec l'impassible sérénité de nos vaches normandes les plus blasées sur la vapeur, les sifflets et les locomotives.

Nous nous étions méfiés à bon droit du ravitaille-

ment des buffets; aussi étions-nous en train de déguster un carré de veau froid, daté de l'hôtel Abat, lorsqu'un cri d'admiration s'échappa de nos bouches pleines; mais ce cri n'en fut pas moins sincère : « Les voilà!!! les voilà!!! — Les voilà, qui? les voilà, quoi? objectèrent les affamés, qui n'avaient rien aperçu et qui sous ce ciel de feu craignaient sans doute de voir le veau froid se réchauffer. — Les Pyramides, parbleu! » répondit notre cher maître avec l'accent d'un homme qui les connaît déjà depuis bien longtemps et qui va leur faire bien plaisir en allant les revoir.

En effet, les trois grandes pyramides se détachaient en clair à l'horizon sur un ciel déjà un peu rissolé, vu l'heure avancée du jour. Tel fut le premier aspect sous lequel nous apparurent ces trois géants de pierre, qui semblent faire douter de la fin du monde.

Aperçu du chemin de fer, le Caire ressemble à une forêt de minarets et de coupoles, et ce serait l'abîmer que d'en faire une description aussi incomplète.

Nous allions y être. Nous y étions. Nous y sommes!

IV

LE CAIRE.

Huit jours au Caire. — Les éblouissements. — Les rues. — Les bazars. — Le Mouski. — Le vieux Caire. — La vallée des Tombeaux. — Les mosquées.

A âne, Messieurs! à âne!!!

Et comme dans un rêve japonais, nous étions tous à âne avant d'avoir eu le temps de savoir pourquoi.

Et dans ce songe d'opium, sans pouvoir ni vouloir opposer la moindre résistance, nous étions emportés à fond de train dans une direction que Adha Anna, notre drogman provisoire, connaissait seul.

Lancés comme dans un tourbillon humain, nous avions à peine conscience de notre situation fantastique; un vacarme infernal nous mettait dans l'impossibilité de nous appeler ni de nous entendre les uns les autres, et la petite bande tenait la corde dans cette course effrénée, où les traînards pouvaient être considérés comme des hommes à la mer.

« *Chmâlak! Yeminak! Reglak!* » hurlaient à l'envi les petits conducteurs de nos montures, heureux de notre ébahissement, de nos terreurs, et voulant s'assurer notre pratique par les qualités in-

comparables de vitesse qu'ils savaient activer à coups de bâton chez les moins bien partagés de nos coursiers.

Enfin, après avoir avalé en une heure plus de poussière que dans tout un déménagement, nous commençions à nous apercevoir de loin en loin et à constater qu'il n'y avait pas encore eu de victimes. Nous avions quitté la route de *Choubra*, et le tumulte des cavaliers, des dromadaires, des voitures et des passants commençait à se calmer un peu. Des calèches d'un à huit ressorts allaient au grand trot, précédées de coureurs aux riches costumes; en cet endroit plus aristocratique, l'édilité avait prudemment supprimé la circulation des chameaux, qui, attachés en procession, compliquent horriblement le libre parcours des avenues. Vingt fois, dans notre course furibonde, je me voyais accroché par l'une de ces cathédrales mouvantes, à qui le milieu de la rue appartient; vingt fois mon âne merveilleux sut les éviter, car un choc eût été terrible pour lui comme pour moi. Ces animaux ont certainement l'instinct de la circulation.

L'*Ezbekyèh*, tel était le lieu enchanteur où nous pûmes enfin modérer un peu notre allure. Nous étions sur le boulevard des Italiens de l'endroit, et nous nous devions à nous-mêmes une cavalcade moins apocalyptique.

L'âne joue un rôle trop important dans la vie au

Caire et dans tout l'Orient, pour qu'il ne mérite pas les honneurs d'une digression zoologique.

D'abord, mon âne n'était pas un âne; c'était, à proprement parler, ce que l'on nomme en Égypte le bourriquot du Caire, quadrupède d'une nature toute spéciale et qui ne saurait se confondre avec la bête de somme, l'âne vulgaire.

Le bourriquot du Caire est aussi vif, aussi adroit, aussi intelligent et aussi infatigable que ses frères de Montmorency sont vicieux, paresseux et têtus.

L'âne n'est pas seulement le premier ami que l'on se fait en Orient, c'est aussi la meilleure paire de chaussures; on n'use ses bottes qu'en les mettant sous son lit. Toujours à âne, à cheval ou à dromadaire, les clients de saint Crépin font ici de fortes économies de semelles.

Nous vécûmes à âne pendant toute notre expédition dans la province du Fayoum, de même que nous vécûmes à dromadaire pendant nos deux mois de désert au Sinaï et à Pétra.

Installés au Caire chez un ancien cuisinier français, nous n'eûmes à nous plaindre que de la longueur des menus de chaque jour, et des indigestions que nous aurions encourues sans l'excessive tempérance que nous n'avons jamais observée. On était éreinté de cette journée de chemin de fer, on alla se coucher.

« Moi, je sais bien ce que je vais faire, s'était dit

chacun de nous en particulier au moment de boutonner la moustiquaire de son lit. — Moi, je me lèverai demain matin à quatre heures; je prends un âne, et me voilà parti jusqu'au déjeuner. »

Tous ayant eu la même pensée, nous fûmes heureux de nous retrouver tous à âne, réunis dans les mêmes intentions. Notre programme avait toujours été de laisser à chacun sa liberté, et pour la première fois nous nous rencontrions tous dans la même idée; c'était d'un bon augure.

En effet, par tout ce que nous en avions déjà aperçu, nous avions compris de suite que courir les rues à âne était le vrai bonheur en ce monde égyptien, lorsque tout ce qu'il y a de curieux et de beau à voir se trouve dans les rues.

Nous voilà partis. Le Mouski, dont notre maison fait presque le coin, fut le premier tableau de cette série indéfinie de surprises et d'éblouissements qui nous attendaient à chaque pas.

Avant de laisser la bride sur le cou de nos montures, laissez-moi rappeler que le Caire est encore plus la capitale de l'Égypte que Paris n'est celle de la France, par cette bonne raison que Paris n'est qu'une ville et que le Caire à lui seul est toute une province. C'est plus qu'une province, c'est un monde; c'est tout l'Orient passé, présent et à venir, aussi complet qu'à l'époque des mameluks, aussi brillant qu'à son apogée, aussi pittoresque que sous

les khalifes. Y demeurer trois années et prétendre y avoir tout vu, tout étudié, serait une grossière erreur. Nos impressions et nos notes ne peuvent donc être que la millième partie des notes et des impressions qui nous y attendent encore.

Ceci posé, *yallah! yallah!* et en avant.

Traverser le Mouski dans toute sa longueur, tourner à gauche, puis à droite successivement une centaine de fois, gagner la vallée des Tombeaux en passant par la porte *Bab-el-Nasr*, tel fut l'itinéraire de cette première journée, de ce premier rêve merveilleux. Nous entrions en Orient par la plus belle rue du Caire, et nous sortions de la ville par la plus belle de ses portes pour aller parcourir les plus beaux des monuments de l'Égypte moderne; Mahomet nous protégeait évidemment, ou du moins nous obéissions aux hasards d'une fatalité bien intelligente.

Le Mouski, tel est le nom de la première rue qui se présenta devant nous, véritable type de ce que l'on peut rencontrer au Caire de plus animé et de plus brillant; cette rue immense, ou plutôt cette véritable avenue couverte, résume d'une façon complète et admirable toute la circulation des rues orientales dans ce qu'elles ont de plus vivant et de plus pittoresque : boutiques interminables et encombrées des marchandises les plus extraordinaires par leur variété et leur profusion; boucheries, cafés,

coiffeurs, fabricants de babouches, antiquaires et cuisines en plein vent, tout se suit dans l'ordre le plus imprévu, et emprunte à son voisinage disparate un nouveau cachet de bizarrerie.

Ce ne sont partout que caisses ouvertes ou à moitié chavirées dans la rue pour attirer le chaland.

Faire marcher l'amateur sur la marchandise pour le forcer à mettre l'article en main, tel est le problème industriel admirablement résolu par le commun de ces mille et un Ali-Baba.

Depuis le vieux Juif à lunettes qui se fait prier pour déranger des débris d'antiquailles enfouis dans de mystérieux petits coffrets, jusqu'au fabricants de bottes de scheiks pour qui la bottine à élastique est le dernier mot de la civilisation, tous semblent remplir un sacerdoce. Ce n'est pas ce débit fatigant et effronté de nos petits boutiquiers, c'est le calme le plus religieux qui préside à tous les achats, à toutes les transactions de la rue. L'empressement de nos commis de magasin, leur distinction et les dissertations à perte de vue auxquelles ils se livrent en France à propos d'un mètre de grenadine ou de madapolam, seraient ici du plus mauvais goût; c'est presque le silence religieux de la mosquée qui règne dans les rayons et sur les comptoirs du Mouski. Voulez-vous une kouffie, vous montrez l'objet d'une main et la monnaie de l'autre, suivant l'estimation que vous en aura faite votre

drogman, à moins que vous ne soyez déjà assez fort pour débattre vos prix vous-même.

Après avoir proposé en moyenne la moitié du prix qui vous a été fait d'une chose, vous vous retirez avec le calme d'un homme qui sait la valeur de ce qu'il veut acheter et vous n'insistez pas; le marchand d'un signe imperceptible vous rappelle; il consent à déranger sa pipe, accepte votre argent, et vous lance sa marchandise avec le gémissement plaintif d'une femme à qui l'on a arraché son enfant.

Vos prétentions sont-elles inacceptables pour le marchand, il manifeste alors la plus amère douleur par des claquements de langue qui rappellent les expérimentations des amateurs en vins; et avec des larmes dans la voix il repousse sa marchandise en maugréant comme si vous l'aviez battu. *Là, là, là, mafich,* murmure-t-il entre sa pipe et ses dents. Car le chibouk ou le narghiléh sont l'accessoire indispensable du marchand du Caire qui se respecte.

Les étoffes du pays aux couleurs changeantes, aux reflets nacrés et aux broderies merveilleuses, attirèrent nécessairement notre attention, et nous serions encore dans les boutiques, si notre admiration pour la soie jaune l'avait emporté sur notre désir de parcourir d'abord la ville avant d'en apprécier les richesses en détail.

La tentation était pourtant trop forte, et dès ce jour-là, presque au galop de mon âne, je trouvai

le moyen d'acheter plusieurs de ces foulards soyeux que l'on nomme kouffies et que les Égyptiens emploient comme coiffure de luxe.

Jaunes rayées de vert et de rouge, ou jaune sur jaune ornées de petites floches du même ton, ces pièces d'étoffes miroitent au soleil de la façon la plus étonnante. D'imperceptibles fils d'or ou d'argent artistiquement mélangés dans leurs tissus leur donnent des tons métalliques du plus brillant effet pour l'œil.

Quand nous passerons la revue des bazars, nous insisterons davantage sur la nature des étoffes, des vêtements et des costumes qui forment le fond des marchandises les plus caractéristiques du pays.

Toujours au trot, au milieu de cette cohue d'hommes, de femmes, d'aveugles, d'enfants, d'ânes et de dromadaires, nous arrivions au bout du Mouski littéralement éblouis de tout ce qui venait de nous passer sous les yeux si rapidement.

La circulation dans les rues du Caire produit au nouvel arrivant une singulière impression de crainte, qui fait que les premiers moments sont exclusivement consacrés à ne pas donner prise à un accident. La rapidité des voitures, le trot constant des ânes, le balancement méthodique de ces dromadaires immenses, tout contribue à produire un premier sentiment d'appréhension sur les éventualités d'une course aussi vertigineuse.

Ce qui augmente cette première impression, c'est l'insouciance des passants pour les cris d'avertissement que prodiguent les âniers et les coureurs. *Chmâlak, Yeminak, Reglak,* forment un concert tellement régulier et assourdissant, que tous ces gens-là semblent ne compter absolument que sur Mahomet pour les empêcher d'être écrasés.

C'est le système de la fatalité appliqué au macadam ; ce que M. Haussmann a sagement remplacé chez nous par des refuges pour les piétons au carrefour de nos rues les plus fréquentées.

Cette insouciance de la foule, ces chiens et ces enfants étalés au milieu de la rue, au plus fort de la mêlée, semblent un fac-simile du paradis de Mahomet et de ces pays enchanteurs promis par le Prophète, où les tigres et les gazelles prendront leurs ébats dans des forêts de palmiers en sucre, et où chaque fidèle croyant aura au moins trois cents pipes, des almées à discrétion et du tabac à perpétuité.

Ce qu'un savant académicien (Ampère) a très-justement appelé la fièvre de l'arrivée au Caire, nous l'avions éprouvé, et nous commencions à analyser un peu plus cette impression de premier éblouissement.

Nous pouvions mieux savourer cette circulation féerique qui tient du prodigieux et du fantastique.

Ce qui contribuait à donner aux rues un aspect

nouveau pour nous, c'est la nature elle-même du tumulte qui s'y produisait. Cette absence de pavé et de roulement de voitures, le retentissement sourd du pas des dromadaires sur le sol battu, tout cela donnait un caractère mystérieux et presque religieux au spectacle nouveau qui nous absorbait.

Le cri des âniers clair et aigu, la musique de quelque café, le hennissement des ânes, le cri des dromadaires, forment le fond de l'orchestre qui accompagne cette représentation perpétuelle; car l'Arabe marche silencieux dans la rue; les marchands ne crient leurs marchandises que dans les bazars spéciaux; encore les marchands d'habits et de défroques à l'encan usent-ils presque seuls de ce privilége. La nature du bruit qui se produit est donc très-caractéristique, et ne saurait se confondre avec le bourdonnement et les éclats de voix discordants de nos foules en ébullition. L'aspect méthodique de la marche de chaque individu accentue encore ce caractère mystérieux.

Les âniers courent une espèce de pas trotté qui est favorable à la respiration; les ânes sont toujours au trot, très-souvent au galop; les chevaux sont généralement au pas, ainsi que les chameaux et les dromadaires, qui sembleraient déroger à leur dignité en activant le mouvement de balancement qu'ils impriment d'une façon presque effrayante à tous les énormes fardeaux dont ils sont ornés.

Nos premiers accès d'achat calmés, et suivis de nos acquisitions que portaient triomphalement les conducteurs de nos ânes, nous prîmes d'abord à gauche, si je ne me trompe, en quittant l'extrémité du Mouski, puis, tournant indéfiniment dans tous les sens, nous dessinâmes des circuits à décourager Ariane et son fil.

Toujours au trot, nous nous engouffrions littéralement dans une interminable série de ruelles plus étroites, plus étranges les unes que les autres, qui devaient nous amener insensiblement à l'une des portes de la ville, Bab-el-Nasr, la porte de la Victoire.

Dans ce parcours rapide, nous n'avions fait qu'entrevoir les admirables sculptures sur bois qui, sous forme de *moucharabièhs*, servent de fenêtres et de ventilateurs aux habitations riches; voûtes surmontées de terrasses, fontaines de marbre rose, niches ornées de stalactites et de peintures, colonnettes de tous les granits, balcons ouvragés : telle fut la suite non interrompue de nos surprises dans ces quartiers plus silencieux, sans parler des portes entr'ouvertes mystérieusement et ornées d'imperceptibles veilleuses qui nous intriguaient fort et piquaient au plus haut point notre curiosité.

A la porte de chaque mosquée c'était un incident nouveau : des groupes, des costumes, des tableaux à faire que l'on aurait voulu emporter avec soi, et qui semblaient semés sur notre route pour retarder

à plaisir le parcours que nous nous étions proposé de remplir dans la journée.

Enfin, sans pouvoir nous rendre un compte exact ni du chemin que nous avions parcouru, ni du point topographique que nous occupions, nous étions arrivés à l'une des extrémités de la ville, et nous en sortions à âne par la porte de la Victoire, aussi heureux et aussi fiers certainement que le général Bonaparte le 29 juillet 1798, lorsqu'il fit son entrée le lendemain de la bataille des Pyramides, sur un cheval noir admirable, présent du conseil municipal. *Bab-el-Nasr* est le nom arabe de cette porte, qui est la plus belle des soixante et onze autres qui ornaient les murailles du Caire. Par son architecture des plus élégantes et par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, elle mérite toute l'admiration que nous lui avons, du reste, témoignée de notre mieux.

C'était la première étude que mon professeur avait faite au Caire, à son premier voyage ; par conviction religieuse, je voulus lui sacrifier aussi mon premier carré de toile fine.

Flanquée de deux énormes tours carrées, cette porte présente l'aspect le plus imposant et le plus gracieux à la fois, par ses proportions colossales et par les ornements de sculpture qui en font un véritable objet d'art.

Deux portes successives littéralement bardées de

fer ferment l'accès de cette construction guerrière, où les traces de travaux de défense sont encore visibles. Un poste militaire est installé sous la voûte; c'est par pure ornementation et pour faire plaisir aux peintres, car en étudiant ce groupe de soldats chamarrés de costumes brillants, on s'en demande l'utilité stratégique pour la sécurité de la ville. Seraient-ils trois fois plus nombreux, c'est à peine s'ils pourraient ébranler l'un des formidables battants de ces portes gigantesques. Nous eûmes en cet endroit une première idée de ces milices irrégulières dont on nous avait tant parlé, et dont nous n'avions vu dans les rues que des échantillons fort incomplets.

En attendant une nouvelle conquête de l'Égypte par n'importe qui, ces soldats d'ornement, ces sentinelles d'opéra-comique n'ont d'autre consigne que de faire arrêter les photographes qui voudraient les honorer de leur confiance. Leur costume artistiquement débraillé, leurs armes de luxe aussi brillantes qu'inoffensives, leurs attitudes fières et dédaigneuses, leurs moindres gestes, tout en eux semble avoir été longuement étudié.

Rien n'est pourtant plus naturel que ces interminables moustaches à la grecque qui leur coupent la figure en deux comme deux énormes cornes de buffle, et qui font le plus bel ornement de ces figures énergiques bronzées par le soleil.

La moustache, qui n'a rien d'arabe dans le principe, est chez le soldat du Caire un signe d'origine albanaise.

Les Arnautes, cette milice grecque apportée en Égypte par Méhémet-Ali pour lutter contre l'importance envahissante des mameluks, inaugurèrent au Caire et la fustanelle et leurs moustaches, qu'ils agrémentèrent des étoffes les plus riches trouvées par eux dans le nouveau pays qu'ils venaient occuper militairement.

C'était une innovation dans une contrée où la barbe est en haute estime, et où le respect que l'on doit à un homme se mesure à la longueur de cet ornement.

Soldat amateur, il s'acquitte de son rôle avec soin, et il devient le meuble indispensable d'une porte de mosquée ou de l'entrée d'un palais. C'est le Suisse, c'est le chasseur de nos pères, ayant pour hallebarde une dizaine d'armes, sabres et pistolets artistement entre-croisés dans les compartiments d'une vaste ceinture de cuir rouge qui lui donne l'aspect d'un des étalages de Devisme. Sa pipe, son tabac, sa nourriture, trouvent place sur cette vaste étagère.

On se demande à bon droit par quel tour de force d'équilibre il peut marcher ainsi sans accrocher les murailles; mais le gamin de Paris manque en Égypte, et ces farouches guerriers sont à l'abri

du croc-en-jambe gaulois, qui serait le signal de leur décadence et l'hallali de leur prestige.

Du reste, ils ont assez le sentiment de leur position intéressante, et pour ne pas déranger une seule des armes du musée qu'ils ont sur l'estomac, ils ont à la main une courbache démesurée qui tient à distance leurs ennemis et leurs admirateurs.

La courbache est une longue cravache flexible en peau d'hippopotame, qui joint la souplesse du fouet à la précision du bâton.

C'est le sceptre indispensable qui obtient tout, règle tout, tranche tout, lorsque le bakchich est devenu impuissant dans une question délicate.

Sortis de la ville, nous tombions dans une véritable cohue d'hommes, de femmes et d'enfants se livrant à des exclamations de joie, à des cris et à des danses qui contrastaient avec la gravité des passants silencieux que nous avions croisés jusque-là dans les rues ; c'était, en effet, une fête populaire nationale et religieuse qui avait réuni en dehors de l'enceinte cette foule bigarrée et bruyante.

La plus grande variété des costumes qui défilaient devant nous, la divergence des types, indiquaient la présence de populations éloignées réunies en cet endroit pour une circonstance spéciale. Beaucoup devaient venir de fort loin, à en juger par les tentes aux couleurs criardes qui s'adossaient aux murailles de la ville.

Des dromadaires encore chargés de leurs selles de voyage, quelques chariots attelés de buffles, avaient été les moyens de transport de cette foule bariolée. Des balançoires énormes, mais dont la solidité ne nous eût inspiré qu'une médiocre confiance, s'élevaient sur plusieurs points de la grande place qui fait face à la porte de la Victoire. Des chevaux de bois (car il était dit que ce souvenir d'enfance nous poursuivrait partout), des chevaux de bois tournaient en rond tout comme aux Champs-Élysées, surchargés d'enfants de tout âge et même d'hommes qui se livraient à cet exercice par dévotion ou par fanatisme.

La fête dite du *Baïram* était le prétexte de ces réjouissances véritablement antiques. A chaque pas, c'était une scène de famille des plus amusantes; l'achat d'un joujou pour un bébé, l'essai d'une paire de bottes toujours trop larges, la distribution de bonbons douteux par un paillasse de l'endroit. Quelques Arabes faisaient des tours et captivaient les applaudissements de la foule par des équilibres ou des contorsions qui ne manquaient pas d'excentricité.

Pour la première et la dernière fois, nous vîmes en cet endroit l'un de ces bouffons de l'Orient qui, ornés d'un chapeau et d'une corde pour tout costume, se livrent à des exagérations de mime que les municipaux les moins bégueules ne toléreraient certainement pas au jardin Mabille.

Sans comprendre absolument le charme que pou-

vait offrir une semblable exhibition, nous fûmes plus agréablement occupés par un véritable petit spectacle en plein vent que donnait un vieillard à barbe grisonnante, accompagné d'une petite fille d'une dizaine d'années. A en juger par les gestes naïfs de l'enfant, c'était une pièce en plusieurs tableaux que jouaient ces deux acteurs : le vieillard faisait le malade, et l'enfant le soignait; le vieillard revenait à lui, et la petite et lui dansaient en s'accompagnant d'instruments inoffensifs que l'on n'entendait qu'à peine, heureusement pour nos oreilles.

Nous préférions ce diminutif d'opéra-comique aux convulsions peu sympathiques de l'horrible *carrageuss* que nous avions rencontré un instant auparavant.

Cette fête si bruyante, si animée, composée de jeux et d'éléments de distraction si divers, n'en était pas moins une fête religieuse comme toutes les fêtes égyptiennes.

Les balançoires n'étaient là qu'en l'honneur du Très-Haut, et si les chevaux de bois tournaient si fort, c'était pour la plus grande gloire de son Prophète.

La fête du *Baïram*, à qui nous devions tout ce vacarme et toutes ces joyeusetés, est l'une des fêtes les plus importantes de la religion musulmane.

En quittant la fête, nous suivîmes une large route sablonneuse, bordée sur la droite par des débris de

murailles et des détritus de toute sorte amoncelés là depuis des années; sur la gauche s'étendait à perte de vue un cimetière moderne, véritable forêt de petites tombes blanchies à la chaux. Chacune de ces tombes présente la forme d'une large dalle posée sur un petit entablement d'une ou deux marches au plus. La pierre principale, formant le corps du tombeau, est taillée en dos d'âne. A l'une des extrémités s'élève une colonnette ou simplement une pierre oblongue, sculptée dans sa longueur et à son extrémité, en raison de l'importance du personnage ou de la fortune des parents. L'extrémité de cette pierre, généralement d'un travail grossier, représente la coiffure du mort, et cette boule blanche, surmontée d'une petite boîte cannelée, n'est autre chose que le turban du propriétaire, figuré en marbre ou en similipierre, suivant la qualité du défunt.

Nous traversâmes pendant longtemps cette interminable et bizarre nécropole moderne. La forme des tombes et la profusion des turbans qui les surmontaient donnaient à ce lieu funèbre l'aspect d'un immense jeu de quilles, ou d'une armée en bataille instantanément pétrifiée.

Sur quelques tombes, plus soigneusement décorées que les autres, des restes de palmes et d'*ex-voto* pouvaient se distinguer de la route. On voyait quelquefois des femmes qui, drapées de leurs longs voiles bleus, s'étaient accroupies près d'une tombe;

leurs gémissements factices et leur balancement méthodique donnaient quelque chose de sauvage à ces manifestations de deuil. Tantôt simplement assises, tantôt littéralement étendues sur la pierre dans toute sa longueur, elles semblaient converser avec le mort.

Tel est en effet le but de leur visite, et, sur des renseignements que je ne saurais contrôler, voici à peu près le fond de cette singulière conversation avec le défunt :

— Dieu est-il grand ?

— Le vois-tu ?

— Es-tu heureux au ciel ?

— Attends-moi... M'entends-tu ?

Et ainsi de suite pendant fort longtemps, car les morts sont généralement assez discrets pour ne rien répondre.

Des familles entières sont quelquefois ainsi réunies sur des tombes ; une tente a été dressée au-dessus, les enfants jouent à côté, les femmes pleurent, et les hommes poussent quelquefois la familiarité jusqu'à faire le café sur la pierre sépulcrale, quitte à trinquer à la santé du défunt.

Après avoir contourné pendant plus d'une demi-heure les monticules de sable qui sont adossés à la citadelle, nous tournâmes brusquement sur la droite, et, selon moi, le plus beau spectacle de tout mon voyage en Orient s'offrit devant nous.

La ville des khalifes, improprement appelée la vallée des Tombeaux, nous apparaissait tout entière à la fois, groupant ses minarets et ses dômes avec la préméditation d'un décor de théâtre qui veut dépasser les conceptions les plus extravagantes.

La multitude de ces monuments adossés pour ainsi dire les uns aux autres, par la perspective merveilleuse qui nous les faisait embrasser d'un seul coup d'œil, la variété de leurs dimensions, l'élégance inouïe de leur architecture sarrasine, ces coupoles oblongues qui rentraient dans des formes presque persanes; ces minarets élégants dont chaque étage est une merveille de sculpture, les croissants dorés qui les surmontent, et les restes de faïence qui scintillent encore au milieu des arabesques de marbre, tout cela nous transportait dans l'ancien monde, et nous nous attendions à rencontrer Saladin sur quelque éléphant au détour de ces carrefours antiques.

Tout, en cet endroit, confirme merveilleusement l'impression de religieuse admiration qui s'empara de nous : la solitude de ces mosquées presque abandonnées, le caractère sauvage des maisons en terre qui les entourent et les types mêmes des rares habitants, semblent se conformer au style de cette magnifique époque musulmane sous laquelle se produisirent les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art byzantin interprété par les Arabes.

Ce n'était pas le Caire, c'était Bagdad soudainement transportée en Égypte pour consoler les peintres qui n'auraient pas le bonheur d'aller jusqu'à l'ancienne capitale du khalife Haroun-al-Rachid. J'eus plus tard cette faveur, et je dois avouer que Bagdad elle-même, telle qu'elle est aujourd'hui, ne me produisit pas une impression aussi profonde que la vallée féerique qui se déroulait devant nous en ce moment.

Nous allions la traverser dans toute sa longueur, mais nous voulions visiter quelques-uns de ces monuments, pour être sûrs de n'être pas le jouet de quelque hallucination.

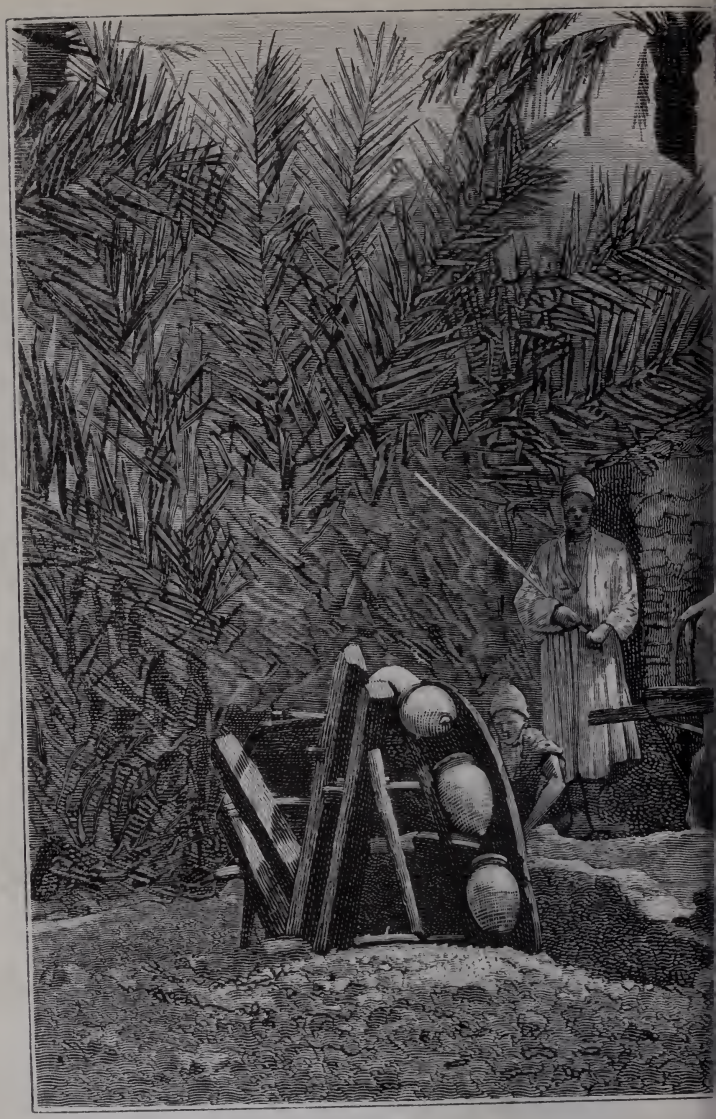
Dans cette interminable suite de monuments plus gracieux et plus admirables les uns que les autres, la première mosquée que nous abordâmes fut la mosquée d'*El-Achraf*. C'est l'une des premières qui se présentèrent à nous, et avant d'avoir visité les mosquées plus modernes du Caire, nous nous trouvions rendre nos devoirs à ceux de ces monuments qui par leur âge et leurs qualités personnelles méritaient très-certainement cet hommage de notre admiration. La mosquée El-Achraf, dans ses ruines intérieures, présente encore un ensemble des plus intéressants et presque complet. La petite chaire sculptée où s'opère la lecture du Coran est encore intacte, réfugiée qu'elle est dans un des angles de la salle principale. A une hauteur de plu-

sieurs mètres, les murailles sont décorées d'incrustations et de mosaïques du goût le plus exquis. Plus haut, ces décorations, qui sont de la bijouterie de luxe, sont complétées par des peintures très-sobres, mais dont les dessins admirables ne le cèdent en rien aux plus petits détails de l'ornementation arabe dans ce qu'elle peut produire de plus minutieux.

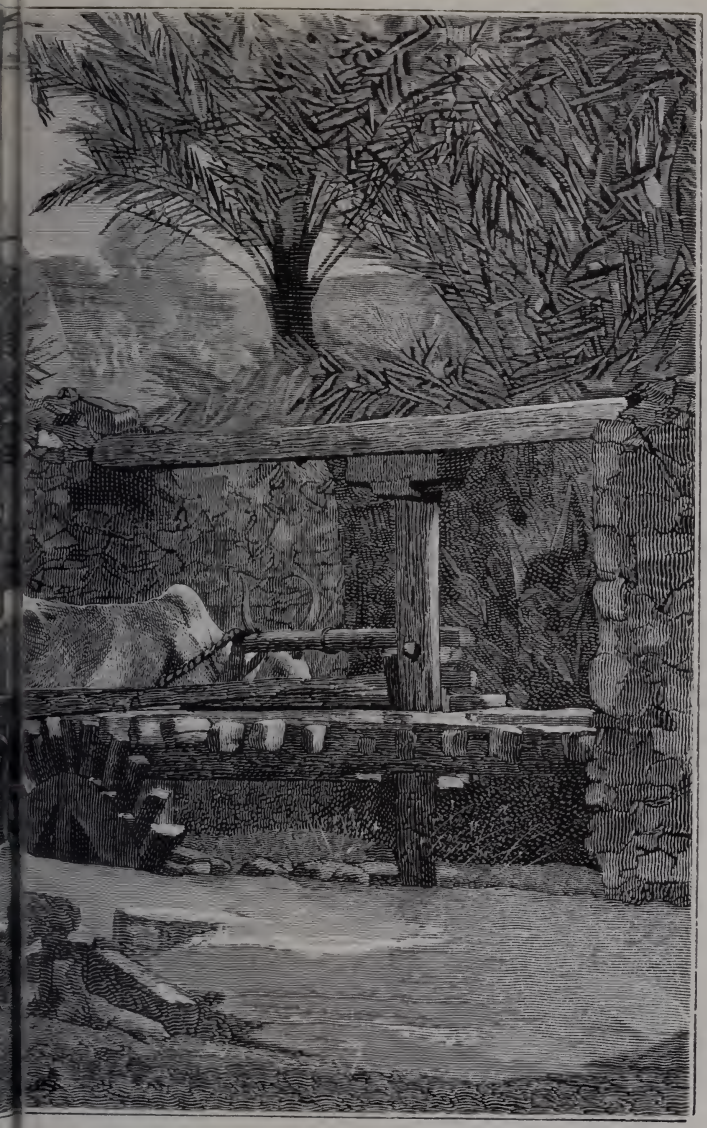
Un léger enfoncement en forme ogivale présente l'assemblage de tout ce qui a pu être fait de plus riche dans le monument. Cette véritable abside n'est pas placée indifféremment, elle correspond à la direction de la Mecque; et c'est de là que le scheik de la mosquée entame les langoureuses et somnolentes psalmodies de la prière ou la lecture du Coran. La petite chaire sculptée est placée à la droite de ce petit sanctuaire, où il n'y a pas d'autel, mais simplement une grande profusion de lampes et d'inscriptions.

Deux énormes chandeliers de cuivre, ornés de deux cierges encore plus énormes, sont en sentinelle de chaque côté. La forme courte et évasée du chandelier, la dimension colossale du cierge, font douter au premier abord de la nature de cet objet, qui forme tout le matériel extérieur du culte musulman.

A quelques jours de là, dans une de nos tournées de travail, l'un de nous fit dans cette mosquée une étude qui rendait admirablement le caractère mys-



UNE



térieux et poétique à la fois de ce monument exceptionnel.

Nous avions laissé nos ânes à la porte, et pour la première fois nous avions dû nous conformer à la consigne, qui défend aux chaussures d'accompagner leurs propriétaires dans le lieu saint.

Rien de plus cocasse que le bataillon de nos bottes rangées en bataille, nous attendant attristées sur les marches; elles semblaient envier notre sort de privilégiés.

Le bakchich réglementaire fut laissé au scheik, portier de la mosquée, et nous enfourchâmes nos montures, qui d'elles-mêmes, tant elles ont l'instinct du beau, nous déposèrent à l'entrée de la mosquée d'*El-Barkouk*.

Dans notre petit trajet, notre escorte s'était fortement accrue, et nos ânes nous avaient mérité de nombreux solliciteurs. Pendant que nous étions dans la mosquée, la vue de nos coursiers avait attiré la population pauvre qui est enfouie sous ces décombres; et, comme des mouches attirées par un morceau de viande, cette multitude d'enfants et de femmes acceptait les bousculades les plus rudes de nos ânier plutôt que de lâcher prise et de renoncer aux paras de cuivre que nous leur jetions en aumône sous prétexte de bakchich. Car il ne faut pas confondre : le *bakchich* n'est pas une aumône, ce qui serait humiliant sans doute pour l'Arabe; c'est

un cadeau, c'est un présent entre princes qui se respectent et veulent s'honorer. Le bakchich est en Orient une institution colossale ; c'est pour le voyageur une contribution indirecte, qui peut arriver à dépasser le prix de tout le voyage, pour peu qu'il se laisse aller à des excès de grandeur dans ses offrandes.

Du reste, la reconnaissance de la part de l'enfant ou de la femme qui est l'objet du cadeau consiste à en demander d'autres avec une persistance irritante qui est en raison de la générosité que vous aurez déployée une première fois.

La mosquée d'El-Barkouk présente un aspect plus imposant que la première, quoique d'une époque postérieure. Son entrée principale, surmontée de galeries couvertes, est de l'effet le plus inouï; les escaliers de marbre et les colonnes de porphyre y sont prodigués de la façon la plus pittoresque. A cette ornementation luxueuse a certainement présidé le goût d'un architecte habile, car cette richesse n'est pas le résultat d'un amas ridicule de matériaux précieux, ni de couleurs criardes comme dans les constructions plus modernes de la religion musulmane.

Sainte-Sophie, avec son encombrement de dorures et ses proportions gigantesques, ne produit certainement pas l'impression de grandiose et de mystérieuse poésie que les mosquées du Caire savent donner au plus haut point, depuis la superbe mos-

quée Hassan jusqu'à la plus petite des constructions qui décorent les tombeaux des mameluks, tant le goût et l'élégance savent suppléer aux proportions mathématiques d'une construction purement massive et brutale.

En Perse et à Athènes, j'eus l'occasion de constater cette supériorité de l'art sur la matière entassée, ce qui permet au Parthénon d'être beaucoup plus petit que l'église de la Madeleine, et à la plus grande mosquée d'Ispahan de tenir trois fois dans celle que le sultan Abd-ul-Aziz consacra au souvenir de sa mère sur l'une des places les plus importantes du vieux Stamboul.

Non numerantur sed ponderantur, se sont toujours dit les véritables artistes de toutes les époques : proverbe latin peu pratiqué par les Romains, qui étaient pris partout de la démangeaison de construire des choses plus grosses et fatalement plus lourdes que les autres

Pétra fut pour nous un exemple frappant de cette vérité de la Palisse.

Durant notre trajet dans la vallée des Tombeaux, la petite bande, toujours frivole, ne s'était livrée à aucune réflexion saugrenue, à aucune de ces remarques qui dépoétiseraient Homère lui-même, si c'était possible. Ce silence de sa part était une marque de discernement, un indice de la profonde impression que nous avait faite cette ville d'autre-

fois, et de l'admiration sincère que nous avait occasionnée ce spectacle unique et toujours, selon moi, le plus beau de tout mon voyage en Orient.

Nous quittâmes à regret ce rêve admirable, pour regagner la ville en passant par les tombeaux des mameluks. Ces monuments funèbres, de dimensions bien inférieures, font suite à la vallée des Khalifes, sans dépareiller le caractère de ce paysage fantastique. Adossés à la montagne du *Mokattam*, qui forme le fond de ce superbe tableau, ces tombeaux, rapprochés les uns des autres, ont un aspect aussi pittoresque dans leur genre que les mosquées que nous venions de voir auparavant. Ils sont abrités sous des catafalques de pierre et de boiseries sculptées, qui ont pour moi une analogie frappante avec les constructions que j'eus l'occasion de voir à Erzeroum et aux environs de Mossoul. Des artistes persans furent-ils chargés de ces monuments, ou simplement de leur ornementation? Cela est fort possible. La couverture de ces mausolées est ornée de petits dômes plus allongés et plus anguleux que la coupole arabe proprement dite, et se rapprochent énormément de l'arc très-ouvert de l'ogive persane, qui forme un véritable triangle arrondi à ses extrémités; ceci est une remarque purement de forme et d'analogie présumée qui n'implique certainement aucune conclusion archéologique plus autorisée à en préciser l'origine. Ces tombeaux élégants sont

TOMBEAUX DES MAMELUCKS AU CAIRE.

assez rapprochés les uns des autres, et forment une petite nécropole spéciale où l'on respire toute une époque de l'histoire moderne de l'Égypte. Ces farouches mameluks devaient être à la fois de brillants personnages, pour avoir à leur suite des artistes aussi sincèrement amateurs de ce que l'art arabe a produit de plus fin et de plus élégant. Il y a dans ces monuments funèbres une vague odeur de Jockey-Club d'autrefois. Ces mousquetaires musulmans devaient être des amateurs de peinture et des collectionneurs de bibelots japonais.

Nous rentrâmes au Caire par la porte *Bab-el-Karafah*. Nous traversâmes successivement la place *Karameïdan*, sorte de champ de Mars dominé par la citadelle de Méhémet-Ali, et la place même de la citadelle qui porte le nom de place *Roumeïleh* (marché aux chevaux). Là est le rendez-vous des caravanes et des campements militaires. C'est l'esplanade des Invalides doublée de la place de la Concorde, reliées par un interminable bazar.

L'heure avancée ne nous permit pas d'étudier ce jour-là l'aspect imposant de ces constructions modernes, et à six heures nous nous mettions à table à outrance, muets de faim et d'admiration pour tout ce que nous venions de voir en un jour.

Mais nous n'étions pas des flâneurs; il ne s'agissait pas seulement de voir, il fallait travailler, peindre à la main et juste.

Aussi, le lendemain matin, mon compagnon de moustiques et moi nous nous levâmes de bonne heure. Nous avions passé une partie de la nuit, dans un costume léger, à extirper de nos malles tous les engins indispensables à une première attaque; nous avions aiguisé nos pinceaux, tendu nos toiles, vérifié nos cartouches de couleurs, et sur les six heures du matin nous partions à fond de train dans la direction de la mosquée Amrou, où nous flairions des effets de modelé et des gris plus beaux que nature.

Amrou, général du khalife Omar, est l'auteur de ce monument, que l'on s'accorde à considérer comme la première mosquée musulmane construite au Caire. Rien ne vient démentir cette origine, et le style du monument confirme tous les renseignements qui s'y rattachent.

Gâm'-a Amrou, telle en est la désignation arabe. Construite l'an 640 de notre ère, lors de la conquête par les Arabes, elle peut être considérée comme le point de départ ou le berceau de l'islamisme en Égypte. Située à l'est du vieux Caire dont elle est contemporaine, elle se trouve entourée aujourd'hui d'interminables décombres, restes informes de la ville dont elle était sans doute le plus bel ornement.

L'enceinte de cette relique d'architecture forme un carré parfait, l'intérieur n'étant que le péristyle régulier d'une cour immense. Deux cent trente colonnes de marbre forment le fond de cette construc-

tion en plein air, où la partie couverte est insignifiante relativement au reste de l'édifice.

Au milieu de cette cour gigantesque s'élève la piscine traditionnelle des mosquées où chaque musulman va exécuter les ablutions les plus indispensables avant de se livrer à la prière.

Ce petit pavillon octogone, encore bariolé de peintures dans sa partie inférieure, est abrité d'un admirable palmier qui semble être le gardien séculaire de ce lieu saint. Du reste, l'eau saumâtre de la piscine prouve peu en faveur de la piété des fidèles d'aujourd'hui, à moins que ce ne soit un résultat de leur malpropreté.

Nous fîmes une étude consciencieuse de cet endroit remarquable, où les moindres détails respirent la naïveté et le caractère de l'art arabe dans ce qu'il avait de plus primitif, de plus simple et par conséquent de plus beau.

Un gracieux minaret s'élance presque au-dessus de l'entrée principale et signale de fort loin la présence de ce monument important, qui sans lui se devinerait à peine, vu sa forme régulière et l'encaissement dans lequel il se trouve resserré par les ruines de l'ancienne ville et par les décombres de toute sorte augmentés des envahissements du sable.

Dans la partie couverte qui forme le sanctuaire, sur une largeur de six rangs de colonnes, peu de

choses rappellent le culte dont cette mosquée dut être longtemps l'objet. Son *mirhab* ou abside, tournée vers la Mecque, est en décomposition ainsi que le *menber*, chaire en bois sculpté qui est si religieusement entretenue dans les autres mosquées.

Près de cette chaire, la tradition ou une légende apocryphe tient à vous faire observer une longue veine blanche qui taillade l'une des colonnes comme un véritable coup de fouet. C'est à la courbache du khalife Omar que l'on attribue cette miraculeuse cicatrice.

Le tombeau de l'auteur ou plutôt du fondateur du monument et de la ville prouverait en faveur de sa modestie : son monument funèbre est une simple pierre rectangulaire surmontée d'une petite toiture banale que soutiennent quatre petites colonnes maladives, et cet excès de simplicité n'a rien ôté de la vénération que les vrais musulmans professent pour Amrou et sa mosquée, car les plus grands personnages l'honorent souvent de leurs visites officielles et en remportent des bénédictions d'une qualité tout à fait supérieure.

Dans une seconde visite que nous fîmes en masse à cette intéressante mosquée, nous voulûmes nous conformer à une pieuse légende qui est l'un des agréments de l'édifice. Voici la chose : vers la partie droite de la porte, sous le péristyle de la cour, se trouvent deux colonnettes de marbre d'un seul mor-

ceau, reliées par leurs chapiteaux et par les ornements de leur soubassement; un intervalle de quelques centimètres seulement sépare les deux fûts, et une pieuse légende arabe donne à cette ouverture les propriétés les plus agréables; celle entre autres de prolonger la vie de tous ceux qui pourront passer entre les deux colonnes sans se briser les côtes.

Plusieurs d'entre nous, vu leur jeune âge et leur nature d'élégante minceur, passèrent comme des lettres à la poste, emportant facilement le brevet de la longévité à discrétion; mais l'un de nous dut y apporter de tels efforts que les colonnes semblaient craquer au contact de sa puissante nature.

« Il passera, il ne passera pas... » Il passa, mais à quel prix!

Dans un autre endroit, nous nous assurâmes le bonheur éternel en parcourant les yeux bandés une largeur de quelques mètres au bout de laquelle nous devions toucher une plaque noire incrustée dans la muraille.

Les Arabes crurent à de la mauvaise foi de notre part, tant nous arrivâmes assez juste et presque tous à mettre dans le mille de cette cible céleste.

Le caractère sérieusement convaincu et presque fanatique du scheik de la mosquée contrastait singulièrement avec le côté comique de ces superstitieuses légendes, qui nous rappelaient nos beaux

jours de collége, la course au sac et le colin-maillard.

Après de nombreux salamaleks et des bakchichs encore plus nombreux, nous pûmes nous arracher aux félicitations et compliments du scheik, qui sans doute voyait en nous de futurs néophytes ou de bonnes pratiques, vu l'enthousiasme que nous avions manifesté pour ses petits jeux de hasard et de salut éternel.

V

LES PYRAMIDES.

Le choix d'un honnête voleur. — Le Nil. — *Roudah*. — Premier campement. — L'aspic de Cléopâtre. — Les Pyramides. — *Sakkara*. — Sérapéum. — Hérons et pygargues. — *Dachour*. — Une tempête d'oies. — Plus de bruit que de besogne.

Nous rentrions au Caire, au galop de nos ânes, par la route qui longe le Nil jusqu'à *Boulak*. Mille incidents plus pittoresques les uns que les autres nous auraient retenus à chaque pas, si nous n'eussions été préoccupés de l'opération importante qui nous attendait à l'hôtel.

Il s'agissait du choix d'un drogman pour notre expédition au Fayoum. Véritable conseil de guerre, cette cérémonie capitale avait réuni dans notre cour une collection fantastique de physionomies et de types les plus étranges.

Au simple aspect de quelques-uns de ces pilotes assermentés auxquels nous allions confier toute notre existence, un geste instinctif boutonnait les paletots et rapprochait la main de la chaîne de montre.

Rien de plus singulier que cette légion d'hommes de confiance, dont quelques-uns, armés jusqu'aux dents, nous rappelaient ces types de brigands que

nous n'avions vus jusque-là que dans les contes de Perrault, et gâtent l'agrément des voyages comme d'horribles cauchemars.

Inoffensifs pour la plupart, ces honnêtes voleurs venaient nous offrir leurs services avec une rivalité de zèle des plus comiques. C'était à qui nous persuaderait par des tours de force d'éloquence et par des liasses de certificats arrachés aux victimes qui les avaient honorés de leur confiance.

Ils parlaient généralement assez bien plusieurs langues; l'un d'eux en parlait onze, et cette profusion nous inquiétait dans le cas où il les aurait parlées à la fois, histoire de faire des mélanges.

Notre choix, habilement dirigé, nous fit passer un double marché : marché d'ânes et d'âniers pour le Fayoum avec un nommé Hassahoui; marché de dromadaires, de chameaux et de chameliers pour le désert, le Sinaï et Pétra, avec un Syrien fort intelligent, nommé Joseph Moussali.

Dans notre expédition au Sinaï, nous aurons l'occasion de nous retrouver avec les domestiques qui formaient l'état-major de ce dernier, types remarquables et variés de cette population arabe si douce et si docile, que les Anglais seuls savent dénaturer par des traitements injustes et une brutalité inqualifiable.

Les contrats lus, signés et parafés, tout étant conclu, depuis le nombre des poules jusqu'à la di-

mension des marmites, nous allâmes visiter nos tentes, dressées artistement sous les plus beaux sycomores de l'Ezbekyèh.

Un jour tout entier fut consacré à l'essai de nos ânes de voyage. Ce fut instinctivement aux tombeaux des khalifes que je consacrai cette course d'expérimentation. Je revis encore avec amour cette vallée mystérieuse, et j'y fis une étude d'adieu, où je mis tout ce que pouvait m'inspirer un spectacle aussi splendide.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous traversions l'Ezbekyèh ornés de tous nos accessoires, et nous gagnions le Nil un peu au-dessus de l'île de *Roudah*. Nos dromadaires avaient effectué ce passage la veille au soir, et c'est là que nous devions traverser le fleuve pour gagner la route de Gyzèh, et arriver aux Pyramides vers trois heures de l'après-midi.

L'île de *Roudah*, que nous visitâmes en détail à notre retour du Fayoum, est l'un des sites les plus charmants du Caire, et ce serait retarder trop longtemps notre voyage dans la moyenne Égypte que d'en faire ici une description prématurée.

L'extrémité de cette île, qui sépare le Nil en deux immenses bras, semble ralentir le courant impétueux du fleuve en en divisant les efforts. C'est pour cela sans doute que ce point fut choisi de préférence pour effectuer cet important passage.

C'est là le rendez-vous des bateaux de transport qui pour le commerce et la circulation relient les deux rives. Canges, dahabièhs, petits bateaux de toute forme et de toute longueur, présentent en cet endroit l'assemblage d'une flottille des plus bariolées. Soit que le vent favorable permette de déployer les gracieuses voilures de cette forêt de vergues élancées, soit que le calme absolu de l'atmosphère fasse recourir aux rames colossales et aux rameurs de profession, ce point du Nil et du Caire forme le tableau de la plus vivante animation maritime. Rarement un choc ou une rencontre vient déranger ou attrister le tableau. Comme de véritables poissons, petits et grands bateaux se croisent indifféremment avec une égale rapidité, et rappellent l'habileté de nos voitures parisiennes au plus fort d'un encombrement.

Ce qui nous intéressait très-particulièrement alors et ce qui nous amusait beaucoup, c'était l'embarquement forcé et l'emballage de nos ânes sur les petites barques dont les patrons s'étaient offerts les premiers à nous passer.

Nous avions eu d'abord une légère répétition de notre débarquement du bateau à Alexandrie, par la lutte acharnée des braves gens qui voulaient nous obliger malgré nous, en nous arrachant nos ânes et en les lançant littéralement dans chacun de leurs petits bachots respectifs. Ce fut la première fois que je pus observer l'importance de notre drogman, et

le geste expressif dont il se servait pour se faire comprendre sans fatiguer sa langue natale ; les manches retroussées, et armé d'une courbache formidable, Joseph Moussali frappait à tour de bras sur tout ce qui était devant lui, bêtes et gens, jusqu'à ce que l'ordre le plus parfait se fût rétabli pour le transport de nos montures et de nous pardessus le marché.

J'étais déjà venu plusieurs fois en cet endroit, j'en avais fait deux études avec soin ; mais je n'avais jamais été aussi vivement frappé de la coloration jaune du fleuve. Le sable que le Nil roule constamment en est la cause, et le courant étant plus fort ce jour-là, nous naviguions sur une véritable crème vanille. La couleur gros Nil est, en Égypte, aussi spéciale et aussi connue que notre jaune Isabelle.

Nous passâmes sous la pointe extrême de l'île en côtoyant les murs énormes qui soutiennent le nilomètre.

A notre retour du Fayoum, nous reviendrons spécialement en cet endroit ; nous en parlerons plus longuement au point de vue de son importance scientifique pour le pays tout entier.

Nous venions de dépasser les derniers bancs de sable qui s'adossent à l'île, pour nous trouver au beau milieu du fleuve. Un spectacle unique s'offrait à nous, et le poétique balancement de notre

barque complétait l'impression féerique de ce véritable rêve.

Il était environ neuf heures du matin; le soleil miroitait sur chacune des vagues qui faisaient du Nil une véritable mer agitée, et la coloration jaune de l'eau rappelait les fleuves d'or des contes chinois. A notre droite, nous laissions l'île de Roudah se détachant tout entière sur le fleuve, car notre position nous permettait de la voir en enfilade et dans toute sa longueur. De ses rives et par-dessus les murs de ses jardins, des palmiers d'une incroyable hauteur semblaient s'élancer au-dessus du Nil comme d'interminables fusées. Derrière nous se groupaient les mille et un petits navires, barques et batelets, que nous avions trouvés sur la rive gauche; cette forêt de vergues, ces voiles blanches pour la plupart, les étoffes aux couleurs variées qui sont généralement étendues au-dessus du pont pour abriter l'équipage des ardeurs du soleil, tout cela se mêlait agréablement au miroitement de l'eau.

Le panorama du Caire d'un côté, l'imposante ligne du désert et des Pyramides de l'autre, l'Égypte tout entière se montrait à nous dans ce qu'elle a de plus extraordinairement beau.

Par un sentiment de religieuse dévotion, je ne pus résister à l'envie de boire de cette fameuse eau du Nil, et profitant de l'agitation des flots, je n'eus qu'à me pencher légèrement en dehors de la barque

pour avaler une de ces gorgées d'eau historique que l'on n'oublie jamais.

Nous touchions à l'autre rive, aussi encombrée, aussi animée, aussi bruyante que celle où nous nous étions embarqués tout à l'heure. Le déballage des ânes fut aussi difficile, aussi extravagant et aussi cocasse que leur installation. Pendant le trajet assez long, ils semblaient avoir pris goût à la navigation, et il fallut force coups de courbache pour les arracher à leurs rêveries sentimentales; on les lançait littéralement en l'air, et, sans doute un peu de la famille des chats, ils retombaient généralement sur leurs pattes. Arrivés au village de *Gyzèh*, nous y retrouvâmes le bataillon des chameaux porteurs de nos bagages; ils étaient partis la veille au soir, pour ne pas retarder notre départ du Caire. Ce ne fut pas sans un véritable attendrissement que je reconnus ma malle jaune, artistement accrochée aux flancs de l'un de ces wagons herbivores. Pauvre chère malle! toute couverte encore des étiquettes les plus prosaïques de l'Occident, elle semblait honteuse de ces hiéroglyphes d'occasion qui attestaient sa trivialité à la face de l'univers; elle devait se croire perdue, elle qui en fait de bosses n'avait jamais vu jusqu'alors que des dos de commissionnaire.

Bêtes et gens nous étions en route à la queue leu leu, d'abord vu l'exiguïté des chemins battus le long du Nil, et ensuite pour nous conformer déjà à l'as-

pect classique que doit avoir une caravane. Le drogman en tête, chacun de nous ensuite, puis nos chameaux de charge en procession, nous devions rappeler assez bien les figurants des paysages à pendules; mais nous étions bien loin de songer à cela, nous avions perdu totalement le sentiment de nos silhouettes personnelles pour nous abandonner entièrement à l'admiration de tout ce qui se déroulait devant nous.

Le Nil une fois passé, nous entrions réellement dans une zone nouvelle; déjà la température subit une forte modification, la proximité du désert donne au vent une âcreté et une violence imprévues : ce ne sont plus de simples courants d'air qui balancent gracieusement les palmiers, ce sont des tourbillons instantanés qui arrachent palmes et branches en soulevant des flots de sable et de poussière. Le paysage, encore très-vert, prend lui-même un aspect beaucoup plus sauvage.

Quoique son nom soit historique, le village de Gyzèh n'a rien de bien particulier; il est entouré de bois de palmiers qui en font un des sites les plus pittoresques des environs du Caire. En effet, le terrain, déchiqueté par les inondations du Nil, donnait un perpétuel imprévu au paysage riant que nous traversions. Les palmiers atteignent en cet endroit des proportions fabuleuses; leurs troncs rugueux sont énormes, des bouquets de palmes élégantes les

surmontent comme d'immenses chapiteaux, et procurent une ombre compacte impénétrable aux rayons du soleil; leur symétrie, en quelques endroits réservés pour la circulation, produit involontairement l'impression d'une colonnade immense soutenant une voûte merveilleuse de verdure.

Nous ne fîmes que passer par Gyzèh; aussi n'eûmes-nous pas le temps d'aller voir les fameux fours à œufs dont les fellahs ont conservé la recette depuis les Pharaons. Ces fabriques de petits poulets, qui firent l'admiration d'Hérodote, existent encore et fonctionnent aujourd'hui avec la même précision que dans les cuisines de Sésostris.

Dans quelques endroits plus escarpés de la vallée, nous rencontrâmes des *saquièhs*, sorte de puits tournants, dont le moteur est le plus ordinairement un buffle, un âne ou un chameau. Ces puits primitifs sont les auxiliaires du Nil et secondent les bienfaits de ses inondations. Deux roues immenses, qui forment l'engrenage, font successivement descendre et remonter un véritable chapelet de petites cruches de terre qui déversent leur eau dans un sillon destiné à fertiliser le sol environnant, ou simplement à suffire à l'alimentation d'un petit village. L'installation d'une saquièh offre généralement l'ensemble d'une composition des plus pittoresques comme dessin et comme couleur; on y trouve toujours, en effet, un sol accidenté, de l'eau, des palmiers, des

animaux et leurs conducteurs, des groupes de femmes et d'enfants qui viennent y chercher de l'eau lorsque le Nil est trop loin : c'est la vie rurale de l'Égypte dans ce qu'elle a de plus pratique et de plus vrai.

A propos des saquièhs, il est important de remarquer que les Égyptiens furent les véritables inventeurs de ces puits improprement connus chez nous sous le nom de puits artésiens. Olympiodore, qui florissait au sixième siècle à Alexandrie, rapporte que l'on creusait des puits dans l'oasis à une certaine profondeur qui allait quelquefois jusqu'à cent quatre-vingts mètres.

« Ce qu'il y a de certain, dit Degousée, c'est que l'existence des eaux souterraines jaillissantes a été connue des anciens Égyptiens ; les procédés qu'ils employaient sont encore pratiqués en Afrique par les Arabes du désert. »

Dans la recherche et dans la perforation difficile de ces puits, vu la nature friable du sable, on trouve une analogie presque complète avec les moyens de sondage employés en Chine et dans tout l'extrême Orient.

Une pointe surmontée d'un vase en forme d'entonnoir, agissant par percussion, tel en est tout l'appareil, qui est suspendu à une simple corde dont le balancement méthodique constitue toute la manœuvre. Cette sonde antique mesure soixante cen-

timètres au plus, et dans de semblables conditions, l'on se fait facilement une idée du temps et de la patience qu'il fallut pour mener à bonne fin l'exécution d'un puits d'une centaine de mètres de profondeur.

La civilisation, gagnant un peu partout, a mis aujourd'hui à la disposition des fellahs des moyens d'action plus puissants et plus rapides. La tarière, sorte de cuiller à soupape, est assez généralement employée.

N'est-il pas humiliant pour nous de penser que ces puits ne furent connus et acceptés en Europe qu'en 1828, importés d'Orient par l'initiative du célèbre savant Jobard de Bruxelles?

Une question moins importante s'est posée sur la provenance des nappes d'eau qui circulent sur le sol d'Égypte. Des savants, toujours plus autorisés les uns que les autres, se renferment dans deux opinions diamétralement opposées.

Les uns ne veulent point admettre d'autres couches liquides que les filtrations naturelles des eaux du Nil et invariablement parallèles à son niveau.

D'autres admettent que le sable et la roche ne sont pas à une profondeur telle qu'il n'existe des filons argileux au-dessus du niveau du grand fleuve et qui puissent apporter en Égypte des nappes provenant soit des chaînes libyques, soit de plateaux encore plus éloignés.

Sur les bords du Nil, les saquièhs ne sont évidemment que les monteurs de réservoirs naturels. Mais beaucoup plus loin, dans le désert, à Tamyèh entre autres, nous en avons rencontré une très-grande quantité creusés à un niveau fort au-dessus de celui du fleuve et de ses inondations.

On a le choix entre ces deux opinions, et pourvu que l'eau soit potable et abondante, les fellahs s'en moquent pas mal et... nous aussi.

Qui s'est jamais demandé à quel étage demeure son porteur d'eau, pourvu qu'il monte exactement jusqu'au cinquième?

Après avoir suivi quelque temps la rive gauche du Nil, nous tournâmes subitement sur notre droite; nous quittions nos chers bois de palmiers pour traverser des terres de culture très-satisfaisante sans doute pour leurs propriétaires, mais beaucoup trop verdoyantes pour nos yeux de peintres; ces blés en herbe contrastaient avec les épis fantastiques dont la Bible nous avait tant parlé et que nous espérions voir enfin.

Ce ton général et presque désagréable par sa monotonie ne faisait que mieux apprécier la démarcation très-accentuée des sables du désert d'avec les terres cultivées.

Nos yeux étaient du reste fort distraits de ces considérations géologiques par l'aspect des Pyramides, qui semblaient fuir devant nous, tant leurs

proportions gigantesques nous abusaient sur la distance qu'il nous restait à parcourir pour les atteindre. Muets d'admiration devant ces trois colosses toujours grandissants, nous ne nous livrions qu'à de fort rares observations sur les progrès de l'agriculture, lorsque tout à coup mon âne butta des deux pieds de devant et se trouva enterré jusqu'au jarret. C'était le sable que je saluais par ce soubresaut grotesque.

Vu la mobilité du sol et la difficulté que nos montures auraient éprouvée à marcher ainsi, nous descendîmes de nos ânes, et les tenant par la bride nous fîmes nos premiers pas sur le sable avec les mêmes précautions et la même curiosité que des enfants qui prennent leur premier bain de mer à marée basse.

En effet, c'était fort nouveau pour nous : bien des ois, aux environs de Paris, j'avais traversé des sablonnières, qui m'avaient fait penser aux Pyramides ici présentes, mais ce n'était rien à côté du véritable sucre en poudre dans lequel nous naviguions. Enfonçant jusqu'au mollet, la circulation nous fut d'abord assez pénible, jusqu'au moment où le sol se raffermissant, nous pûmes revenir de notre première stupeur.

Les difficultés et la lenteur de notre marche étaient telles que je ne pus m'empêcher de frémir en pensant au chemin qu'il nous faudrait

faire plus tard pour traverser le désert. Mais heureusement que le sable n'y est pas partout aussi friable, et que la Providence, en beaucoup d'endroits, y a laissé de forts approvisionnements de cailloux.

Quelques mois plus tard, dans les environs de Pétra, nous aurions bien voulu de ce bon sable pour nous changer un peu des horribles rochers qui mettaient en lambeaux nos bottes, nos vêtements, et surtout les pieds de nos infortunés dromadaires.

L'aspect des trois grandes Pyramides aperçues de Gyzèh est des plus imposants, et en raison de la position de ces monuments et de leurs dimensions mathématiques, on peut supposer le saisissement produit par ces constructions colossales, qui dépassent en hauteur toutes les autres constructions de main d'homme.

Vues de cinq ou six kilomètres, lorsque entre elles et vous une caravane peut servir d'échelle de proportion, c'est alors que les Pyramides impressionnent le plus par leurs proportions extraordinaires.

De plus près, elles perdent de leur ensemble, et comme tous les grands monuments, elles ne gagnent pas à être touchées du doigt.

Sur les indications du drogman et presque d'une façon traditionnelle pour quelques-uns d'entre nous qui avaient déjà fait le voyage d'Égypte, nos tentes

s'élevèrent comme par enchantement sous l'ombrage d'un énorme sycomore qui s'obstine à verdir au milieu du sable : doublé de trois palmiers, cet arbre magnifique forme à lui seul toute la végétation des environs ; c'est sous son feuillage que les voyageurs viennent tout d'abord s'abriter et trouver du repos avant de commencer la moindre perquisition archéologique.

Il n'y avait pas encore de locataire, nous nous y installâmes sans contestation, et nous fîmes avec cet arbre hospitalier un bail de trois jours, avec facilité de décampement; chameaux, ânes, tentes, escorte, âniers, chameliers, bagages et nous-mêmes, tenions largement sous son ombrage bienfaisant.

Un premier déjeuner au désert nous fit faire connaissance avec de nouveaux ragoûts : du poulet froid au sable, des conserves de veau au sable mariné; du vin sablé et du pain idem ; nos dents exaspérées par ce craquement perpétuel eurent de la peine à se faire à cet assaisonnement désagréable; nous nous inoculions le désert.

Plusieurs de nos montres, visitées par cette poussière impalpable, s'arrêtèrent comme par enchantement.

Pour digérer notre sable et rester dans la couleur locale, une première petite tournée de cailloux ne nous parut pas déplacée. Il s'agissait d'escalader les éboulements que le vent du désert a produits en cet

endroit et qui ayant enfoui dans leur base plus d'un tiers des pyramides, semblent aujourd'hui leur servir de piédestal et d'entablement. Au détour de l'un de ces mouvements sablonneux, je me trouvai soudainement nez à nez avec la tête colossale du Sphinx qui semble garder les Pyramides. Quand je dis nez à nez, c'est exagéré, car ce pauvre garçon a perdu le sien il y a déjà pas mal de temps; c'est aux voltigeurs du roi Cambyse que l'on attribue cette mutilation barbare et ridicule. Malgré cet accident essentiellement capital, cette tête produit la plus belle impression. C'est l'expression de la sérénité dans tout son charme. Ce n'est pas le type égyptien absolu que l'auteur a voulu rendre, c'est l'emblème symbolique de la royauté et pour ainsi dire la photosculpture d'un Pharaon autant que cela était possible alors.

L'idée de divination et d'énigme attachées par les Grecs au mot sphinx ne saurait s'appliquer au sphinx égyptien, qui dans toutes ses reproductions n'est toujours que la personnification monumentale d'un roi. Le cartouche hiéroglyphique qui se retrouve sur la plupart des sphinx de l'Égypte n'indique jamais que le nom, l'âge, les qualités et les grandes actions du Pharaon, du roi ou du prince dont le sphinx n'est que la représentation conventionnelle.

Le sphinx colossal qui précède d'une façon si

imposante les trois grandes Pyramides en est distant de cinq cents mètres environ. La face, qui en est la partie la plus intéressante, mesure neuf mètres depuis le menton jusqu'au sommet du front. Le corps du personnage, dans la forme et dans la pose d'un lion accroupi, a une longueur de cinquante-sept mètres depuis l'extrémité des pattes de devant jusqu'à la naissance de la queue. Nous n'avons pu apprécier nous-mêmes ces dernières dimensions, car le sable avait entièrement envahi le colosse, que l'on s'est vainement efforcé de déblayer plusieurs fois; la tête seule sortait ironiquement du sable, comme pour braver cet ensevelissement général. D'après une stèle soigneusement déchiffrée, cet emblème de la royauté représenterait Monsieur Thoutmès IV lui-même, de la dix-huitième dynastie; et dans les inscriptions hiéroglyphiques qui se rattachent à ce sphinx, tout vient confirmer jusqu'ici le choix de cette personnification.

Des traces de peinture rouge sont encore très-apparentes, et détruisent l'idée émise par quelques savants, affirmant que le sphinx avait dû être entièrement peint en noir.

Cette figure colossale produit sur tout le monde la même impression de fascination : ses proportions magnifiques ne sont pas les seules causes de cet étrange effet; l'expression de la figure est très-positive, c'est le sourire de la béatitude avec une pointe d'ironie.

Des archéologues qui connaissent par cœur tous les types des sphinx de l'Égypte, s'accordent à donner la palme à cette tête gigantesque pour la finesse et la pureté de son expression.

Nous quittâmes ce chef-d'œuvre de sculpture pour admirer à leur tour les trois monuments qui ont toujours occupé le premier rang parmi les sept merveilles du monde, et qui, moins artistiques peut-être pour l'œil, n'en sont pas moins le résultat de combinaisons et de calculs dont la science n'a pas encore pu déchiffrer l'énigme.

La grande pyramide proprement dite est la plus au nord des trois, qui sont ordinairement considérées comme Pyramides de Gyzèh. Nous en fîmes le tour provisoirement, vu l'heure avancée du jour, nous réservant pour le lendemain la corvée de l'ascension traditionnelle. Dès quatre heures du matin, en effet, nos Arabes nous réveillèrent à la hâte, et escortés chacun de trois guides, nous exécutâmes cette véritable promenade en l'air. Deux Arabes vous prennent chacun par une main, tandis qu'un troisième vous enlève en se tenant derrière vous, au besoin, pour prévenir une chute. Le bonheur des guides ordinaires et presque patentés pour cette opération est de vous faire gravir la pyramide dans le plus court délai possible; c'est fort inutile, du reste, vu l'état de fatigue et de bain de vapeur dans lequel on arrive sur la plate-forme. Par pur enfan-

tillage, le surlendemain, je m'offris une ascension personnelle, me faisant pourtant suivre par un Arabe, sans lequel je n'aurais jamais pu revenir; car la descente s'exécute d'une façon rendue beaucoup plus périlleuse que la montée, par la conformation irrégulière des assises, et surtout par l'impression de vertige à laquelle on est très-particulièrement sujet dans cette dangereuse opération.

Lors de notre visite en famille, soit que mes Arabes aient été plus adroits ou plus agiles que les autres, j'arrivai le premier en haut, et j'en rendis grâce à Mahomet comme d'une faveur spéciale qui serait pour moi une source de félicités.

L'impression étrange que l'on éprouve sur le sommet de cette véritable montagne n'a rien de bien extraordinaire en elle-même; le panorama du Nil, du Caire et du désert s'offre à l'œil comme les grandes lignes d'un plan en relief, où tout est trop loin pour qu'un seul objet conserve sa forme précise et puisse être bien intéressant en lui-même. Comme un grand ruban d'argent bordé de franges vertes, le Nil se déroule au loin, coupant en deux la vallée qui lui sert de lit lors des inondations; le Mokattam, auquel s'adosse le Caire, perd tout son prestige vu d'une hauteur qui lui est presque égale. Derrière nous, le désert, à perte de vue, offrait assez bien l'aspect d'une plage d'où la mer se serait retirée en laissant les sillons réguliers de ses vagues.

En un mot, je ne trouvai pas ce spectacle à la hauteur de sa réputation, n'ayant du reste jamais beaucoup apprécié ce que l'on nomme une vue à vol d'oiseau, où l'on voit trop de choses à la fois pour en apprécier une seule.

Nous avions mis environ trois bons quarts d'heure à grimper, ou plutôt à être grimpés; il était environ cinq heures du matin, et notre ambition avait été de nous payer aussi notre petit lever de soleil. Du reste, le soleil n'ayant pas changé de forme ni de couleur, nous fûmes assez froids à son apparition, et nous ne nous joignîmes pas aux cris d'admiration organisés par nos conducteurs, qui, pour mériter des bakchichs plus confortables, se livraient auprès de nous à des exagérations de soins et d'éloquence des plus grotesques.

L'un me disait : « *Cawaga*... monsieur le comte... quarante siècles... Bonaparte... vous contemple... monsieur le baron... *Bono Franzaoui*... bon Arabe, bon *bakchich*. » Tel fut l'orchestre qui accompagnait pour nos oreilles le spectacle qui absorbait nos yeux.

Le soleil s'élança d'un seul jet de l'horizon, illuminant tout d'un coup le désert, le Nil, le Caire, et tout ce que nous pouvions distinguer au loin.

Après nous être rassasiés de cette vue et avoir fait quelques expériences d'acoustique, nous redescendîmes très-difficilement.

Pour vider en un jour la question des Pyramides, nous nous dirigeâmes vers l'ouverture qui conduit à l'intérieur. En dehors des considérations historiques ou archéologiques auxquelles on est libre de se livrer, cette seconde opération est une corvée encore plus éreintante que la première, et les sujets de tableaux sont assez rares dans les véritables tuyaux rectangulaires que l'on nous fit parcourir. C'est invariablement sur la face nord que se trouvent les ouvertures qui font pénétrer à l'intérieur de ces monuments, et l'entrée de la grande pyramide est à vingt mètres environ de sa base apparente. Après avoir descendu soixante-neuf mètres de degrés usés par le temps, on continue à suivre un couloir qui devient horizontal; on en rencontre un autre qui remonte pendant trente-cinq mètres, et vous amène dans une petite pièce carrée qui porte le nom de « chambre de la reine ». Pauvre reine! car si tout son mobilier tenait là-dedans, ce boudoir mortuaire n'avait rien de bien benoîton; à en juger par les quatre murs, où il ne reste pas même trace de papier peint, la saisie a dû être opérée consciencieusement.

Nous ne nous attristâmes pas longtemps dans ce petit logement. Nous allions en voir un autre dans le même genre, mais qui possédait encore le sarcophage monolithe de son propriétaire : c'est la chambre du roi, que l'on gagne, du reste, après avoir

suivi de nombreux embranchements par de nouveaux couloirs plus obscurs, plus étroits et plus bas les uns que les autres. Plusieurs fois à quatre pattes ou à plat ventre, c'est à force de platitudes que nous arrivâmes à cette chambre royale. La galerie qui y conduit définitivement est plus spacieuse que les précédentes, mais présente une telle inclinaison de bas en haut, que l'ascension en est des plus méritoires. Enfin nous y étions, et nous pouvions saluer la dernière baignoire du roi Chéops, locataire présumé de ce petit garni. Cette pièce offre certainement plus d'intérêt que la chambre de la reine, non que son architecture soit bien spéciale, mais simplement par les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Si nous n'insistons pas davantage sur des monuments qui occupent sous tous les rapports une place si importante en Égypte, c'est que ces masses de pierres sont certainement plus intéressantes au point de vue de l'architecture qu'à celui des tableaux. Les livres qui ont traité de l'archéologie égyptienne formeraient à eux seuls une véritable pyramide, et des savants plus autorisés que nous ont déjà retourné, déchiffré et enregistré tous les cailloux de ces monuments, au point qu'on se demande s'il en restera pour les autres.

Nous regagnâmes nos tentes, où un déjeuner réparateur nous attendait; les quarante siècles qui

nous contemplaient à table devaient être contents de nous et de notre appétit. A en juger par les creux qu'elle nous avait faits dans l'estomac, notre admiration avait dû flatter la famille Chéops, et nous ménager sa bienveillance dans la visite de ce qu'il nous restait à voir de ses propriétés.

La pyramide de Chephren fut l'objet d'une seconde perquisition de notre part; elle diffère peu de la grande pyramide comme hauteur, car, quoique effectivement plus petite, elle se trouve avoir été construite sur un emplacement plus élevé. Elle ne présente pas de plate-forme à son extrémité, et sa pointe est intacte; on y voit encore une partie du revêtement de granit rose qui couvrait le monument tout entier.

Nous visitâmes ensuite quelques-uns des nombreux tombeaux qui entourent les Pyramides et en sont le complément. Ces monuments, creusés dans le roc, sont de la plus grande importance au point de vue de la science. Lepsius en fit un relevé et des études fort approfondies. Les hiéroglyphes et les peintures dont ils sont encore couverts furent du plus grand secours pour rétablir l'ordre chronologique et rectifier bien des passages erronés de l'histoire de l'Égypte ancienne. Ayant fait quelques études d'architecture, je m'intéressai beaucoup à ces débris des temps les plus reculés. Plusieurs de ces tombeaux remonteraient à des époques anté-

rieures aux Pyramides, et seraient de fait ce que l'Égypte possède de plus antique comme constructions.

Un incident presque archéologique vint distraire notre retour au campement. L'un des chameliers de nos bagages avait délicatement attrapé l'un de ces reptiles qui sont le seul désagrément du paysage sous ce beau ciel; c'était l'aspic de Cléopâtre lui-même tel qu'il est décrit par les auteurs, et plus généralement connu ici sous le nom de vipère cornue. Deux petites oreilles droites, et assez semblables aux antennes d'un hanneton, surmontent la tête de l'animal; sa piqûre est mortelle et plus venimeuse que la morsure de bien des serpents beaucoup plus considérables et d'aspect plus effrayant. C'était la première fois que nous causions avec cet habitant de l'ancienne Égypte, descendant peut-être de celui qui fit tant de bruit dans le monde entier. Notre empailleur s'en chargea naturellement, et ouvrit ainsi la série des malpropretés dont il devait encombrer notre dortoir en plein vent.

Le lendemain, nous levions le camp, après avoir vainement tendu aux chacals un piége à loups que l'un des plus jeunes de la bande avait naïvement apporté de Paris, histoire de compliquer sa malle d'un objet parfaitement inutile. Les ânes d'abord, les bagages et les chameaux ensuite, nous partîmes en colonne; arrivés aux confins du sable, là où il

cesse de ronger la terre végétale, nous nous déployâmes en tirailleurs, et nous voulûmes faire l'essai d'une battue dans ces herbages de toute nature, où mille oiseaux viennent s'entasser à l'abri des vents de sable. Cette première chasse ne fut pas très-brillante, mais le gibier était des plus variés. Je voudrais être un instant notre naturaliste pour me rappeler les noms bizarres des centaines d'oiseaux, grands et petits, qui nous partaient dans les jambes. Depuis l'aigle blanc jusqu'au canard sauvage, nous nous offrîmes un échantillon d'à peu près toutes les espèces, et, chargés de ce butin inutile, nous arrivions à *Sakkara* sur les cinq heures du soir. Nous avions passé rapidement devant les pyramides d'*Abou-Sir*, qui ne sont pas du plus grand intérêt par leur forme, et nous nous trouvions devant celles de Sakkara; bien moins importantes que les pyramides de Gyzèh, elles offrent cependant un réel intérêt archéologique. Les assises de la plus grande sont disposées en forme d'escalier colossal : cette dentelure lui donne un aspect tout particulier en modifiant l'angle formé par sa pointe; sa silhouette, un peu ogivale, a quelque chose de bizarre qui se rapproche des constructions assyriennes que j'eus l'occasion de voir à Mossoul.

Ce qui attirait le plus notre attention dans ces parages, c'était un petit temple tout fraîchement découvert par M. Mariette. Remontant à l'antiquité

la plus reculée, il a l'air d'avoir été construit d'hier, et les couleurs de ses peintures hiéroglyphiques sont d'une vivacité surprenante.

D'après M. Mariette et tous les renseignements pris sur son compte, ce charmant petit tombeau est l'œuvre d'un de ces Pharaons qui ne reculaient ni devant les constructions les plus difficiles, ni devant les noms les plus singuliers, car il se nommait Ti. Ti, qui aurait dû être un Japonais, avait fait exécuter dans cette petite villa funèbre des sculptures et des ornements de la plus grande finesse. Deux de mes compagnons et moi nous fûmes enthousiasmés par ces hiéroglyphes, où des animaux étaient reproduits dans les règles du dessin le plus rigoureux.

Le lendemain fut consacré à la visite du Sérapéum de M. Mariette. L'auteur de cette admirable découverte n'était pas à son quartier général, et nous visitâmes nous-mêmes cette série de tombeaux fantastiques où trente-trois bœufs, plus *Apis* les uns que les autres, dormaient depuis des siècles à l'abri des outrages du temps et du noir animal.

L'aspect effrayant de ces blocs de pierre, le poids fabuleux que chacun de ces monolithes représente, déroute tous les calculs au premier abord; mais autant le problème semble difficile à résoudre, autant la solution en fut simple et ingénieuse de la part des Égyptiens.

Pour introduire ces tombeaux dans les galeries souterraines que nous visitions, un puits était creusé dans le roc, au dessus de l'emplacement même que cette énorme pierre devait occuper. Le puits étant comblé de sable fin, le bloc de granit était amené à son orifice; à l'intérieur de la galerie s'opérait alors un travail de déblayement gradué, et, comme dans un immense sablier, le sarcophage se trouvait descendu tout seul à la place qui lui était assignée. Est-ce assez simple? Aujourd'hui leur extraction serait mathématiquement impossible. C'est ce qu'avait fort bien compris von Cambyse lorsqu'il ausculta pour la première fois ces coffre-forts de l'antiquité; il préféra faire jouer le rossignol qui ne le quittait jamais, et entreprit en détail l'emballage de ces trésors. Ayant jeté au vent les ossements sacrés des bœufs Apis, il fit consciencieusement l'inventaire de l'argenterie et du reste; lorsque M. Mariette y pénétra, il n'y restait pas même un clou à crochet. Un prince royal de la maison ..... Bailly aurait passé par là que ce petit sous-sol n'aurait pas été mieux nettoyé.

Notre campement avait été installé sur les premiers mouvements de limon végétal que le Nil avait apportés dans sa dernière visite.

En face du désert aride, nos tentes s'élevaient dans la verdure et presque dans la vase, au bord d'une mare noirâtre où des canards barbotaient à

l'envi. Je fis une étude de cette démarcation des sables jaunes et brûlants avec la terre fertile et verdoyante, semblable à ces cartes de géographie où les départements et les provinces se colorient en rouge, en bleu ou en vert pour se graver plus facilement dans la mémoire des yeux. Cette mare devait nous attirer un événement dramatique. Il était environ onze heures du soir, les feux étaient éteints, tout dormait dans le camp, lorsqu'une véritable trombe d'oies passa au-dessus de nous; rien ne peut rendre le vacarme effroyable de ces animaux, qui atteignent en Égypte des proportions incroyables : le bruit de leurs ailes dans les palmiers, mêlé à leurs cris sauvages; le hennissement de nos montures et les accords disgracieux de nos chameaux effrayés vinrent compliquer cette tempête aérienne. L'armée de Sennachérib ne dut pas être plus terrifiée lorsqu'elle aperçut les escadrons célestes s'abattre sur ses tentes. En un clin d'œil nos plus intrépides chasseurs s'élancèrent hors de leurs lits. Vêtus de leurs bottes et de leur fusil, ils voulurent s'offrir une tranche de ces gêneurs; mais leurs efforts et toute leur stratégie furent infructueux, et dans la même nuit cette colonie ailée décampa, allant porter son vacarme un peu plus loin.

Sakkara et *Dachour*, où nous devions camper le lendemain, sont sur la limite de l'emplacement occupé autrefois par la ville de Memphis. Du Séra-

péum et des petites pyramides de *Sakkara*, l'on se rend très-facilement compte de la configuration de cette cité considérable, la plus grande ville de l'antiquité d'après Hérodote et Strabon, et de l'avis de tous les voyageurs qui purent la visiter.

La ville entière, envahie par les sables, est à découvrir; mais les difficultés incroyables que l'on rencontre à faire des fouilles dans ce sable mouvant retarderont malheureusement la découverte des trésors et des merveilles qui y sont certainement enfouis. On voyait là de nombreux ossements déterrés naturellement par les déplacements du sol, et nous n'avions qu'à nous baisser pour ramasser de ces débris humains calcinés par le temps; d'innombrables momies mutilées jonchaient le sable en plusieurs endroits, et sous des monceaux de bandelettes et de chevelures je détachai moi-même d'un crâne de femme quelques dents admirables de blancheur, et qui méritaient d'avoir appartenu à quelque jolie suivante de la fille du Pharaon.

Mon ami G... s'offrit deux crânes en mauvais état, qui font aujourd'hui le plus bel ornement de son petit Sérapéum de Chatou.

Je me contentai de bourrer mes poches de bandelettes assez bien conservées, et dont le tissu fin et serré pouvait donner une idée de ces étoffes aussi anciennes que le monde. J'eus la chance de ramasser moi-même l'une de ces petites amulettes

en terre émaillée, qui sont si communes en Égypte, mais que l'on achète ordinairement aux Arabes : c'était une femme à tête de lionne, personnification ordinaire de la déesse Isis. Cette profusion de débris à portée de la main et à la surface du sable fait penser à tout ce que l'on découvrirait certainement dessous, si le travail des fouilles n'était pas aussi dispendieux et aussi pénible.

Nous étions là trois réfractaires, et il nous fallait regagner la caravane, qui avait quitté Sakkara dans la matinée pour aller camper à *Dachour*. Notre petit groupe de trois, sans compter l'Arabe qui nous accompagnait, ne manquait pas d'un certain charme d'isolement. En face de l'immensité du désert et ayant pour point de comparaison deux pyramides très-respectables, je ne me sentis jamais si petit que ce jour-là ; nous avions l'air de trois mouches perdues sur un immense gâteau saupoudré de sucre.

Mal dirigés d'abord pour aller rejoindre la route de *Dachour*, nous naviguâmes quelque temps à travers d'interminables dunes de sable. Semblables en cela aux vagues de la mer, les obstacles et les mouvements du terrain se multipliaient à plaisir devant nos infortunées montures.

A force de résignation de notre part et de coups de courbache pour nos ânes, nous sortîmes enfin de ce véritable labyrinthe et nous arrivâmes insensiblement à voir de près ces palmiers que nous aper-

cevions au loin depuis si longtemps, que nous avions cru avoir affaire au mirage.

Nous avions naïvement voulu raccourcir notre route, et, abusés sur les distances, nous l'avions allongée d'une façon fort inquiétante pour l'heure présumable de notre arrivée à Dachour.

Nous traversions alors au trot d'admirables bois de palmiers tellement rapprochés les uns des autres que nous devions faire des tours de force de haute école pour ne pas nous briser les jambes contre leurs troncs rugueux.

Nous rencontrâmes tout à coup un des immenses canaux qui sillonnent particulièrement la moyenne Égypte. Ces travaux sont très-considérables, et l'on se fait difficilement une idée du temps et du nombre incroyable de bras qu'il fallut pour arriver à d'aussi beaux résultats. A propos du lac Mœris, nous nous arrêterons davantage sur la nature et l'importance de ces véritables constructions, auxquelles la moitié de l'Égypte doit sa fertilité.

Un pont des plus gracieux par sa forme ogivale s'offrit devant nous et nous annonçait que nous étions à moitié route du point que nous cherchions à atteindre avant la nuit. Flanqué de petites tours rondes qui en consolident les piles, ce petit travail d'architecture n'était barbare ni dans sa forme ni dans les matériaux qui avaient été employés pour sa construction. Ce pont, composé de trois arches, formait dans

son ensemble une ogive des plus élégantes qui avait été certainement très-étudiée pour l'agrément de l'œil autant que pour les lois de solidité les plus précises. J'aurais bien voulu faire une étude de ce pont arabe du goût le plus pur, car ils sont rares, mais nous étions trop en retard, et nous devions activer notre marche sous peine de coucher à la belle étoile. Le pont passé, nous suivîmes le canal assez longtemps, faisant lever devant nous des volées de canards qui noircissaient littéralement la surface de l'eau.

Des hérons et d'autres échassiers de toute grandeur semblaient nous escorter et nous suivre, tant notre apparition les inquiétait peu. La rareté des chasseurs, et le code spécial de Mahomet sur la chasse, sont les causes de ce véritable encombrement de gibier. Ayant débuté le matin par le sable le plus fin, nous finissions par la vase, car en plusieurs endroits des mares invisibles se présentaient devant nous; entièrement recouvertes d'herbes et de fleurs, elles nous semblaient être de ravissantes prairies. La faim et l'occasion faisaient quitter à nos ânes le chemin battu, et c'était alors une série d'embourbements des plus pittoresques; nous n'en n'arrivâmes que plus essoufflés au village, où l'on était fort inquiet de notre petite escapade archéologique. Il faisait nuit, nous avions faim, et nous n'eûmes d'yeux que pour la soupe, réservant au lendemain l'inspection du char-

mant village dont les palmiers abritaient nos tentes. Dachour est l'un des sites de l'Orient dont j'ai gardé le souvenir le plus précis. Ce village, à beaucoup de points de vue, frappe par son originalité.

Ses constructions en terre sont des plus spéciales, vu les inondations du Nil qui les submergeraient entièrement sans les remparts primitifs sur lesquels il est perché. En effet, Dachour se trouve dans un bas-fond relativement au reste de la vallée, et surtout par rapport à la ligne du désert. Ce village, plus que tout autre, subit l'envahissement le plus complet des eaux à l'époque des crues du Nil. Cette île intermittente offre le plus riant aspect; les palmiers, qui font de ce village un véritable bouquet de verdure, sont eux-mêmes encaissés dans les contre-forts qui soutiennent les habitations en terre. Cette forteresse enchantée ne charme pas que les yeux par sa situation exceptionnelle et par l'élégance de ses deux petites mosquées, elle est aussi intéressante par le caractère très-indépendant de ses habitants. C'est un petit royaume isolé. C'est là, en effet, que nous rencontrâmes, pour la première fois, un conseil municipal absolu et tout-puissant, présidé et représenté par un *scheik* très-convaincu de son omnipotence. Ces villages, organisés sur un pied administratif très-simple et très-régulier, ont cependant un grand caractère d'indépendance, et si les redevances payées au gouvernement ou aux pachas

sont parfois exorbitantes, ils s'en acquittent un peu comme des peuples conquis qui acceptent forcément ces impôts, mais qui, en dehors de cela, tiennent à ce qu'on ne se mêle pas de leurs petites affaires. Un village est une grande famille, un petit gouvernement où le scheik est revêtu de tous les pouvoirs ; son autorité se transmet non pas de père en fils, mais est toujours maintenue au plus âgé de la famille.

L'accueil que l'on nous fit fut des plus affable. Le scheik mit à notre disposition une garde de nuit, qui du reste est assez dérisoire et n'est qu'un prétexte à réclamer un bakchich final. Cet usage vient de la responsabilité qui pèserait sur le village tout entier dans le cas où le camp des voyageurs serait attaqué. La localité doit cette protection aux étrangers qui, en dressant leurs tentes sur son territoire, l'honorent ainsi particulièrement de leur confiance et de leur estime.

Nous n'en n'avions pas moins déjà un petit caractère officiel aux yeux de la population, qui s'amassait près de notre campement pour nous regarder comme des bêtes curieuses, et pour nous voir procéder aux occupations les plus intimes d'une installation en plein air.

Notre cuisine, nos marmites et la manière dont nos aliments étaient préparés, semblaient les préoccuper énormément; nous leurs faisions certaine-

ment l'effet de sauvages de l'Occident qui se nourrissent de matériaux inconnus et boivent du vin sans vergogne à la barbe de Mahomet lui-même.

L'entrée de cette petite acropole était particulièrement remarquable; en cet endroit, les murailles qui entourent le village sont plus élevées, laissant un passage qui doit être comblé à l'époque des crues du Nil. Deux coupoles blanches, flanquées de deux petits minarets élégants, ressemblent à de vrais décors d'opéra-comique par la gracieuseté de leurs formes et par la préméditation avec laquelle elles semblent avoir été placées là exprès; construites de matières primitives, ces mosquées sont cependant d'un style arabe des plus purs dans leur ensemble comme dans leurs ornements de détail.

Les enfants et les femmes s'intéressaient beaucoup à nous, et je me rappelle la nombreuse assistance qui m'entourait lorsque je m'installai pour peindre à l'entrée du village. Généralement silencieux, ils restaient des heures entières à observer mes moindres mouvements; ma boîte de couleurs était l'objet de leur plus vive curiosité. Je m'amusai à leur mettre un peu de couleur sur les doigts; plusieurs en furent tout joyeux, d'autres en conçurent un sentiment de terreur qui les fit se sauver à toutes jambes en poussant des cris, comme si je leur avais jeté quelque mauvais sort. Sur les grandes cruches en terre de quelques femmes qui se trouvaient là, j'avais indi-

qué au bleu de Prusse quelques hiéroglyphes européens qui les remplirent de gaieté; je fus bientôt l'objet des commandes les plus empressées et les plus flatteuses, mais auxquelles je n'aurais pu suffire, malgré toute ma bonne volonté.

Après une visite d'adieu au scheik, qui était venu la veille au soir visiter notre campement, nous partions à six heures du matin, escortés par la population.

Deux cavaliers assez mal équipés nous avaient été donnés comme pilotes, car nous allions sérieusement nous engager dans le désert pour gagner le centre de la moyenne Égypte.

VI

LE DÉSERT.

Un déjeuner ensablé. — *Tamyèh.* — Le conservatoire des chiens. — Une chasse au sanglier et au couteau.

Après avoir suivi, contourné et traversé successivement une série interminable de canaux et de mares, nous arrivions à la limite de la terre cultivée et nous allions entamer le sable du désert. Ce devait être une forte journée, car nous devions gagner en une seule étape le village de *Tamyèh,* qui est presque au centre de la province de Fayoum. La journée fut rude en effet, malgré les précautions que nous avions prises, car nous avions compté sans un ouragan de sable qui nous surprit au beau milieu du désert, au moment toujours si intéressant du déjeuner.

Il devait être midi à la Bourse, mais nos estomacs marquaient au moins quatre heures; on avait sorti la vaisselle plate ordinaire et tout ce qui devait figurer dessus; nos yeux dévoraient déjà les papiers dont tous ces aliments froids étaient enveloppés; nos doigts allaient enfin pouvoir donner un premier coup de fourchette, lorsque, plus rapide

qu'un éclair, une véritable trombe de sable s'abattit sur nous; la dune à laquelle nous étions adossés s'affaissait à vue d'œil, soulevée qu'elle était par cette tempête, et semblable à une cascade, envahissait tout, consommations et consommateurs. Des flots de sable soulevés du sol nous jaillissaient à la figure et nous aveuglaient. Les bouteilles, la vaisselle, le menu, tout gisait sous le sable, et nous exécutions des fouilles non interrompues pour empêcher notre mobilier et nous-mêmes de disparaître entièrement dans ce cataclysme. Les Arabes, après nous avoir donné un coup de main dans notre détresse, s'étaient couchés dans le sable, évitant ainsi le contact douloureux du vent, qui nous cinglait la figure comme de véritables coups de fouet.

La température qui avait précédé cet événement avait subitement changé. Un froid glacial avait fait place à la chaleur que nous avions éprouvée depuis le matin; semblable aux courants d'eau chaude ou d'eau glacée qui se rencontrent dans les fleuves et dans la mer, cette couche d'air froid semblait tomber de quelque glacière céleste. Nos malheureux ânes souffraient horriblement; malgré leur instinct de conservation et les efforts dévonés de nos Arabes, ces malheureuses bêtes étaient en proie à de véritables convulsions; ils se débattaient, ils se roulaient, cherchant à sortir du sable qui les envahissait de toute part. Le sang leur sortait par les yeux et par

les naseaux, et au milieu de cette bagarre, nous pensions à l'armée de Cambyse, qui, surprise comme nous dans le désert, n'en rapporta pas un seul chassepot.

De l'aveu de notre drogman lui-même, cette journée fut terrible et l'une des plus dures de toute notre expédition. Il s'agissait de sortir de là. Ce fut assez laborieux; après avoir retrouvé la majorité de nos accessoires, nous nous mîmes en devoir d'extraire nos ânes du sol et de les emporter plus loin. Nous nous étions emmaillotés la figure de voiles et de kouffies, mais le sable traversait tout; nous l'avions dans les yeux, et la violence de son contact nous avait mis la peau presque à vif. Au bout de deux heures, ce coup de *khamsinn* se ralentit heureusement pour le succès de notre traversée, et nous passâmes à un autre exercice.

Dans une direction tout opposée à celle que nous suivions, le mirage nous faisait voir d'interminables lignes de palmiers; notre situation critique, cette apparition trompeuse et la direction inverse que nous suivions, tout contribuait à nous rendre très-inquiets sur le dénoûment de notre journée. Enfin les Arabes, qui ont des yeux habitués au désert et à ses embûches, nous signalèrent de véritables palmiers. Ce ne fut que deux kilomètres plus loin que je commençai à les distinguer. Ces deux petits plumets verts perdus à l'horizon dans cet océan de

sable me firent l'effet de la terre promise enfin aperçue. Nous avions envie de crier : Terre! terre!

Dès que nous arrivâmes près de ces arbres de délivrance, nous exécutâmes sous leur ombrage une petite sieste des plus indispensables, vu l'état de lassitude où nous étions tous, nos ânes et nous. Les infatigables chameaux porteurs de nos bagages, étant au-dessus de ces faiblesses humaines, avaient continué directement sur Tamyèh, où nous devions les rejoindre et trouver nos tentes toutes prêtes à nous recevoir.

Il nous restait encore un bon bout de désert à parcourir, et ce ne fut pas sans peine que, nous arrachant au sommeil, nous reprîmes notre collier. Le sol avait pourtant changé d'aspect, le chemin que nous suivions portait encore l'empreinte de pas de chameaux et d'hommes; nous approchions de contrées plus solidement assises et moins mouvantes que les sables qui avaient failli nous ensevelir. Au pas plus assuré de nos montures, nous nous sentions sur des roches encore recouvertes, mais qui devaient bientôt nous apparaître sous un aspect des plus saisissants. Après avoir escaladé quelques mouvements de terrains assez accidentés, nous nous trouvâmes tout d'un coup sur le bord d'un immense ravin, véritable précipice, ayant plus de cent mètres de largeur. Ce canal naturel se

prolonge au delà de Tamyèh jusqu'au lac *Birket-Keroun*. Il sert comme les autres à maintenir les eaux du Nil, qui le remplissent entièrement lors des inondations.

Pour le moment, il était à sec et présentait l'aspect le plus sauvage et le plus effrayant. Par des caprices de la nature, ses roches éboulées semblaient être les débris d'une ville immense précipitée dans l'abîme. Des herbes, des arbustes de toute sorte reliaient ces rochers entre eux et en faisaient un repaire tout naturel pour les bêtes les plus féroces que nous pouvions nous imaginer. Nous n'avions pas tout à fait tort, et cette savane égyptienne n'a que trop bien mérité sa réputation. C'est là que de nombreux sangliers ont installé une république des plus désastreuses pour les habitants du voisinage. Les dégâts qu'ils font dans les cultures sont une véritable calamité pour le pays, qui a peine à se suffire à lui-même, étant littéralement entouré de désert. Des souvenirs de chasse rendaient cet endroit fort intéressant pour notre colonel, qui n'y venait pas pour la première fois et qui exécuta, dès le lendemain, le plus beau coup de fusil que les habitants de Tamyèh aient jamais vu en peinture.

Nous arrivions; provisoirement il s'agissait de nous installer. Le village, qui est assez grand, s'étendait devant nous de l'autre côté de cet immense ravin. Le passage n'en fut pas des plus facile, et

deux heures après nous étions sous nos tentes, dressées au nord-ouest, en face de la porte principale.

Cette oasis considérable présente l'ensemble d'un paysage charmant, encadré d'une ligne brillante et dorée qui l'enserre de toute part. C'est une île de verdure au milieu de l'immensité des sables. Vu de notre campement haut perché, le village s'offrait tout entier dans ses moindres détails.

La porte principale était devant nous, sorte d'arcade en plein cintre, composée de briques sèches et de briques cuites alternées. C'est là le rendez-vous de tous les arrivants, grand marché où se réunissent les plus importants personnages de la localité. Sur la droite, un joli minaret s'élance gaiement comme le clocher d'un village dominant tout le reste, et quelques bouquets de palmiers viennent rompre la monotonie des toitures et des terrasses de ces habitations.

Des animaux de toute sorte circulent sur les maisons ainsi que les habitants, et aperçue dans son ensemble, cette vie sur les toits présente l'aspect le plus original. Ce sont des femmes qui étendent du linge, des Arabes qui restaurent une toiture délabrée, des enfants qui courent et sautent de maison en maison comme nos meilleurs chats de gouttière.

Ce qui dominait, dans cette animation comique, et ce qui nous frappa le plus dans ce pays curieux, c'est l'incroyable profusion des chiens; jamais nous

FAYOUM : LE VILLAGE DE TAMYÈH.

n'en avions tant vu ni d'aussi variés; pas une terrasse qui ne soit ornée d'au moins trois ou quatre de ces animaux; assis comme des sphinx, ils vous surveillent et vous épient du plus loin qu'ils peuvent vous apercevoir.

Ce coup d'œil pittoresque d'une ville de chiens devait être suivi pour nous d'une impression beaucoup moins gaie pour la nuit. Depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ces milliers de gardiens de la paix s'appellent et se répondent entre eux sur les tons les plus plaintifs, les plus aigus et les plus faux. C'est à croire que Jézabel se laissa manger par eux pour avoir le bonheur de ne plus les entendre. L'état de fatigue où nous étions après cette cruelle journée de désert ne fit que rendre plus insupportable pour nous ce concert gratis et obligatoire, qui dura de six heures du soir à cinq heures du matin, sans le moindre entr'acte apparent.

Cette horrible nuit ne fut qu'un cauchemar perpétuel; les cris, les menaces, rien ne fit; notre drogman, par excès de zèle, tua deux de ces messieurs à coups de revolver. Alors ce fut encore bien pis. Tous les chiens du village accoururent pour manger leurs camarades, et nous fûmes envahis par une tempête de hurlements qui auraient effrayé le Dante.

Avec les rayons du soleil le calme revint enfin, et l'orchestre infernal se tut. Il était temps, nous tom-

bions de sommeil, n'ayant pu fermer l'œil de la nuit.

Le surlendemain, avec le concours de quelques indigènes, une première tentative de chasse avait été organisée; le scheik de Tamyèh s'était fort intéressé à cette expédition et avait promis son concours actif; nous nous attendions de sa part à un déploiement de forces qui fût en raison de l'enthousiasme qu'il avait témoigné la veille. Le lendemain, tout le monde était prêt, attendant le renfort promis; nous étions sous les armes sur la place du village, lorsque nous aperçûmes un grand gaillard, simplement vêtu d'une tunique brune beaucoup trop courte; il accourait à nous en gambadant et en gesticulant comme un forcené. Ce singe était le fils du scheik lui-même, et à part ce titre à notre considération, aucun détail de son extérieur ne venait racheter la trop grande simplicité de son accoutrement. Des cris, des bonds, des pirouettes dans l'espace furent tout ce que l'on put d'abord obtenir de ce Nemrod acrobate. Sur l'observation que, pour combattre l'ennemi du désert, il n'était armé que de ses dix doigts, il s'élança directement vers celle de nos tentes où se confectionnait notre nourriture, et il s'y choisit un énorme couteau de cuisine, qu'il tenait entre ses dents pour mieux gesticuler. Cet étrange compagnon était escorté d'une dizaine d'autres Arabes armés de bâtons, qui devaient lancer, dépister, traquer et nous rabattre le gibier. Ce qui

fut dit fut fait; on avait entamé le parcours du ravin profond qui sépare en deux la province entière; après plusieurs battues infructueuses, un énorme sanglier fut signalé à notre colonel. Trois coups de feu habilement placés vinrent à bout de cet énorme animal, qui, l'épaule et une patte cassées, ne s'en était pas moins relevé deux fois pour continuer sa course furibonde. Il avait roulé dans le torrent, les Arabes le repêchèrent. Il fallut un chameau pour rapporter ce sanglier fabuleux pour le pays, où ils sont généralement petits : celui-ci pesait plus de trois cents livres.

Le fils du scheik ne se contenait plus; lui et son couteau exécutaient dans l'air les fantasias les plus indescriptibles en précédant le cortége. « *Alouf! alouf! Kalas! cawaga Gérôme kebir!* » tels étaient les cris d'allégresse dont le village entier assourdit nos oreilles. David rapportant la hure de Goliath n'eut certainement pas un plus grand succès. La population copte, en qualité de chrétiens, vint nous aider à absorber ce gibier volumineux, et une distribution générale fut faite dans le village à nos coreligionnaires.

Tout le monde était de la fête, car les chiens eurent leur large part de cette curée générale; malgré la foule amassée, des aigles et des pygargues voraces s'abattaient au milieu d'eux pour leur disputer leur proie.

Cuissot de sanglier sauce madère, filet de sanglier sauce poivrade, côtelettes de sanglier sans sauce, figurèrent pendant plusieurs jours sur la carte de nos menus. En envoyer en France pour rassurer nos familles eût été notre joie; mais les difficultés de la poste nous arrêtèrent, et ce bon mouvement de nos cœurs fut remisé au fond de nos estomacs.

En fait de chasse personnelle, voici l'exploit que j'accomplis moi-même sans le savoir, et qui pourra donner une idée de la profusion invraisemblable du gibier en cet endroit. Vu ma maladresse, et trouvant plus d'intérêt à fatiguer mes brosses qu'à encrasser inutilement mon fusil, j'étais parti avec ma boîte, comptant faire une étude du village dans la partie opposée à celle que nous occupions avec notre campement. J'avais cependant emporté mon fusil, histoire de compliquer toujours mes bagages et d'imposer aux populations par cet ornement de guerre. Je m'étais installé au bord d'un des mille petits canaux qui enserrent littéralement Tamyèh et lui procurent une incontestable fraîcheur; des palmiers, le joli minaret de la mosquée principale, quelques maisons arabes gracieusement groupées sur des mouvements de terrains accidentés, tout cela se reflétait dans l'eau, et m'avait engagé à planter mon parasol de combat en cet endroit charmant. Je n'étais pas seul, car des milliers d'oiseaux pre-

naient leurs ébats à peu de distance, soupçonnant peu la présence de mon fusil. La tentation était trop forte; je tirai dans le tas, ajustant spécialement un ravissant échassier, qui depuis une demi-heure tournait autour de moi et semblait me faire des pieds de nez toutes les fois qu'il rapprochait l'une de ses longues pattes roses de son grand bec jaune. Lui seul était l'objet de mon ressentiment stupide, et je ne fus pas peu surpris d'avoir atteint du même coup une sarcelle, trois pigeons et deux sic-sacs que les herbes et les cailloux m'avaient complétement dissimulés. La volée d'oiseaux qui suivit cette détonation ressemblait à un nuage qui alla s'abattre un peu plus loin, quitte à revenir bientôt becqueter jusque dans ma boîte de couleurs. Je n'étais pas très-fier du massacre inutile auquel je venais de me livrer, et j'aurais donné la moitié de mon parasol pour rendre la vie à ces charmantes petites bêtes, qui firent du reste la joie de notre empailleur bien-aimé.

La chasse n'est donc plus la chasse en cette contrée merveilleuse, dans cette véritable terre promise, où les gardes champêtres devaient être en grève depuis plusieurs siècles.

Vers le soir, tout le monde s'en mêla; nous exécutâmes l'investissement d'une des grandes mares qui sont au sud-ouest du village. Ni les grains de sable de la mer, ni les étoiles du ciel ne peuvent donner une idée des bandes de canards sauvages qui

noircissaient l'eau. A la nuit tombante, ces masses compactes semblaient être d'immenses radeaux flottants qui se divisaient par escouades sous les coups de fusil dont nous les accablions. La nuit vint vite, heureusement pour eux, et fit cesser naturellement cette Saint-Barthélemy. La chair coriace de ce canard est, du reste, désagréable à manger; dans ces bandes innombrables, quelques-uns seulement présentaient des ressources de ravitaillement.

Le lendemain, nos intrépides chasseurs partaient à regret de ce pays enchanté, et ce trop court séjour revint bien souvent charmer nos soirées sous la tente par les récits de ce que nous y avions fait et de ce que nous aurions pu y faire.

Nous avions peine à quitter le campement; le gibier nous escortait sans rancune et faisait chorus avec la population, qui nous prodiguait les ovations les plus flatteuses en l'honneur du sanglier de trois cents livres dont nous les avions débarrassés.

De dessus son âne, à quelque distance du village, l'un de nous tua douze pigeons d'un seul coup de fusil; aussi nos menus dans la province du Fayoum laissèrent-ils les plus chers souvenirs dans le cœur de notre cuisinier.

Ces orgies de gibier nous manquèrent au désert, et nous nous rappelions souvent Tamyèh à l'époque où les conserves anglaises et les sardines durent faire le fond de notre alimentation.

De Tamyèh, extrémité nord-est de la province du Fayoum, nous allions gagner insensiblement le centre en nous arrêtant d'abord au village de *Senouhrès,* l'une des localités les plus importantes après Médinet.

C'était encore du désert que nous traversions, mais moins poudreux et moins périlleux cette fois que celui que nous avions dû parcourir depuis Dachour. Ici, le sol était plus ferme; les chameaux, les ânes, les Arabes et nous, pouvions circuler plus à l'aise, et, sans trop de fatigue, nous pûmes faire ce jour-là une étape assez longue qui nous permit de coucher le soir même à Senouhrès.

VII

LES DANSEUSES.

Senouhrès. — Le conseil municipal en goguette. — Hasné la danseuse. — Un enlèvement. — Les femmes fellahs. — Un bien vilain monsieur, même après sa mort.

Nous commencions à quitter le sable, le village se dessinait au loin comme une immense forteresse perchée sur un plateau élevé et gracieusement surmontée de minarets et de coupoles.

Ces dômes, qui nous apparurent les premiers, appartenaient à un ancien cimetière assez considérable, délaissé et en ruine aujourd'hui, mais qui par son importance attestait le rôle que la ville de *Senouhrès* avait pu jouer à une autre époque.

Une quantité de mares, de ruisseaux et de petits canaux rendent les abords du village assez longs et assez pénibles. Passant sans transition du sable fin à un sol marécageux, nos montures et nous, nous dûmes mettre plusieurs heures pour contourner et franchir ces interminables petits obstacles qui nous séparaient du but que nous avions cru atteindre avec une beaucoup plus grande facilité.

La ville de Senouhrès, vu son importance commerciale et surtout agricole, est ornée d'un rouage

administratif en règle. L'autorité y est installée sur un pied officiel qui ne le cède en rien à nos sous-préfectures les plus compliquées ; aussi, sur les affirmations du drogman, nous apprêtions-nous à une série complète de formalités et de salamaleks. Sur de bienveillantes indications, et après avoir exécuté le tour du village entier, nos tentes s'étaient alignées au sud, dans une prairie, au bord d'un charmant cours d'eau et à l'ombre de ravissants palmiers.

Nous avions patriotiquement déployé notre pavillon national aux yeux de la population éblouie, et nous nous disposions presque à mettre des gants gris-perle pour aller rendre nos hommages au scheik et aux autres magistrats de la ville.

Déjà nos montures, revêtues de leurs plus beaux ornements, avaient franchi le gué qui devait nous conduire à la mairie; déjà nous savourions le café qu'on allait fatalement nous offrir, lorsque notre drogman, qui marchait en tête, entra en longue conférence avec un jeune Arabe brillamment vêtu et qui, accourant essoufflé au-devant de nous, se livrait à une pantomime des plus expressives pour rendre sa pensée. Nous nous étions arrêtés : le drogman vint à nous et nous apprit que, prévenu de notre visite, le scheik et tout le conseil municipal, pour des raisons de la plus haute importance, se trouvaient dans l'impossibilité absolue de nous re-

cevoir ce jour-là; que le lendemain matin, sans faute, ces messieurs s'empresseraient de venir eux-mêmes nous souhaiter la bienvenue; qu'en attendant, ils nous présentaient tous leurs hommages et leurs vœux de prospérité de premier choix.

Peu fâchés de ce contre-temps, nous nous disposions à regagner nos tentes; mais quelques-uns de la petite bande ne voulant pas perdre leurs frais, s'adressèrent au drogman, qui, sur des indications faciles à obtenir, nous conduisit immédiatement dans le quartier où habitaient les danseuses que nous voulions tant voir, ces femmes dont le mirage nous avait soutenus jusqu'ici au milieu des épreuves et des plus grandes privations depuis Paris; ces almées, enfin, dont nous rêvions tous les soirs et quelquefois l'après-midi.

Après de nombreux détours entre des maisons basses et malpropres, nous arrivions à une petite porte par laquelle entraient et sortaient une quantité d'Arabes de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les tailles. Cette porte, par son animation, semblait être un véritable passage.

Ce n'était pas cet antre mystérieux que nous nous étions imaginé, gardé par des êtres fantastiques ornés de sabres et de costumes aux brillantes couleurs : c'était l'entrée libre la plus libérale, et nous y pénétrions sans nous faire annoncer le moins du monde. Au milieu d'une petite cour carrée, assises

ALMÉE.

sur des tapis et des nattes, une dizaine de femmes grignotaient des oranges et buvaient de l'araki en compagnie de personnages assez bien vêtus, qui ne s'émurent nullement de notre entrée. Ces messieurs, que nous saluâmes à l'arabe, nous rendirent très-poliment notre salut, nous firent place à côté d'eux et nous invitèrent à nous asseoir en famille. Alors commença entre nous le marivaudage le plus insensé. Nous étions bien allés pour voir ces dames, mais nous n'avions pas prévu le cas de la réception trop facile qui nous était faite. Nos connaissances très-restreintes alors dans la langue arabe mirent une mesure forcée dans l'expression des sentiments qui nous animaient. Les mots que nous connaissions le mieux, pour le moment, étaient ceux qui se rattachaient au harnachement de nos ânes et à l'équipement de nos chameaux; aussi courions-nous le risque de leur formuler des grossièretés énormes en leur récitant notre petit répertoire d'écurie. « *Koïss ketir* et *ketir koïss* » furent le refrain qui agrémentait les friandises dont nous les accablions. « *Va habibi* » était leur réponse favorite à nos avances, et ce petit Trianon à quatre pattes ne manquait pas d'un certain cachet régence. Nos voisins en agaceries étaient charmés de tous les efforts que nous faisions pour être aimables. Quelques-unes de ces femmes, plus jolies que les autres, portaient sur elles des ornements, des colliers et des brace-

lets d'un grand prix; fixées par des fils dans leurs cheveux tressés en petites nattes, de nombreuses pièces d'or de toutes les dimensions et aux effigies les plus variées attestaient les bakchichs somptueux qui leur avaient été faits. L'une de ces danseuses nous avait frappés, non par la beauté régulière de ses traits, mais par le caractère sauvage de sa figure et le feu extraordinaire de son regard. Comme artiste, elle semblait être l'objet des attentions particulières de nos amis d'occasion. Notre drogman lui demanda son nom, elle se nommait *Hasné :* « *Hasné koïss ketir* » fut alors pour nous une nouvelle phrase toute faite, et qui eut un succès énorme. C'était presque le mot de la soirée, lorsque je fis tourner ce succès en véritable triomphe par un coup de théâtre que n'avaient pas prévu nos rivaux indigènes. Je tirai de ma poche une de ces petites cravates à treize sous qui font ordinairement l'ornement de nos paysannes endimanchées. Je commençai par la lui faire voir; comme un véritable singe, elle s'en empara, la mit à son cou, puis sur sa tête, et peu s'en fallut qu'elle ne se sauvât, de peur que je ne lui reprisse ce trésor. Je lui fis comprendre que je la lui donnais comme bakchich; sa joie n'eut plus de bornes, elle s'approcha de moi avec des convulsions de satisfaction qui ressemblaient à de l'épilepsie. Dans mon triomphe, ce que je craignais le plus, c'était d'être mordu.

Des flots de paroles, plus aiguës et plus discordantes les unes que les autres, me sifflaient aux oreilles, et vainement le drogman essayait-il de me traduire les expressions orientales et bizarres de sa reconnaissance sauvage.

Nos voisins arabes, sans s'attrister de nos succès, se retirèrent, laissant libre le champ de bataille; nous en profitâmes pour conclure un rendez-vous en règle à notre quartier général.

Encore tout ahuris de notre victoire, et poursuivis des cris de joie de ces princesses, nous regagnâmes le campement et nous organisâmes pour le lendemain une réception officielle.

Nous devions avoir : danses d'almées, illuminations, jeu de bagues, tir aux macarons et bal de nuit, avec ou sans la permission de monsieur le maire.

Du reste, nous comptions l'inviter lui-même à cette petite fête charmante, ainsi que son état-major. Nous attendions sa visite dans la matinée, la formule d'invitation était toute prête, il n'avait plus qu'à venir. Mais quel n'est pas l'ébahissement général lorsqu'il apparaît : c'étaient les mêmes personnages dont nous avions troublé le tête-à-tête la veille au soir. Nous ne pûmes alors nous empêcher de penser aux expressions majestueuses dont leur ambassadeur s'était servi à notre arrivée pour nous faire part des regrets où ils étaient de ne pouvoir venir au-devant de nous.

Le conseil municipal n'était pas triste ce soir-là, et le hasard nous avait présenté à ces austères fonctionnaires dans l'exercice de leurs fonctions.

Du reste, pour eux tout cela était si simple qu'ils me reconnurent, ainsi que ceux qui, comme moi, les avaient si singulièrement rencontrés la veille; ils nous manifestèrent le plaisir de nous revoir, ayant presque l'air de nous féliciter de la façon dont nous la leur avions faite au foulard.

Le café, l'araki circulèrent successivement dans les tasses et dans les verres; les compliments les plus extravagants d'orientalisme furent échangés, toujours par l'intermédiaire du drogman, et tout était pour le mieux sous la plus belle tente du meilleur des campements.

Cette réception sérieuse et officielle offrait pour quelques-uns de la petite bande un singulier contraste avec la bamboche de la veille, et il nous fallait toute notre énergie pour ne pas rire devant ces conseillers municipaux que nous avions surpris en flagrant délit de *Café Anglais*.

Tout fut sérieux ce matin-là. Ils restèrent à déjeuner avec nous. La nappe seule eut à le regretter, car ce ne fut pas pour eux une petite opération, ils travaillèrent avec leurs doigts les aliments que nous avons l'habitude de manier à l'aide d'une fourchette et d'un couteau. La moutarde de Dijon eut un vrai succès auprès d'eux, comme nous eûmes

le plaisir de l'observer en plusieurs autres circonstances.

On ne se dit pas adieu, mais au revoir pour la petite fête de la soirée.

Notre drogman avait ceint son sabre lui-même et avait roulé une kouffie neuve autour de son tarbouche, ce qui était chez lui le signe d'une circonstance extraordinaire et solennelle.

En effet, il était sept heures du soir, nous avions bien dîné, pour ne pas défaillir au milieu de la cérémonie. Des lampions en papier avaient été artistement suspendus sous la plus grande de nos tentes; comme dans le cirque de Caracalla, tout avait été prévu, classé, ordonné: tout autour, nos lits et nos malles, disposés en gradins, ménageaient des loges de première et de seconde galerie pour les nombreux spectateurs sur lesquels nous comptions; à gauche, dans le coin, la loge impériale, la place d'honneur chez les musulmans; à droite, en face, le conseil municipal, un tapis plié en deux pour notre colonel et nous, comme qui dirait les fauteuils d'orchestre; tout autour, échelonnés sur les gradins factices susnommés, la suite du conseil municipal, les parentes et les amies des danseuses. Enfin nos domestiques et nos chameliers, entassés comme de véritables sardines, et qui formaient l'un des côtés les plus pittoresques de cet étrange tableau.

Les lampions pétillaient d'impatience, lorsque la

danseuse Hasné (celle au foulard de treize sous) fit une entrée des plus écrasantes, drapée qu'elle était dans une longue robe bleue pailletée d'or et relevée à la ceinture par des franges de soie brodée qui lui donnaient l'aspect le plus extraordinairement sauvage; une étoffe jaune, artistement nouée sur le dessus de la tête, formait une coiffure des plus bizarres avec les nattes innombrables qui lui tombaient sur les épaules, et dont quelques-unes étaient ramenées sur le front par d'imperceptibles anneaux d'or.

Le bruit métallique de tous les napoléons qui se jouaient dans ses cheveux et les cris aigus qui préludèrent à ses premiers pas, les instruments barbares des musiciens qui commençaient déjà leur accompagnement, tous ces bruits étranges donnaient quelque chose de diabolique à cette scène entièrement nouvelle pour nous. L'orchestre se composait de trois instruments aussi singuliers dans leurs accords que la danse qu'ils allaient accompagner : c'étaient le *darabouka,* tambour en terre cuite, le *kemengèh,* sorte de violoncelle à deux cordes, puis le *zoumara,* double chalumeau de berger qui nous fit penser aux rois pasteurs.

Nos meilleurs tapis avaient été soigneusement tendus sur l'emplacement où la danse devait avoir lieu.

L'artiste ne se fit pas prier; aux premiers ac-

cords du darabouka et des violons, Hasné se planta tout d'une pièce au milieu de la tente.

Animée sans doute par la vue de cette nombreuse assistance, encouragée par les bakchichs princiers que nous lui avions promis, et peut-être aussi émue par la présence de son conseil municipal, elle nous servit les raffinements les plus exquis de son art chorégraphique.

Ses yeux brillants lançaient des éclairs, et à un signal convenu la danse commença.

D'abord lente et cadencée dans ses mouvements, la danseuse se déplaçait à peine de l'endroit où elle semblait attachée par les pieds; puis le rhythme de la musique s'accélérant un peu, des pas imperceptibles et pressés vinrent seconder les incroyables inflexions auxquelles tout son corps se livrait, déhanchements presque convulsifs qui forment à peu près tout le fond de la danse des almées. A mesure que les musiciens pressaient la cadence du pas, les gestes de la danseuse, ses contorsions, les moindres mouvements de ses bras et de sa tête prenaient un caractère plus fébrile et plus sauvage. Arrivée pour ainsi dire au paroxysme de cette épilepsie rhythmée, elle s'affaissait sur elle-même, et, accroupie sur les genoux, elle exécutait de nouvelles figures plus étranges, plus érotiques et plus pittoresques que les précédentes.

Elle avait certainement une grâce infinie dans la

façon dont elle semblait s'abandonner et succomber à ces convulsions nerveuses : c'était la souplesse du serpent, jointe à la grâce de la gazelle.

Tel fut le spectacle qui nous charma positivement pendant plus d'une heure entière; les applaudissements, les bonbons, les oranges, l'araki et les bakchichs ne furent point épargnés. C'était un véritable succès, et elle avait dû se surpasser ce jour-là, à en juger par le délire d'admiration qui s'était emparé de toute l'assistance en général et de deux de nos chameliers en particulier. A eux deux, ils formaient dans la fête l'un des groupes les plus amusants que nous ayons jamais rencontrés.

Borgnes tous les deux du même œil, cette infortune commune les avait sans doute rapprochés, et ce n'était pas un pur hasard qui les avait placés sur les mêmes gradins de cet amphithéâtre de voyage. L'araki et la musique avaient déjà préparé chez eux ces manifestations de la béatitude la plus bruyante. Mais lorsque Hasné se laissa tomber sur les tapis comme une lionne blessée, leur enthousiasme ne connut plus de bornes : l'un des deux chameliers prit la tête de l'autre entre ses mains et la balançait en mesure avec de véritables hurlements de satisfaction; il semblait vouloir la lui décoller pour la lancer à l'almée comme un bouquet; celui dont la tête servait à battre la mesure se laissait faire avec des accès d'allégresse les plus expressifs.

A la fin de la séance, les deux turbans, d'abord fortement inclinés sur l'oreille de leurs propriétaires, finirent par déménager dans le désordre le plus imprévu, et laissèrent voir leur mystérieux *Mahomet;* rien n'était plus comique que la vue de ces deux borgnes, têtes nues, et s'embrassant à outrance pour s'exprimer mutuellement leur bonheur.

Mais les plus belles choses ont une fin. Les lampions commençaient à fumer; l'un d'eux prit feu, et ce fut le signal de la retraite générale après force salamaleks de toute part. Il n'y avait pas eu trop de casse; nos domestiques étaient ravis, et nous avions gagné l'estime du conseil municipal : tout s'était donc passé pour le mieux.

La danseuse avait été reconduite triomphalement chez elle sur l'un de nos plus beaux bourriquots et très-satisfaite de nous, paraît-il; nous ne devions pas tarder à ressentir les effets de sa vive reconnaissance.

Dès le lendemain matin, à cinq heures, un glapissement de voix féminines nous tira du sommeil que nous avions pourtant bien mérité après une soirée aussi laborieuse qu'émouvante. C'était Hasné avec ses amies qui venait nous voir : « *Ya kouloum habîbi ketir.* » Nous étions tous ses meilleurs amis, et, après le lever du soleil, c'est nous qu'elle avait éprouvé le besoin de revoir. On la fit patienter avec un peu de café, et nous passâmes avec elle une ma-

tinée des plus gaies. Toujours « Koïss ketir » ; notre dialogue n'était pas très-varié, mais les gestes et les bonbons faisaient le reste.

Pour l'amuser, j'eus l'imprudence de lui montrer un affreux pantin que j'avais emporté de Paris et qui avait déjà fait mes délices en plusieurs circonstances. Cette marionnette stupide, suspendue à un caoutchouc, présentait l'aspect le plus trivial; je l'attachais généralement au cou de mon âne, et j'avais fait le vœu de lui faire voir toutes les contrées que je devais parcourir, enfantillage colossal qui n'eut d'excuse que dans la découverte d'un second pantin du même genre dans les bagages de l'un de nous au Sinaï. Nous l'avions appelé Jules, et Jules ne connaissait certainement pas son bonheur; il était monté avec moi sur les pyramides, et il allait être l'acteur d'un drame émouvant.

Je l'avais laissé entre les mains de la danseuse, et elle s'en amusait comme un véritable singe, se le mettant sur la tête, l'accrochant à ses oreilles avec des cris de joie à effrayer nos montures. Tout allait bien; mais dans l'après-midi, j'allai faire une étude pendant qu'Hasné était restée au campement. La nuit était venue. Hasné et Jules avaient disparu.

Cet enlèvement me fut fort désagréable. Passa-t-il la nuit entière sur le cœur ou sur l'étagère de la danseuse? il ne me l'a jamais dit. Toujours est-il que la moitié de la journée du lendemain fut em-

ployée à faire des démarches pour rentrer dans la possession de ce bibelot. Mes relations de fraîche date, mais très-intimes, avec les conseillers municipaux ne furent pas de trop pour obtenir une séparation de corps et la reddition de l'objet enlevé.

Après nous être accordé cette série d'émotions dramatiques, nous voulions reprendre le côté sérieux de notre séjour dans cet intéressant village, et nous sûmes nous garantir adroitement des visites par trop fréquentes d'Hasné, qui avait fini par prendre un goût excessif à notre société.

Toujours avec des bakchichs, on lui fit facilement comprendre que nous avions à travailler, et que c'est nous qui irions la voir dans sa tanière. La photographie devait aller l'y relancer, et aurait obtenu de magnifiques résultats si le collodion ne lui avait pas tourné sur le cœur, au point de déterminer chez elle un mal de mer instantané des plus évidents.

Dans sa configuration topographique, le village de Senouhrès offre, à une échelle beaucoup plus importante, l'aspect sous lequel le village de Dachour s'était présenté à nous une première fois. Installé sur un plateau fort élevé au-dessus du niveau du reste du pays environnant, Senouhrès offre de toute part la silhouette d'une gigantesque forteresse.

Comme pour Dachour, les inondations du Nil sont l'unique cause de cette situation particulière.

A l'époque des crues du fleuve, la plaine où nous campions, abrités de ces magnifiques palmiers, forme, paraît-il, un lac immense jusqu'à l'extrémité du bois auquel notre campement était adossé. L'élévation et l'abaissement successifs de ces lacs produisent dans la forme des terrains une dégradation régulière et lente qui donne au pays un cachet tout spécial.

D'immenses plateaux de terre à étages superposés graduellement forment les contre-forts de ce village ; les palmiers, par leurs racines, servent à consolider ces remparts naturels que l'eau ronge et déplace toujours un peu chaque année. Soit que cette véritable montagne ait pour base un fond de roche indestructible, soit qu'elle ne présente aucune garantie de solidité, le village n'en offre pas moins dans toute son étendue l'aspect d'une ville fortifiée entièrement construite en terre, depuis le plus haut minaret de ses petites mosquées jusqu'à la base de ses murailles.

Le hasard nous avait placés en face du passage le plus animé qui conduit de la plaine au village en traversant le gué ; cette route aboutissait directement au marché, ce qui en expliquait la grande animation. Les femmes de Senouhrès semblaient avoir choisi cet endroit pour venir y chercher de l'eau, soit que le ruisseau leur parût là plus limpide qu'ailleurs, soit que la curiosité de voir notre

campement leur ait fait faire des infidélités aux autres mares des environs. Toujours est-il que depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, des centaines de femmes et de jeunes filles descendaient à l'eau, se suivant en procession, avec la majesté de vestales qui vont au sacrifice. Dans la quantité, il s'en trouvait parfois de fort jolies, dont les robes et les voiles légers ne laissaient rien à regretter pour l'œil le plus exigeant.

Sans s'effaroucher des observations dont nous ne nous faisions pas faute, elles se livraient gaillardement aux diverses opérations qui précèdent, accompagnent et suivent ordinairement le remplissage d'une cruche d'eau. A l'arrivée, une voisine aide à descendre la cruche du petit coussin qui sert à la tenir en équilibre dans le premier trajet : l'eau est ensuite soigneusement observée; la femme relève alors sa robe un peu au-dessus du genou, la nouant à sa ceinture avec l'un des bouts du voile qui lui couvre la tête, puis elle exécute un premier nettoyage de sa cruche, qui ne manque pas de pittoresque par les mouvements adroits et souples qu'elle déploie dans cette première opération.

Tenant la cruche d'une main, elle la frictionne fortement de l'autre, la remplit et la vide successivement plusieurs fois pour en assurer la propreté intérieure; puis, au risque de perdre pied, elle s'avance hardiment, quelquefois jusqu'à la cein-

ture, pour puiser une eau plus limpide au plus fort du ruisseau. C'est dans cette dernière opération qu'avec les mouvements les plus imprévus et les plus gracieux à la fois, ces femmes luttent réellement contre la violence du courant; le poids de la cruche pleine rend plus difficile la sortie de ce véritable bain. C'est alors que le secours d'une amie est généralement accepté, soit pour aider à franchir ce pas difficile, soit pour opérer le chargement de cette lourde amphore. La propriétaire s'incline sur elle-même, cherchant à ramener de son mieux les pans de sa robe mouillée et en désordre, pendant qu'une voisine enlève d'un seul jet le fardeau et le place artistement en équilibre sur la tête de son amie, où quelques bouts de linge tordus font office de coussinet. S'attendant alors les unes les autres pour rentrer au village par maisons, par rues ou par quartiers, elles recommencent cette procession pittoresque qu'elles avaient exécutée à vide une première fois. Leur pas, moins léger, ralentit en raison de l'inclinaison et des difficultés du chemin, et mille incidents viennent égayer ce défilé de statues plus ou moins voilées : un chien qui leur fait peur, un enfant qui tombe, sont les mille prétextes des embarras les plus compliqués et des groupes les plus gracieux d'imprévu.

Ce serait pousser l'indiscrétion trop loin que de demander dix minutes d'immobilité à tout ce joli

monde; aussi pouvions-nous à peine, par de rapides croquis, noter quelques-unes de leurs attitudes les plus fréquentes. Un jour pourtant, de très-bon matin, au détour d'un bouquet de palmiers des plus protecteurs, j'en surpris trois qui lavaient leurs propres robes elles-mêmes; je m'installai à leur insu, et j'essayai d'en faire une pochade qui aurait pu réussir, si l'une de ces trois nymphes, âgée d'une soixantaine d'années au moins, et par là même gardienne des deux autres beaucoup plus jeunes, si cette duègne, dis-je, ne s'était aperçue de ma présence et ne m'avait lancé immédiatement les plus énormes pierres qui lui tombèrent sous la main. Cet accès de modestie était particulièrement légitime de sa part, vu la leçon d'ostéologie comparée que l'on aurait pu faire entre elle et les troncs de palmiers qui m'abritaient de ses projectiles.

Dans sa furie, son torse nu présentait l'aspect étrange d'une cage d'escalier. Elle se livrait aux gestes les plus menaçants, semblable à une chauve-souris en plein soleil. Je lui laissai le vestiaire libre, et les deux autres ne partageant pas tout à fait son mépris pour les beaux arts, j'allai continuer mon étude un peu plus loin.

Je retournai au campement par le plus long chemin, voulant pénétrer un peu au cœur de ce bois de palmiers qui faisait mon admiration depuis plusieurs jours. Au détour d'un buisson de broussailles je me

trouvai en présence du plus horrible animal que l'Égypte possède dans sa collection : le serpent *naja*, plus vulgairement connu sous le nom de serpent à lunettes. Gros et court, son aspect est repoussant ; ses deux yeux ornés d'un cercle noir qui les grandit démesurément lui ont mérité le surnom dont il est orné. Heureusement pour moi, il était dans une période inoffensive, en proie à la digestion de quelque animal plus gros que lui qu'il venait d'absorber. Son corps, gonflé de cet excès de nourriture, semblait s'être rétréci sur lui-même et lui donnait l'aspect d'un énorme crapaud à queue courte. Installé au milieu du petit chemin que je suivais, il semblait attendre quelque nouvelle pâture ou la visite du médecin, vu l'état d'indigestion qui le mettait dans l'impossibilité de se remuer.

Mon premier mouvement n'en fut pas moins un sentiment de terreur, et ayant manqué de marcher dessus, j'exécutai la retraite la plus complète, ignorant jusqu'à quel point je n'étais pas poursuivi par ce monstre. Je me retournai, ayant armé mon revolver, et je l'aperçus au loin toujours à la même place.

Il était peut-être mort, pensai-je ; et honteux de ma peur, je revins sur mes pas, désirant racheter ce premier mouvement par une observation plus réfléchie de la situation. J'aperçus deux Arabes qui venaient comme moi du village ; j'allai au-devant

d'eux et je leur expliquai par gestes qu'il y avait un vilain monsieur étalé un peu plus loin sur le chemin ; ils comprirent, coupèrent immédiatement deux baguettes à l'un des choux de palmiers qui nous entouraient, et s'avancèrent hardiment vers le serpent, qui ne manifestait du reste que de faibles soubresauts sur lui-même. Les Arabes me firent signe qu'il ne présentait aucun danger, et je m'approchai pour mieux voir : l'un d'eux le prit adroitement par l'extrémité de la queue; l'horrible bête sembla s'allonger alors un peu plus, mais un coup de baguette lui enleva la tête avec la précision d'un rasoir.

L'animal remuait encore; l'un des Arabes lui ouvrit le ventre, et nous y retrouvâmes les restes des poules qui avaient servi à son dernier repas. C'était la première fois que je voyais cet horrible serpent, qui est assez vulgaire dans la haute Égypte, et que les anciens Égyptiens adoraient comme emblème de la royauté.

Les uréus d'or et d'argent qui se retrouvent tant de fois dans les bijoux et dans les ornements de l'ancienne Égypte, ne sont que le serpent *naja* représenté à l'époque même de sa digestion, qui lui donne une forme concentrée si bizarre et si repoussante. Les Arabes me proposèrent d'en garder la peau ; pour rien au monde je n'aurais touché à cette dépouille visqueuse et gluante, et je

n'emportai que des frissons dans le dos au seul souvenir de la bête horrible que je venais de voir.

Nous devions quitter Senouhrès le lendemain, et nous fîmes une visite d'adieu au scheik et aux notables du pays. Les danseuses, Hasné en particulier, vinrent nous exprimer leur douleur de nous voir partir; nous leur avions acheté une assez grande quantité de robes et de voiles, et notre passage avait dû être assez fructueux pour elles.

La façon dont nous préférions les robes ayant été portées aux robes neuves, dérouta toutes leurs combinaisons sur l'emploi que nous pouvions en faire. Nous renouvelions pour elles le conte d'Aladin et de la lampe merveilleuse, leur laissant des cravates neuves pour des vieilles.

Hasné était profondément affectée de notre départ et nous voulûmes la garder à déjeuner; son embarras à table nous fit y renoncer, et pour ne pas assister au gâchis qu'elle aurait certainement exécuté sur la nappe, nous lui montrâmes des photographies pour la distraire : c'était notre grande ressource, même entre nous, lorsque le menu était trop incomplet ou lorsque la soupe se faisait trop attendre.

L'un de nous, taillé comme un Hercule, possédait une superbe paire de gants en peau de chien, accessoire très-utile dans ce pays où l'on est toujours à cheval sur quelque chose; l'idée lui vint de mettre ces gants aux mains d'Hasné.

Rien ne fut comique comme cette femme aux petites mains armée de ces énormes gants rouges. La joie de la danseuse était indescriptible ; elle était plus fière de ces gants que de tous les colliers que nous aurions pu lui offrir ; elle se promenait d'une tente à l'autre en poussant ses cris de satisfaction les plus aigus. Elle montrait ses mains à tout le monde, et ce ne fut pas sans peine qu'on les lui fit rendre ; ce ne fut qu'en lui disant que ces gants étaient ensorcelés et lui porteraient malheur, qu'elle y consentit. Après les adieux les plus tendres et les bakchichs les plus variés, nous partions le lendemain matin pour gagner Médinet, la ville la plus importante de la province du Fayoum.

VIII

UNE FORÊT VIERGE.

Fidémine-el-Fayoum. — L'hospitalité biblique, ou une indigestion de riz. — Un rat de Pharaon. — Respect aux mouches. — Le retour du marché.

Nous devions passer deux fois successivement par *Médinet*, d'abord pour aller et ensuite pour revenir de *Fidémine*. A la rigueur, nous aurions pu prendre un autre chemin; mais une triste circonstance nous forçait à ce détour : l'un de nous subissait les douloureuses conséquences d'une insolation. Son état de santé rendait très-pénible pour lui la continuation de notre expédition, et nous devions le diriger sur le Caire, où des soins intelligents l'attendaient certainement et pouvaient le sortir de cette situation désagréable.

Le trajet de Senouhrès fut assez long et assez laborieux, quoique nous nous soyons trouvés en pleine terre cultivée à l'abri des vents de sable, du khamsinn et de ses facéties ordinaires. La quantité innombrable des canaux qui sillonnent particulièrement cette partie de la province fait de la route un véritable labyrinthe; à défaut du plan, les indi-

cations d'un conducteur indigène sont indispensables pour ne pas s'égarer, ni faire vingt fois le même chemin en revenant à son point de départ.

C'est en cet endroit, à proximité du grand canal, dit Canal de Joseph, que la végétation atteint les proportions les plus extraordinaires et dépasse les conceptions les plus exagérées. En beaucoup d'endroits, nous passions sous de véritables voûtes de verdure que procuraient les branches énormes d'arbres et d'arbustes que l'on est habitué à voir dans des dimensions beaucoup plus ordinaires. Les citronniers et les orangers ont ici l'allure et la vigueur de nos plus beaux chênes ; des forêts de cactus et d'aloès bordent les routes à perte de vue, et semblent former un rempart impénétrable. Après avoir suivi ces sentiers merveilleux, nous nous trouvions déboucher sur l'un des embranchements les plus larges du canal de Joseph. Ce canal, dont nous reparlerons lors de notre second passage à Médinet, est un travail des plus considérables de toute l'Égypte ; des légendes fort curieuses se rattachent à sa construction et à son origine biblique.

L'animation des abords de la ville de Médinet était tout autre que celle des villes et des villages que nous venions de traverser précédemment. Des soldats en uniforme, des cavaliers richement équipés, tout cela indiquait le rang de la localité, importance commerciale et officielle qui gâtait un peu

le côté pittoresque et la couleur locale de l'endroit. En effet, notre campement aux environs de la ville fut assez difficile à obtenir des habitants, qui perdaient déjà dans leurs costumes et dans leurs manières de cette douceur et de cette simplicité rurale qui caractérisent essentiellement la population des fellahs.

Notre cher malade, accompagné d'un domestique intelligent, fut remis en très-bonnes mains, et pendant qu'il se dirigeait sur le Caire, nous partions de notre côté pour gagner le village de Fidémine, généralement négligé par les voyageurs, et qui n'en a que mieux conservé un cachet de sauvagerie des plus curieux et des plus rares aujourd'hui.

Nous remontions insensiblement le canal de Joseph. Arrivés dans de véritables savanes de plantations nouvelles pour nous, nous nous engagions dans une série de routes à travers bois, où Robinson se serait facilement cru dans son île. Les lianes et les herbes les plus énormes couraient d'un bord de la route à l'autre, reliant entre eux les palmiers et les arbres qui barraient quelquefois le chemin de leurs troncs contournés et noueux. Nos chameaux de charge avaient bien du mal à naviguer au milieu de ces broussailles, steeple-chase qui menaçait de ne se terminer qu'à la nuit. A travers bois nous montions sans nous en rendre compte, et nous devions nous trouver à une très-grande hauteur

au-dessus du niveau du reste du pays. En effet, nous étions sur un plateau fort élevé ; mais la végétation extraordinaire qui nous entourait nous avait empêchés de nous en apercevoir. Enfin nous arrivions au bord d'un précipice immense, au fond duquel semblait courir un ruisseau que nous apercevions à travers les troncs des palmiers et des aloès qui tapissaient le versant du ravin. Nous dûmes exécuter alors une descente des plus roides pour nos montures, pour nos bagages et pour nous-mêmes. Nous étions à pied, tenant les chameaux par la bride et les escortant de notre mieux ; cette descente longue et difficile nous fit apprécier la hauteur considérable où nous étions arrivés, et croyant être descendus aux enfers, nous étions simplement au niveau naturel d'un charmant ruisseau et à l'entrée pittoresque du village de Fidémine.

Au simple aspect des bords déchiquetés, tourmentés et effondrés de ce cours d'eau, cette petite rivière doit prendre de temps en temps des allures de torrent furieux. Des palmiers déracinés, des roches mises à nu et des herbes de toute espèce indiquent les variations qui doivent s'opérer dans la rapidité de son cours. Nos tentes furent dressées au bord de cette eau limpide, encaissées de palmiers énormes, d'aloès et d'arbustes les plus étranges dans leurs formes et dans leur assemblage. C'était une véritable forêt vierge. A part les premières maisons

du village que nous avions aperçues dans le fond du ravin à travers les arbres, rien n'indiquait jusqu'alors la présence d'êtres humains dans ces parages. A notre approche, des animaux de toute sorte s'éloignaient en poussant des cris, comme les seuls hôtes de ces bois. Pas un habitant ne s'était encore montré, et en raison de cette solitude, nous organisâmes pour la nuit un petit service de surveillance qui ne fut peut-être pas de trop pour nos poules, à en juger par le concert de cris de bêtes fauves qui nous assourdit toute la nuit. Étaient-ce des loups ou de simples chacals? La sonorité du ravin rendait fort émouvants ces miaulements et ces cris, et, notre imagination aidant, nous nous complaisions dans la pensée d'avoir affaire à de vraies bêtes féroces. Ce ne fut pas sans une émotion des plus flatteuses que je me crus obligé de glisser deux balles dans mon pauvre fusil, avec lequel je n'aurais peut-être tué que de misérables chiens auteurs de tout ce vacarme terrifiant. Le revolver sous le traversin, plusieurs d'entre nous ne dormirent que d'un œil, et, du reste, en furent quittes pour une nuit blanche.

Le lendemain matin, toutes les bêtes féroces ayant dû fuir au seul aspect de notre attitude guerrière, nous prîmes un bain délicieux dans ce même torrent où pendant la nuit notre imagination s'était plu à voir tous les lions du désert se désaltérer en chœur pour s'exciter à la faim. Le bain fut ex-

cellent, et nous le prolongions même d'une façon ridicule, lorsque l'on vint nous annoncer la visite du scheik de Fidémine lui-même, escorté de sa suite et des membres les plus âgés de sa famille. Ce n'étaient plus les joyeux compères de Senouhrès, mais bien de véritables Arabes fellahs, aussi simples et aussi dignes dans leurs moindres gestes que les autres nous avaient paru peu sérieux.

La réception fut des plus cordiales et des plus touchantes. Par un sentiment d'hospitalité tout biblique, le jeune scheik s'était fait accompagner de son cadeau de bienvenue, ignorant certainement jusqu'à quel point nous pourrions lui rendre sa générosité. La jolie figure de ce jeune Arabe, la dignité aimable des vieillards qui l'accompagnaient, tout cet ensemble de mœurs simples et primitives s'encadrait admirablement dans cette forêt vierge et au milieu de cette nature indomptée. Son cadeau consistait en un immense plat de riz, où nageaient quelques cuisses de poulet saupoudrées de safran; immense pilau qui est le mets le plus ordinaire et le plus officiel de tout repas oriental; nous l'invitâmes à notre tour à venir s'asseoir sous nos tentes, et à accepter notre menu pour le lendemain.

On était à table, lorsqu'une circonstance des plus bizarres vint charmer pour nous cette petite fête, car, nous renfermant dans notre admiration pour cet incomparable pays, notre conversation n'offrait pas

une grande variété; le nombre de ses moutons et de ses chameaux, son âge, son nom, firent le fond des questions que nous pouvions adresser au jeune scheik, et auxquelles il savait répondre avec une précision et une simplicité des plus naturelles.

Depuis combien de temps, lui demanda notre colonel, n'avez-vous eu la visite de voyageurs étrangers? Car, à en juger par le pays, l'Européen n'avait pas dû souvent passer par là, et lorsque le gaz sera installé à Fidémine, c'est qu'il y en aura déjà partout.

A cette question, le scheik sembla se recueillir un instant, comme un homme qui tient à donner une réponse aussi exacte que si Mahomet lui-même lui eût adressé la demande.

« Il y a cinq ans, répondit-il, mon père était alors scheik de Fidémine; j'étais plus jeune, mais j'en ai fidèlement conservé le souvenir. »

Précisant alors par des détails l'époque, la saison et la date du passage de ces voyageurs, il se trouvait que c'était de notre colonel et de son second voyage en Égypte dont il parlait sans le savoir.

Puis, après une pause de quelques minutes :

« Mon père, ajouta-t-il, me raconta que cinq années encore auparavant des étrangers étaient venus jusqu'à notre village et y avaient chassé; quelques-uns de ces Européens s'installaient en face de nos maisons, assis devant une petite boîte, et sem-

blaient s'absorber dans un travail qui nous était inconnu. »

Ce travail inconnu, c'était la peinture à l'huile, et ce voyageur absorbé devant une petite boite qu'il tenait sur ses genoux avec un grand parasol, c'était encore Gérôme à son premier voyage, comète périodique que l'on pourra revoir à Fidémine le 9 février 1873, puisque c'est tous les cinq ans qu'elle y passe.

Nous n'avions qu'à suivre les caprices de ce torrent féerique pour faire connaissance avec le pays. En le remontant sur sa rive gauche, nous arrivions au village. En le descendant sur notre droite, nous nous enfoncions indéfiniment dans ces dédales de roches, de plantes, d'aloès et de palmiers, où les serpents seuls peuvent circuler facilement. Le gibier devait se ressentir naturellement de ce site sauvage, et nous pouvions constater sur le sol les empreintes d'animaux entièrement neufs pour nous.

La bande des chasseurs ne put résister à cette tentation, et, bottés jusqu'aux épaules, ils s'enfoncèrent dans le ravin à la découverte des hôtes de ces bois impénétrables. Des miaulements, des cris bizarres les mirent longtemps sur la piste de bêtes certainement fort intéressantes; mais la difficulté de la circulation au milieu de ces précipices, des cactus et des lianes, ralentit leur ardeur et vint contrarier leurs efforts. Un énorme rat de Pharaon

et des oiseaux de toutes plumes furent le résultat de cette battue en forêt vierge. A en juger par ce rat, les chats de Sésostris devaient être fantastiques. Cet animal n'a presque aucune analogie avec le mulot, et rien ne justifie ce surnom de rat, si ce n'est sa tête allongée et son museau pointu : amphibie et peu dangereux, le rat de Pharaon pullule dans ces contrées chaudes et humides à la fois. Il est très-nuisible à la végétation, par la façon dont il ronge les racines des arbres qui bordent les torrents, les canaux et les cours d'eau de toute nature; les Arabes lui font une chasse assidue; mais, malgré leurs efforts, dans plusieurs contrées cet animal est un véritable fléau.

Le lendemain, jour de marché, fut pour nous l'occasion d'assister à des scènes de l'animation la plus pittoresque, où les types les plus frappants de la population se trouvaient naturellement réunis. La famille fellah y était représentée au complet dans tout son caractère primitif : l'homme grand et fort, à la figure fine et expressive; la femme petite et aux mouvements pleins de vivacité; l'enfant généralement d'aspect maladif et qui, jusqu'à l'âge de dix ans, ne connaît d'autres vêtements que ceux que la nature lui a confiés à sa naissance. En Égypte, il existe un contraste singulier entre les proportions admirables de l'homme et l'aspect presque chétif et vieillot de la femme. C'est un triste et fatal résultat

du climat et des mœurs du pays, climat et mœurs énervants, et par qui ces natures ridiculement précoces sont épuisées depuis longtemps à l'âge où chez nous l'homme et la femme sont à peine formés.

Des livres nombreux ont traité au long ces questions physiologiques et presque zoologiques, car la femme est ici rapidement reléguée au rang des bêtes de somme, dès qu'elle a cessé d'orner l'étagère d'un harem.

Complétement rasés pour cause de propreté indispensable, les hommes conservent sur l'extrémité de la tête une houppe de cheveux qui porte le nom sacré de Mahomet. Est-ce le nom du prophète attaché à cette mèche, est-ce la mèche elle-même? toujours est-il que l'Arabe découvre rarement son crâne et met une pudeur presque britannique à ne jamais laisser entrevoir cet ornement ridicule.

Dans notre soirée des danseuses de Senouhrès, le hasard nous avait procuré la faveur de surprendre à l'air libre les mahomets de deux de nos chameliers; ce sont les deux seuls que j'ai vus dans tout mon voyage en Orient, les deux seuls que je verrai peut-être jamais; aussi serais-je désolé d'en perdre le souvenir.

Les ophthalmies sont la véritable plaie qui défigure une bonne moitié de la population en multipliant le nombre des aveugles et des borgnes, au point qu'il existe un proverbe qui dit que sur trois

Arabes vous ne trouvez jamais que quatre yeux. La malpropreté et l'incurie la plus radicale secondent les ravages de cette triste infirmité; les mouches, dont les enfants ne se gardent nullement par les ablutions les plus primitives, semblent avoir élu domicile sur ces pauvres petites têtes converties en véritables ruches; les parents se garderaient bien de les débarbouiller, car si Mahomet a recommandé les ablutions aux fidèles croyants, il leur a sans doute aussi défendu la chasse aux mouches.

En voyant l'incurie des mères pour soigner la figure de ces pauvres créatures, on se demande si ce n'est pas de la folie ou une cruauté barbare; au contraire, c'est par amour maternel, et la religion du Prophète vient expliquer encore l'origine de cette monstrueuse superstition.

Pour les musulmans, cette déplorable maladie n'est qu'un à-compte connu des malheurs inévitables que la fatalité réserve à chacun de nous en ce monde. La femme fellah se réjouit presque à la pensée que cette triste infirmité est un malheur infiniment préférable à ceux dont son enfant aurait pu être victime, et dont il sera ainsi préservé en payant déjà son tribut à la somme d'infortunes qui lui était dévolue par le sort.

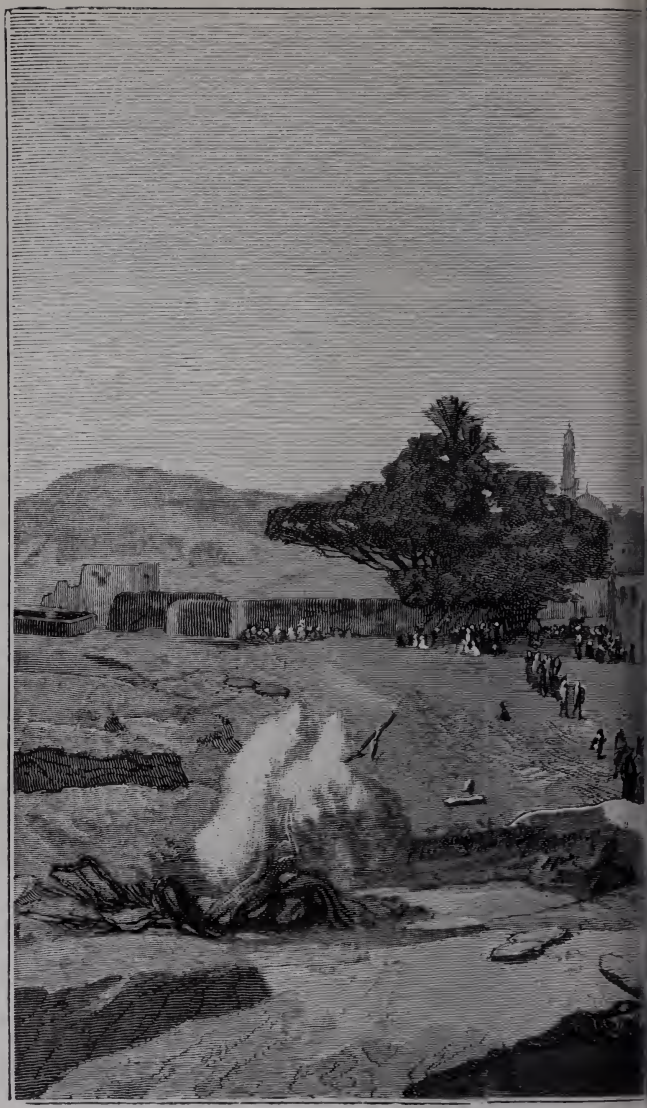
Le riz, le blé, le maïs, la canne à sucre formaient le fond des denrées qui figuraient sur ce marché en plein air, en dehors des oranges et des

fruits de toute sorte qui encombrent les paniers et se donnent plutôt qu'ils ne se vendent. Anes, chameaux et buffles sont les charrettes ordinaires de ces maraîchers orientaux, et des femmes faisaient encore ici l'office de nos forts de la halle, pendant que les propriétaires fumaient leurs chibouks et prenaient du café nonchalamment étendus sur des tapis ou sur des nattes. Là, comme partout en Orient, la femme reprenait son rôle d'animal domestique, condamnée aux travaux les plus pénibles ou les plus contraires à la conservation de sa nature délicate. Barbarie monstrueuse consacrée par la religion musulmane, et qui est loin de disparaître de l'Orient !

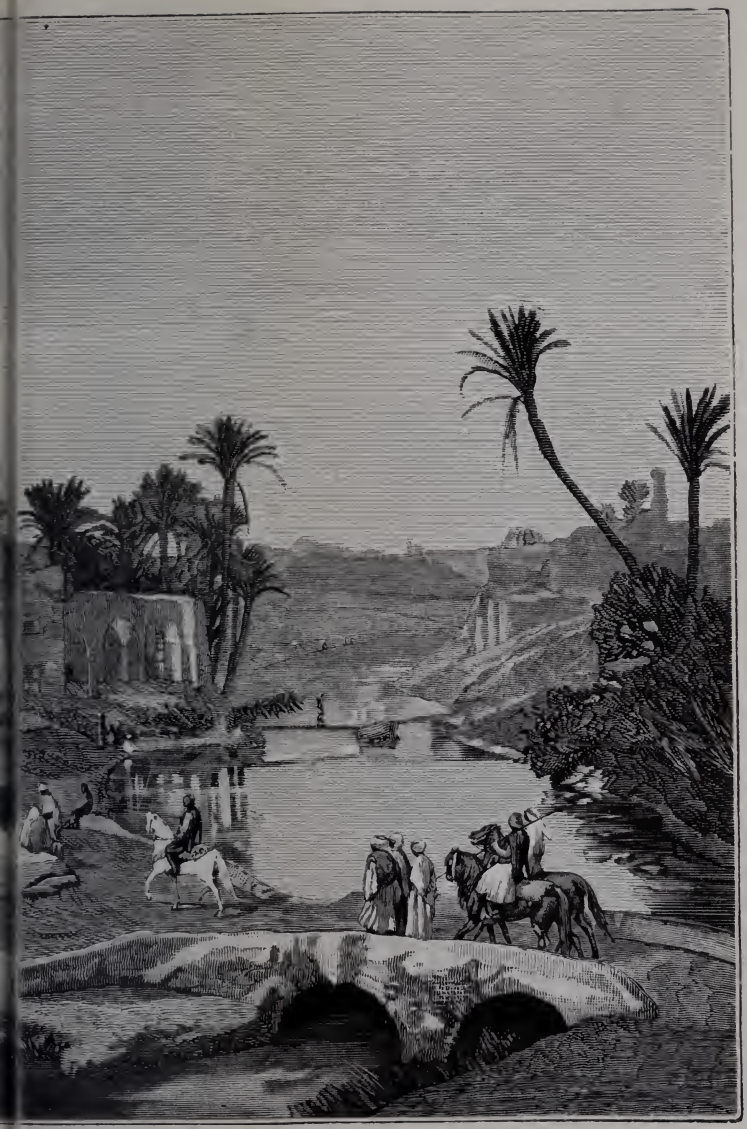
En revenant du marché par un chemin creux, je me trouvais suivre l'un des embranchements du cours d'eau rapide qui coupe en deux ce village. Un corbeau gouailleur poussait des cris sinistres, perché au haut d'un des immenses palmiers qui bordaient le torrent. Sans autre motif que celui d'essayer ma maladresse, je lui envoyai un coup de fusil qui lui brisa l'aile et le força de quitter son gîte ; tombé dans l'eau, il se débattait contre son sort lamentable, lorsque je fus témoin de la course au canard la plus étrange. Des chiens et des enfants, dont je ne soupçonnais pas la présence, m'avaient observé ; ils s'élancèrent pêle-mêle à la nage à la poursuite de l'oiseau. A coups de pierres, des femmes

accourues essayaient de chasser les chiens, qui, entraînés par le courant, se rattrapaient de leur mieux, tandis que le corbeau voletait d'une roche sur l'autre; enfin il fut pris, et devint la proie de cette marmaille bruyante qui n'avait pas hésité à prendre ce bain dangereux pour un aussi maigre gibier.

Le lendemain, le jeune scheik vint nous faire ses adieux, et nous quittions à regret cette contrée pittoresque et sauvage pour regagner Médinet.



MÉDI



EL-FAYOUM.

IX

MÉDINET-EL-FAYOUM.

Le canal de Joseph. — Le *Birket-Kéroun*. — La babouche de Cendrillon. — Un bien joli caillou rose.

Médinet est la ville principale du Fayoum, et dans sa dénomination ordinaire son nom est toujours accompagné de celui de la province elle-même.

Médinet-el-Fayoum est fort important à tous les points de vue : commerce, industrie et culture, tout y est organisé et administré en règle et même avec un certain cachet officiel.

Le vice-roi y a une résidence, et la circulation y reprend un peu le caractère tumultueux des rues du Caire.

La ville est traversée dans toute sa longueur par l'immense canal de Joseph, qui s'étend jusqu'au lac Birket-Kéroun et atteint en cet endroit la largeur d'un véritable fleuve. Cette largeur extrême pour un canal fit que la science ne s'accorda pas tout à fait sur la nature de ce travail, que les uns attribuent à la main de l'homme, et où d'autres ne veulent voir qu'une dérivation naturelle du Nil. Que Joseph

en ait fait plus ou moins le plan, ou que la nature seule en soit l'ingénieur en chef, ce canal n'en est pas moins magnifique : c'est l'artère principale de la circulation et surtout de l'irrigation de toute la province depuis le lac Birket jusqu'au Nil.

Un ingénieur du plus grand mérite a donné l'explication la plus rationnelle que l'on puisse avoir au sujet de ce fameux lac Mœris, si diversement décrit par les auteurs les plus autorisés. La province du Fayoum tout entière pouvait former un lac immense à l'époque des plus fortes inondations du Nil; mais l'irrégularité de ces inondations annuelles dans leur étendue avait donné aux Égyptiens l'idée d'en assurer quand même les heureux résultats par des digues et des travaux de canalisation. En effet, soit que la crue des eaux ait été insuffisante, soit qu'elle devînt dangereuse par son exagération, ces canaux et ces aménagements du sol venaient doubler la valeur des inondations du Nil, ou en modérer l'excès. Tour à tour réservoir ou trop plein, le Fayoum, habilement utilisé, devenait le régulateur du fleuve auquel toute l'Égypte doit sa fertilité.

De plus, rien ne justifie les travaux de creusement qu'aurait nécessités la construction d'un lac, et les fragments de murailles gigantesques que l'on retrouve dans le parcours de la province ne sont que les anciennes digues destinées à retenir les eaux de ce lac naturel, qui ne fut jamais creusé

de main d'homme, comme quelques voyageurs anciens ont voulu le voir.

Une autre opinion avait fait accorder au lac Birket-Kéroun le mérite de ce grand rôle, et plusieurs auteurs lui donnent hardiment le nom de lac Mœris. Ce lac est parfaitement naturel, et sur les observations topographiques les plus précises de M. Linant-Bey, jamais il n'aurait pu jouer le rôle merveilleux qui lui fut si faussement attribué ; sa configuration et le niveau très-inférieur où il se trouve relativement au Nil interdisent désormais toute confusion à ce sujet.

Le nom historique de Mœris est lui-même douteux. Le Pharaon auquel est attribué le plus généralement ce grand travail de canalisation est Amenemha III, sixième roi de la douzième dynastie ; à moins que ce ne soit un autre, car les opinions sur ce point sont plus nombreuses que les palmiers du pays.

D'après Champollion, ce serait un Thoutmosis ordinaire qui pourrait seul revendiquer l'honneur d'un travail aussi merveilleux. Le nom de Fayoum serait une dérivation du nom de Phioum ou Phaïoum, mot qui dans la langue égyptienne indiquait un sol marécageux.

Revenons sur le bord du grand canal *Bahr-Yousef*, le fleuve de Joseph. Des barques et des bachots immenses stationnent à perte de vue le long de ses

quais en brique, venant chercher les blés et la paille, produits des dernières récoltes. De nombreuses caravanes font concurrence à cette navigation de transport et servent à relier Médinet au Caire.

L'importance de premier ordre de cette localité a décidé le gouvernement à l'installation d'un chemin de fer à travers les sables et les dunes mouvantes des abords du Nil, ligne en formation dont nous devions faire nous-mêmes l'expérience la plus accidentée. Mais avant de parler de ces wagons bibliques, visitons la ville.

Ce n'est pas le Caire avec sa variété de constructions et de costumes, c'est une grande ville de province; aussi peu de flâneurs, beaucoup d'animation dans les rues entre les vendeurs et les acheteurs de céréales et de denrées du pays : c'est le commerce des champs sur une grande échelle.

Un interminable bazar, presque parallèle au canal, traverse la ville dans toute sa longueur; on y retrouve en petit la variété et l'encombrement des boutiques du Caire. Il y a cependant chez les marchands et chez les habitants un caractère de simplicité remarquable. Malgré les soldats en uniforme qui se mêlent à la foule et en gâtent le côté pittoresque, ce sont bien toujours des fellahs avec leur longue et unique robe bleue relevée à la ceinture par une corde, et coiffés d'un turban blanc, à moins

qu'ils n'aient sur la tête qu'une simple calotte brune ou blanche en feutre grossier.

En raison des progrès amenés forcément par cette plus grande agglomération, les femmes de Médinet sont plus jolies et moins sauvages que celles que nous avions pu voir jusque-là dans la province. Beaucoup se dispensent du voile traditionnel, qui doit ne laisser entrevoir que leurs yeux; et avec un commencement de coquetterie étudiée, elles savent se coiffer avec goût, mêlant à leurs longs voiles bleus des étoffes de soie de nuances plus variées, et des ornements d'or ou d'argent du travail le plus fin. Je fus personnellement frappé d'une superbe paire de boucles d'oreilles qui se balançaient comme un harnais sur le cou d'une jeune fille assez jolie, mais d'un très-mauvais caractère, car j'eus bien du mal à en obtenir ces bijoux, même à prix d'or. Je commençai par la suivre, quoiqu'elle marchât très-vite, ayant sur la tête l'éternelle cruche en terre sans laquelle une femme fellah ne serait plus une femme; elle se rendait à une petite fontaine qui est à l'extrémité du grand bazar. La rapidité de sa marche et l'encombrement croissant de la rue, me faisaient désespérer de pouvoir l'aborder. Se sentant suivie, et ne supposant pas que c'était simplement pour ses boucles d'oreilles, elle avait encore hâté le pas; elle arpentait le bazar comme une gazelle, et désirant ne pas perdre sa trace au milieu de cette foule

grouillante, j'exécutais alternativement des petits temps de trot et de galop sans lesquels j'aurais été infiniment distancé. J'allais y renoncer, quand une bonne fée me vint en aide. Dans sa course précipitée, une de ses babouches jaunes lui quitta le pied; cette précieuse savate n'avait rien de commun avec la pantoufle de Cendrillon. Elle s'arrêta cependant pour la rattraper; mais je l'avais déjà ramassée délicatement comme un éventail, et me disposais à la lui rendre avec des tours de force de grâce et de distinction.

Mais ce fut bien une autre histoire! Ce que je croyais faire comme un acte de haute galanterie fut au contraire fort mal interprété; d'un pied chaussé elle se mit à courir de plus belle, en proférant des paroles qui n'avaient rien de mélodieux dans leurs syllabes aiguës. Ne voulant pas passer pour un voleur, et désirant détruire cette première fâcheuse interprétation de sa part, je me mis à courir, tenant toujours sa pantoufle jaune à la main; elle ne se découragea pas, ni moi non plus : nous aurions été ainsi jusqu'à la troisième cataracte si elle ne se fût lassée la première. Enfin, arrivée près de la fontaine, elle s'assit, et consentit à reprendre sa bottine sans talon; elle m'offrit même à boire dans sa cruche. Quoique je n'eusse rien de lui dans le profil, je me rappelais énormément Éliézer avec Rebecca; mais au lieu de lui apporter des bijoux et de lui

demander sa main, je n'avais affaire qu'à son pied, et je venais même lui demander de me céder ses ornements.

Elle s'amadoua rapidement, car je lui avais fait voir une des irrésistibles cravates à treize sous dont je n'oubliais jamais de me munir, et grâce à ce talisman de l'Occident j'entrai directement en pourparlers d'affaires : « *Bekam fi*, » lui dis-je en lui indiquant ses longues boucles d'oreilles. — Elle me répondit par un flot de paroles; ne comprenant pas le résultat de son calcul, je lui montrai une pièce arabe de la valeur de dix francs environ. Elle la prit, détacha une de ses boucles d'oreilles, me la donna et fit mine de s'en aller. Ce n'était pas assez, et il fallait obtenir l'autre; ce fut un nouveau marché à conclure, et je revins enfin au bazar avec mon trophée. L'affaire avait été bonne pour elle, paraît-il, car « *Ya habîbi ketir* », etc.... J'étais devenu un ami intime; en souvenir, elle me donna ses babouches jaunes par-dessus le marché, je les mis sur mon cœur, et je lâchai ma Cendrillon au beau milieu du bazar.

Je retrouvai alors quelques-uns de mes amis, qui, gravement assis au milieu de la boutique d'un marchand de tabac, semblaient tenir un conseil de guerre et résoudre une question de la plus haute importance. La chose en valait la peine, en effet; le marchand leur montrait un petit sphinx de granit

du style le plus pur et du travail le plus fin, sans la moindre cassure. Ce bijou, de sculpture antique, nous avait tous charmés, et nous agitions très-sérieusement le prix et les conditions dans lesquelles nous pourrions nous approprier ce joli caillou rose. Le poli du granit et l'état étonnant de conservation de ce petit chef-d'œuvre nous avaient d'abord tellement frappés, que nous avions cru devoir mettre en doute son acte de naissance.

Mais l'un de nous, grand amateur et archéologue expert, nous affirma la valeur réelle de cet objet. Le prix qu'en demandait le marchand nous paraissait exorbitant. Le poids de ce petit Pharaon monolithe nous inquiétait également sur la facilité de son transport jusqu'à Bougival.

Combien l'avons-nous regretté, car nous avions pu nous rendre compte à loisir de sa valeur et apprécier l'occasion que nous venions de perdre. Peu des morceaux de sculpture qui sont au Musée égyptien du Louvre m'ont produit l'impression de charme de ce petit sphinx, qui est peut-être encore au fond de la boutique du marchand de Médinet, à moins qu'il ne figure sur la pendule de quelque cellectionneur inconnu. Un Anglais en a peut-être fait exécuter le pendant pour s'en faire une paire de chenets de la XXIIIe dynastie.

Comme toutes les villes du Fayoum, Médinet renferme une très-grande quantité de Coptes chré-

tiens comme nous; débris curieux de la plus ancienne population du pays avant l'établissement de l'islamisme en Égypte. Ces Coptes, dans la pratique extérieure de leur religion, ont conservé peu de chose de l'ancienne Église grecque. La cérémonie de la messe y est dénaturée, et ce qui ressort le plus de leur culte apparent, c'est la façon dont ils mangent du porc et boivent du vin à la barbe de Mahomet. Un moine italien est installé à Médinet, dernière pierre d'un couvent latin plus considérable qui avait eu pour but de ramener au catholicisme ces chrétiens presque barbares.

En qualité d'étrangers, ce bon Père nous considérait comme des compatriotes : il vint nous faire à notre campement une visite des plus affectueuses. Il nous donna des renseignements fort curieux sur la population chrétienne de Medinet en général et sur ses ouailles en particulier; nous avions été invités à aller voir son petit presbytère, véritable installation d'un de nos curés de campagne, et nous sûmes l'attendrir jusqu'aux larmes en lui parlant de l'Italie dans sa langue natale. Il nous offrit des fruits de son jardin et du vin de son cru. Pour reconnaître ces amabilités, nous lui fîmes don d'un pot d'extrait de viande de Liebig. Ce résidu de bœuf lui rappelait la patrie absente et le bouillon dont il n'avait plus entendu parler depuis quarante-quatre ans; car le bœuf, le bouilli, le beefsteak sont

aussi inconnus en Égypte que les filets de crocodile à Paris.

Le buffle n'est pas mangeable, et le bœuf d'Égypte, aux pieds tordus et aux cornes renversées, n'offre aucune ressource pour l'alimentation.

Grâce à l'importance de Médinet, nous avions eu assez de peine à trouver un premier emplacement pour nos tentes. Une buanderie et un abattoir auxquels nous nous étions adossés à notre insu, nous forcèrent de décamper plus loin. Ce n'était pas une petite affaire que de trouver un autre local, car les propriétaires ne s'y prêtaient pas avec entrain. Nous en étions là et nous longions à l'aventure l'un des embranchements du canal de Joseph, lorsque notre drogman, comme Salomon, trancha la difficulté.

Un vaste champ bordé de cactus et parfaitement enclos présentait l'aspect le plus riant et le sol le plus propice; le milieu de cette prairie attrayante était occupé par des meules de maïs séché et rangé avec soin. Mais un drogman qui a un vrai sabre n'entre pas dans ces détails-là; sur un signe, âniers, chameliers, domestiques et lui-même s'étaient mis à la besogne, la haie était escaladée et les bottes de maïs voltigeaient en l'air comme par enchantement : en un clin d'œil la place fut nette, et nos tentes s'élevaient paisiblement au milieu de ce champ de bataille si singulièrement conquis.

Nous étions un peu inquiets du dénoûment de ce procédé socialiste et de l'interprétation que le propriétaire ne manquerait pas d'en faire. Mais notre drogman, doué d'un toupet spécial et d'une imagination plus orientale encore, alla au-devant du danger : il se rendit chez le maître du champ et lui expliqua que le Prince qu'il escortait lui faisait beaucoup d'honneur en ayant bien voulu s'installer au milieu de sa propriété. Charmé de cette préférence flatteuse, peu s'en fallut que le propriétaire ne vînt lui-même aider nos âniers à lancer par-dessus sa haie ses dernières bottes de paille, dont nos chameaux commençaient déjà à faire leurs choux gras.

Nous fîmes quelques excursions autour de la ville. La fertilité extraordinaire de cette partie de la province dépasse tout ce que nous pouvions nous imaginer; plusieurs récoltes s'y font par année; le trèfle, par exemple, s'y coupe trois fois, en atteignant une hauteur qui lui est inconnue dans nos plus belles contrées.

Ici la terre végétale, fécondée par le limon du Nil, n'a pas besoin du repos si nécessaire à nos terres de culture. A peine le blé a-t-il été moissonné, que le soc de la charrue retourne la terre pour y préparer le sol à un nouvel ensemencement.

Dans les environs de Senouhrès, où nous avions fait un séjour plus prolongé, nous avions pu étudier davantage les procédés de labour en Égypte.

C'est d'un chameau ou d'un âne que la charrue est généralement attelée. Le buffle est spécialement réservé au manége des puits et des saquièhs.

Le sol, détrempé par les irrigations constantes, présente une telle facilité au travail du laboureur, que la charrue ressemble à un tabouret renversé dont un des pieds fait office de socle.

Ce n'est pas ce fer large, lourd et brillant qui chez nous semble vouloir mettre à jour les entrailles de la terre; ici, c'est quelquefois un simple morceau de bois qui se promène comme par enchantement au milieu de sillons faits d'avance qui s'ouvrent devant lui. Tout dans ce pays merveilleux a l'air d'un rêve. Là où nous installons des machines à vapeur, le fellah gratte le sol avec une allumette.

Le bœuf, que l'on rencontre plus souvent en Syrie, est assez rare dans cette partie de l'Égypte; dans ses proportions, celui que l'on voit ici est généralement petit, il a les pieds tordus, et ses cornes, très-allongées, se renversent en arrière comme celles de l'antilope. Une bosse énorme, à la hauteur du garrot, ressemble à une difformité de la nature, et n'a d'autre utilité que de mieux maintenir le bât qui lui est fixé à la tête. Nous en rencontrâmes peu dans le Fayoum; ils sont beaucoup moins rares sur les bords du Nil et dans la haute Égypte; sa robe est fauve ou jaune, quelquefois d'un pâle qui arrive au blanc.

Est-ce ce bœuf difforme qui peut revendiquer ses papiers de famille comme descendant des fameux Apis? *Grammatici certant*. En tout cas, il est fort disgracieux. Les peintures hiéroglyphiques et les figurines qui reproduisent le bœuf sacré n'ont qu'une faible analogie avec cet animal bizarre.

Dans ce pays, qui fut presque toujours occupé par des peuples pasteurs, nous ne rencontrâmes pas beaucoup de troupeaux, et ceux que nous avons vus n'étaient pas à la hauteur de leur réputation; ce sont de petits moutons noirs ayant la tête allongée, ressemblant plutôt à des chevreaux qu'à des brebis.

Du reste, l'Arabe, qui est peu difficile, trouve dans la laine des chameaux une ressource suffisante pour ses besoins et pour la nature grossière de ses vêtements. Les étoffes plus fines que nous pouvions voir sur les fellahs et particulièrement sur les femmes, ces étoffes viennent du Caire et sont quelquefois d'importation européenne.

La couleur bleue est la teinte presque uniforme de tous les vêtements des habitants de ces contrées. La robe courte des âniers, la robe longue des fellahs et la tunique carrée des chameliers sont invariablement de cette nuance bleue, qui se dégrade depuis le bleu le plus foncé jusqu'au bleu le plus clair, suivant l'usage du vêtement ou la malpropreté de son propriétaire. Dans la campagne, cette note

douce fait valoir admirablement les tons gris et roses des terrains. Les robes légères des femmes (*habbara*) et leurs longs voiles, dont nous nous étions offert une multitude d'échantillons à Senouhrès, sont d'un bleu beaucoup plus foncé que les autres costumes. Ces étoffes, plus fines, lamées de soie et de laine, possèdent la souplesse, la transparence et le brillant de ce que les modistes de Paris appellent de la grenadine. Elle se prête admirablement aux formes qu'elle enveloppe, et si la loi de Mahomet sur la pudeur est si absolue, il n'a certainement pas prévu la nature des étoffes légères dont les femmes savent se servir pour abroger son premier décret. Sachant ne dissimuler que des imperfections, ces voiles de convention ne laissent presque plus rien à deviner. Souvent même on en voudrait davantage, tant l'inconnu a toujours de charme et sait toujours dépasser la réalité dans ce qu'elle a de mieux.

Les enfants ont pour tout veston la peau que la nature leur concéda et qui semble les contenir avec effort. Le climat et la nourriture végétale qui fait le fond de leur alimentation amènent chez eux un état d'obésité précoce qui est des plus pénibles à voir. Ce ballonnement exagéré les déforme entièrement, quelquefois jusqu'à l'âge de onze ans, où leurs proportions commencent alors à s'équilibrer un peu plus. La maladie du carreau fait en Égypte les

plus terribles ravages parmi les jeunes enfants, qui en meurent par centaines.

Malgré tout le charme de notre séjour à Médinet, malgré la série de tableaux tout faits que nous rencontrions à chaque pas et qui semblaient nous guetter au coin de chaque rue et de chaque bazar, notre expédition au Sinaï et à Pétra avait été combinée de telle sorte que nous devions déjà songer à quitter la province du Fayoum. Pays ravissant par son caractère essentiellement doux et primitif, avec ses habitants de la Bible, sa végétation sauvage là où elle n'a pas été conduite par la main de l'homme. Véritable paradis terrestre où les peuples pasteurs se sont succédé en mettant tous leurs efforts dans les travaux de la culture des champs.

Ruraux intelligents de l'univers, qui furent les vrais civilisateurs de l'Égypte, et qui n'y ont voulu, en fait de progrès, que les lois de la nature secondées par le travail de l'homme.

Nous allions quitter cette page vivante de la Genèse pour rentrer dans le brouhaha de ce monde tourmenté et maladif qui a déjà envahi le Caire et qui, à coups de vapeur, d'électricité et de béton-Cognet, s'est chargé de détruire ces décors naturels des Mille et une nuits pour y faire des pendants du boulevard Malesherbes et de la rue Tronchet.

Commençons par la vapeur; renvoyons nos ânes, nos bagages, nos chameaux, et allons prendre nos

billets au guichet de la gare de Médinet-el-Fayoum.

Et d'abord, la gare? Il n'y en avait pas encore, mais il doit y en avoir une aujourd'hui, avec de belles barrières peintes en vert et de beaux employés tout neufs. Du reste, c'était bien inutile : on prend le train où l'on veut sur la voie; il s'arrête avec la docilité d'un fiacre à l'heure, et s'il y a quelques stations marquées sur l'indicateur, c'est uniquement au point de vue décoratif. Les stations, c'est très-souvent, et n'importe où, suivant les lois de la fatalité la plus imprévue. Rallumer sa pipe, cueillir un bleuet, tirer un canard, sont les mille prétextes suffisants d'une pause pour tous les voyageurs du train; et si le point d'orgue est trop long, on peut s'installer à déjeuner sur la voie et faire son café, pourvu qu'on ne mette pas le feu aux wagons.

Vers neuf heures du matin, nous montions à même le train, sans autre formalité administrative que de refermer la portière. Mais nous devions rester là deux heures. Grâce aux albums qui ne nous quittaient guère, ce ne fut pas du temps perdu, et nous fîmes de nombreux croquis d'après nos voisins et nos voisines, sous prétexte de prendre des notes pour l'administration.

Le bon Père italien vint nous faire ses adieux, et ce fut avec des larmes dans la voix qu'il nous quitta, nous remerciant du pot de Liebig dont nous avions émaillé son existence.

Au bout d'une heure, composé des boites les plus étranges dans leurs formes, le train fit mine de remuer; ce n'était pas une erreur, nous étions partis, emportés pour longtemps loin de cette belle contrée, que nous quittions à regret, nos cartons et nos cœurs bourrés des plus charmants souvenirs.

X

RETOUR AU CAIRE.

Une locomotive en détresse. — *Gyzèh* au gaz. — *Choubrah.* — *Roudah.* — Le nilomètre. — Les bazars et les mosquées. — L'ambassadeur de Perse en garni. — Les femmes que l'on voit, celles que l'on ne voit pas, et celles que l'on regrette d'avoir vues. — Le départ du tapis. — Un peu de savon. — Non pas adieu, mais au revoir.

Le parcours du chemin de fer est presque parallèle à la démarcation des sables et de la terre cultivée; aussi, à un certain point de vue, ne nous plaignons-nous pas trop de la lenteur de notre locomotive bizarre. A notre gauche, la ligne blanchâtre du désert commençait à reparaître; à droite, la végétation la plus riante et les points de vue les plus variés. C'était une véritable lanterne magique, et nous nous laissions caboter agréablement dans ce rêve, lorsqu'un coup de sifflet d'alarme signala une station, c'est-à-dire une avarie.

Premier entr'acte en plein champ : plus de charbon! Telle en était la raison majeure. Au premier village, des enfants vont en courant ramasser tout ce qu'il peut s'en trouver; on y mêle quelques

troncs de palmier, des broussailles, de la bouse de chameau, et, l'estomac de la machine un peu réconforté, on repart, enfumé littéralement par la locomotive, qui ne digérait pas sans effort la braise panachée et odorante dont on lui avait bourré l'estomac.

Nouveau coup de sifflet, nouvelle station, sans avarie, et pour de bon cette fois, quoiqu'il n'y ait pas l'apparence de construction ni de casquette galonnée. Le village qui correspond à ce second temps d'arrêt longe le Nil; il se nomme *El-Wastah*, joli petit bourg où tout est aligné, rangé et presque propre. C'est pour la navigation du fleuve un point de jonction avec la ligne de Médinet. Les barques y déversent leurs chargements ou y prennent les marchandises amenées par les trains. En conséquence, on y voit une grande agglomération de chameaux, qui font le service entre le Nil et la voie ferrée.

Cette station n'étant pas pour rire, nous avions bien deux heures devant nous; elles furent agréablement occupées par un déjeuner sur l'herbe et sous les palmiers, en compagnie de tous les chiens du village, qui s'étaient respectueusement rangés en rond autour de nous, sollicitant quelque débris de poulet ou de canard.

Escortés de nos convives, nous parcourûmes El-Wastah, admirablement situé au bord du Nil; les barques, gracieusement groupées, y présentent l'aspect d'un petit port marchand de la plus grande

animation. Sur l'invitation d'un patron, nous visitâmes une jolie cange de voyage, qui n'attendait que des amateurs pour descendre ou remonter le fleuve; mais, fidèles à notre train en carton, nous quittâmes ces bords enchantés pour remonter dans notre boîte.

Départ, mais bientôt coup de sifflet, avarie, station; toujours plus de charbon, en pleine campagne, et aussi loin de Gyzèh que d'El-Wastah. Nous avions fini par nous faire à ce Chemin de croix; nous descendîmes avec nos fusils. Le mécanicien déclara qu'il avait tout juste assez de combustible pour aller tout seul avec sa machine chercher du renfort. Ce fut adopté à l'unanimité sans que personne ait été consulté, et il nous planta là. Quelques gros messieurs, au tarbouche propre et qui devaient être de grands personnages, avaient obtenu d'accompagner le mécanicien; mais mal leur en prit, car la machine elle-même dut bientôt s'arrêter plus loin en plein sable.

Ce fut sans doute un de ces gros fonctionnaires privilégiés qui alla jusqu'à Gyzèh à pied et décida le conseil d'administration d'abord à envoyer chercher la locomotive, et ensuite à penser aux voyageurs, qui mouraient de faim en plein air.

Il avait fallu se débattre contre la famine pendant cette période de six heures d'arrêt, sans pouvoir danser devant le buffet absent. Quelques-uns de

nous étaient partis à la chasse ; le résultat fut un canard, huit moineaux et un rat. On s'en contenta. Notre ingénieux drogman avait recueilli précieusement quelques débris de charbon tombés de la machine sur la voie, et nous parvînmes à exécuter un petit souper d'occasion avec les restes de poulet et de café du matin.

La nuit était venue ; les portières fermées, nous ronflions insouciants de l'avenir, sans penser qu'un autre train venant derrière pouvait nous broyer : Mahomet veillait sur nous. Vers dix heures du soir, une locomotive, précédée du bruit strident de son sifflet, s'accrochait à nos compartiments et nous arrachait enfin à cette solitude sans espoir. Notre réveil ne fut pas sans éblouissement, car une gare illuminée au gaz nous transportait subitement au cœur de la civilisation européenne la plus triviale, et à moitié endormis, peu s'en fallut que nous ne demandions où était l'omnibus pour le Palais-Royal. Mais nous en étions bien loin, car c'était à l'antique Gyzèh que nous venions de descendre tout endormis.

En fait d'omnibus, il devait y avoir un bateau pour nous faire passer le Nil au-dessous de l'île de *Roudah*. Une course au clocher s'organisa bientôt entre les voyageurs pour prendre les dernières places à bord du petit bateau mouche qui chauffait à quelques centaines de pas de la gare. Ce furent des ânes qui nous reçurent de l'autre côté ; précédés

des ânier s et de leurs *fanous*, nous laissions aller nos montures à la grâce de Dieu jusqu'à l'hôtel.

Après une série d'émotions aussi variées, un souper réparateur ne fut pas de trop; nous dormions en mangeant, et si nos chambres n'avaient pas été au premier, on nous eût tous retrouvés le lendemain matin ronflant sur la table.

Notre malade allait mieux, et nous allions pouvoir recommencer au complet nos cavalcades échevelées. Dès l'aurore nous avions entamé la superbe et interminable allée de *Choubrah*, emportés pendant plus de trois kilomètres sous cette voûte d'admirable verdure. Les sycomores et les acacias qui font la haie des deux côtés de la route et dont les branches noueuses s'entre-croisent, sont d'une dimension extraordinaire. C'est un décor d'opéra qui dépasse tous les trompe-l'œil de la perspective la plus étudiée : à droite, une végétation magnifique laissant entrevoir quelques habitations de luxe au milieu d'arbres touffus; à gauche, le Nil presque parallèlement à la route. Au bout d'une heure et demie de cette ravissante course au clocher, nous descendions à la porte d'une charmante villa, dont l'attrait le plus nouveau pour nous était d'y retrouver un véritable atelier, des toiles, des cadres et tout ce qu'il faut pour parler peinture d'après nature. Un atelier au bord du Nil! c'était mon rêve réalisé, et tous les palais des pachas ne valaient pas pour moi

cette grande vitrine où de grands rideaux verts permettaient de chercher des effets tout comme au cinquième étage de la rue Notre-Dame des Champs. L'accueil le plus gracieux nous fut fait, et nous aurions pu y oublier l'Égypte tout entière, si nous n'avions eu forcément le Nil et les Pyramides sous les yeux.

Le disque de la lune était arrivé à sa période de maigreur la plus accentuée; aussi, ce soir-là, notre cavalcade s'offrit-elle quelques chutes d'âne dans des mares d'eau et dans des trous qui retardèrent fortement notre retour au Caire. Frais et pomponnés au départ, nous arrivions faits comme des voleurs, et force coups de pied ne furent pas de trop pour nous faire ouvrir notre propre porte sans être dévorés par les chiens de garde.

Les chiens du Caire méritent une mention honorable, non pour l'élégance de leurs formes, mais pour le rôle important qu'ils jouent très-sérieusement dans la ville et dans chaque rue en particulier. Noirs, et plus généralement de couleur fauve, ils ressemblent plus à des loups et à des chacals qu'à des chiens. Ce sont les véritables gardiens de la cité à l'heure où tout dort et où les malfaiteurs seuls sont supposés en circulation. Dans ce nombre sont compris par eux les Européens, qui ne peuvent se déshabituer de dîner en ville, d'aller au bal et de rentrer tard.

Pour revenir vivant de ces diverses opérations, il est prudent d'y aller à âne, accompagné d'une forte trique ou d'un revolver au besoin. Suivre le milieu du chemin est aussi la consigne, car frôler les boutiques confiées à la garde de ces molosses serait s'exposer à la lutte la plus inégale et aux morsures les plus désobligeantes.

L'expression de Jézabel dévorée par les chiens, que j'avais toujours considérée comme une exagération poétique, n'est que juste; on se l'explique facilement en présence de ces féroces animaux, qui se dévorent entre eux lorsqu'il ne tombe pas assez de vieilles femmes par les fenêtres.

Il existe une sorte de fédération canine qui assigne à chacun d'eux sa rue et son quartier; un chien se trouve-t-il hors de son domaine, tous ceux de la rue qui lui est étrangère lui tombent dessus et n'en font qu'un lambeau. C'est une corporation qui a ses statuts et un syndicat en règle.

Pour l'entretien de cette police, le boucher de chaque rue a charge d'âmes et d'estomacs, il doit tous ses débris aux chiens de son quartier, et l'heure où la distribution se fait donne lieu aux groupes les plus imprévus : les familles nécessiteuses sont au premier rang, et la mère sait faire respecter à coups de dents ses droits à la cantine nationale. Les rats, les chats et les poules volées composent la nourriture de cette classe impor-

tante de la population. Pour un sou de galette sagement distribuée, vous pouvez vous assurer l'amitié et au besoin la protection d'une trentaine de ces janissaires à quatre pattes. Les chiens sont au Caire une propriété nationale, et vous pouvez en adopter, au choix, dans les nombreuses nichées qui encombrent les carrefours. De concert avec les oiseaux de proie, les chiens font au Caire, comme dans presque tout l'Orient, le service de la voirie. Sans ces omnivores, la salubrité de la ville serait certainement compromise, et leur gloutonnerie naturelle est le seul obstacle qui vienne retarder l'installation du choléra dans ces rues étroites, qui sans eux deviendraient bientôt d'horribles cloaques.

Nous voulions revoir avec soin ce que nous n'avions fait que parcourir dans notre premier séjour au Caire. Les bazars furent notre premier but de pérégrination, et l'emplacement privilégié de notre hôtel nous les mettait tous sous la main.

Au bout du Mouski, une voie assez large et entièrement couverte sépare pour ainsi dire en deux le quartier où les bazars semblent avoir été groupés. En tournant à gauche, on arrive au bazar des orfévres; à droite, on entre dans celui des étoffes, des tapis, des chaussures et des costumes de toutes sortes; plus loin, en continuant du côté de la citadelle, on rencontre le bazar des harnais, des selles et de tous les accessoires de voyage. Le bazar dit des ar-

mes est une dérision, depuis que l'hôtel Drouot a accaparé la majeure partie des véritables bibelots de luxe de tout l'Orient. Nous ne vîmes au Caire que d'horribles lames modernes venant de Bruxelles ou d'Angleterre, et attestant par leur brillant leur origine de pacotille européenne. Dire qu'il n'y en a plus de vraies ni de belles serait exagéré, mais elles sont rares. Quelques drogmans et quelques scheiks du désert nous firent voir des armes de luxe vraiment curieuses, qu'ils considéraient comme des reliques de famille, et qu'ils ne donneraient jamais même à prix d'or, disaient-ils, à moins qu'on ne leur en offrît beaucoup d'argent.

Le bazar des orfévres offre l'aspect le plus particulier. Il ne se trouve pas au niveau du reste de la rue; pour y pénétrer, il faut descendre plusieurs marches et s'incruster dans la foule qui ne cesse d'en encombrer la porte étroite. C'est un immense caravansérail plutôt qu'un bazar. Parqués comme dans une exposition de bestiaux, chacun des orfévres a sa petite case, ses petits coffrets mystérieux, ses balances, sa pipe et ses lunettes. Dans cet antre merveilleux, nous fîmes de forts approvisionnements de bracelets et de colliers, souvenirs, cadeaux et gracieusetés à faire au retour.

Ma bourse sortit assez plate de cette caverne, car je m'exagérai beaucoup trop l'effet que devaient produire plus tard en Europe ces richesses orientales.

Ces colliers et ces bracelets sont cependant fort jolis et très-bien appropriés à la nature et aux costumes du pays. Des boucles d'oreilles en filigrane et ornées de turquoises se rapprochent un peu plus de nos imitations en aluminium. Mais pour porter à propos ces anneaux massifs et ces colliers épais qui font si bien aux bras nus et au cou dégagé des femmes fellahs, il faudrait y joindre le reste de leur costume, qui consiste à en avoir le moins possible. Nous y arriverons peut-être ; les couturières exceptées, tout le monde y gagnera.

La plus-value qui est accordée en Orient aux monnaies d'Europe et de France en particulier, donne lieu ici à un mode de payement des plus simples.

Dans un plateau de la balance vos bijoux, et dans l'autre votre or, telle est la manière d'équilibrer la valeur de la marchandise avec celle de vos pièces de vingt francs ; car dans ces bijoux de fabrication presque uniforme la main-d'œuvre ne compte pas.

L'un de nous eut la chance de tomber sur une paire de bracelets plus anciens, qui étaient remarquablement ciselés et incrustés des plus belles turquoises ; ils méritaient le succès qu'ils eurent du reste en France, où ils furent reçus à bras ouverts.

Du bazar des orfévres, nous traversâmes le bazar aux étoffes et aux vêtements : pelisses, gilets, robes longues pour hommes, tout était amoncelé et pendu

dans le désordre le plus complet. C'est là que j'oubliai encore une bonne partie de ma monnaie; mais ce n'était pas un mauvais placement pour les tableaux que je comptais faire avec ces frusques.

Les *abayes* et les longues robes à manches ajustées sont les deux vêtements dont la forme se retrouve le plus généralement en Égypte et en Syrie.

Les *abayes* sont les manteaux d'hiver; c'est ce que l'Arabe met en dernier ressort contre le froid. Ce vêtement, qui se compose d'une grande pièce d'étoffe carrée, est d'une simplicité biblique pour la coupe; c'est la tunique des Hébreux : un sac avec des ouvertures carrées pour laisser passer la tête, les bras et les jambes.

Le luxe, qui s'empare de tout, est arrivé à faire de ce vêtement classique un véritable objet d'art, par la nature de son tissu et par les incomparables broderies dont il est quelquefois tout chamarré; l'abaye du chamelier n'a d'autre ornement que deux grandes raies brunes, qui le traversent dans toute sa hauteur. Dans des contrées plus éloignées du Caire, l'abaye prend d'autres nuances. Aux environs de Pétra, ces larges rayures sont bleues, et le vêtement est quelquefois doublé de fourrures; mais, au désert, la couleur primitive de l'étoffe est généralement simplifiée par l'usure et la malpropreté la plus uniforme. Les abayes en soie verte,

ornées de broderies d'argent, sont d'un effet éblouissant. Il y en a, du reste, pour tous les goûts, depuis les noires à broderie d'or jusqu'aux nuances les plus tendres.

On peut voir ici un assortiment complet de toutes les *kouffies* les plus brillantes; j'en trouvai une à fond d'or qui, dans des bals costumés, sut faire le bonheur de plusieurs Européens.

Les gilets, les vestes, les tuniques et les robes ne changent guère de forme; les étoffes seules, aux reflets soyeux, varient à l'infini et leur donnent un aspect toujours nouveau. Moitié laine, moitié coton, ces étoffes lustrées et gommées perdent beaucoup à être mises à l'eau; elles donnent naturellement l'effet de la soie la plus fine. Les manches de ces robes, évasées en entonnoir, semblent au premier abord devoir gêner la liberté du bras; mais ce surcroît d'étoffe rabattu sur la main sert à la préserver du contact douloureux du soleil.

Ces costumes pleins d'ampleur, qui semblent n'être faits que pour l'étonnement des étrangers et pour l'embarras de ceux qui les portent, répondent au contraire admirablement aux lois de l'hygiène la plus naturelle, dans un pays où il faut se débattre contre une chaleur torride.

Les étoffes de soie dont les Arabes s'emmaillotent littéralement la tête, loin de les étouffer, procurent une fraîcheur des plus douces; plus un Arabe est

couvert de vêtements de laine qui ne le serrent pas, moins il offre de prise à l'ardeur du soleil.

Passons aux Gobelins. Plusieurs de nous avaient un grand faible pour ces admirables tapis qui se font en Perse, et qui se vendent au Caire en grande quantité. Pendant que je faisais la fortune de plusieurs marchands d'habits et que je m'emballais littéralement sur l'article des guenilles de luxe, ces messieurs se livraient à des acquisitions colossales dans une immense cour à côté, qui, en raison de sa destination, porte le nom de Cour des Tapis. En dehors des merveilles qui s'y vendent en grand, cette cour est par elle-même fort intéressante; c'est un des intérieurs les plus pittoresques que nous ayons rencontrés au Caire.

Les installations des marchands, leurs placards et leurs coffres de réserve sont de véritables chefs-d'œuvre de sculpture. Des vérandahs en bois découpé préservent les boutiques de l'action trop vive de la pleine lumière; et cette demi-teinte, habilement ménagée, ne faisait que mieux valoir les tons éclatants des admirables tapis qui nous passaient sous les yeux. Nous avions la primeur d'arrivages tout récents, et l'occasion était trop belle pour la manquer. Ce fut une orgie; on dut nous prendre pour des commissionnaires en marchandise, et rien n'aurait pu nous arrêter, si ce n'est la question dispendieuse du transport de toutes ces richesses. Les

tapis à fond blanc étaient surtout l'objet de nos enchères. Toutes ces caisses partirent pour la France, sans nous naturellement, et, pour ma part, mon atelier étant trop petit, c'est au milieu de ma cour que je les retrouvai à Paris, avec une forte augmentation de mon propriétaire, qui m'avait décrété responsable du carré d'air libre qu'elles avaient absorbé en mon absence.

Pour nous reposer les yeux de cette laborieuse et éblouissante séance, nous allâmes visiter le nilomètre, qui est à l'extrémité sud de l'île de *Roudah*.

L'importance de la crue du Nil pour l'Égypte et les conséquences capitales qui résultent du plus ou moins d'élévation de ses eaux, donnent à ce petit monument un intérêt tout national et presque officiel : c'est le baromètre de la fortune publique et de la richesse du pays.

Mekyâs (mesure), tel en est le nom arabe. Ce précieux instrument se compose d'un puits carré, où l'on peut descendre par un escalier; au milieu du puits s'élève une colonne graduée qui se divise par coudées de cinquante-quatre centimètres chacune : dix-huit coudées indiquent le minimum du niveau du fleuve, le plus grand mécontentement des canards et la joie des pêcheurs à la ligne; à la vingt-deuxième coudée, l'Egypte prend un bain général, qui deviendrait une pleine eau désastreuse si ce chiffre était dépassé.

En présence de ces sérieuses considérations, la petite bande, toujours frivole, s'évertua par des moyens factices à opérer dans le puits sacré une de ces crues momentanées qui, si elle eût pu être appréciable, aurait dérouté les calculs des hydrographes les plus érudits.

Pour étourdir notre conscience troublée et racheter cet odieux sacrilége, nous allâmes nous recueillir à *Boulak*, au milieu des merveilles antiques du musée de M. Mariette, et passant du badin au sévère, nous admirions les trésors archéologiques qui se trouvaient entassés devant nous : bijoux en or, colliers, bracelets, émaux, amulettes de toute sorte, ustensiles de travail et de ménage. Les époques les plus reculées des Pharaons revivaient sous nos yeux dans ces mille et un détails de la vie privée que le temps avait épargnés.

Un panier d'œufs admirablement conservés, une boîte de couleurs et sa palette firent particulièrement l'objet de notre étonnement.

Classées et étiquetées soigneusement, des figurines en terre émaillée, en bois, en lapis et en basalte, forment la collection la plus intéressante pour les archéologues. Les stèles les plus précieuses pour la reconstitution des dynasties égyptiennes forment bande à part, et font l'admiration de tous les savants.

Au centre du musée, la statue de Phtha trône

comme l'objet d'art le plus ancien que l'on ait jamais découvert. Les hiéroglyphes qui l'accompagnent feraient de ce chef-d'œuvre un contemporain d'Abraham, qui lui-même l'avait peut-être poussé fort cher dans une vente.

J'enviais l'œil fixe de ce Pharaon monolithe qui avait pu contempler les traits du saint patriarche, de la belle Sarah et de son cousin Loth.

Le lendemain, Edmond About m'offrit de l'accompagner dans la visite des mosquées. Les firmans dont il avait les poches pleines, et les *cawas* tout en or dont il était escorté, étaient une occasion pour moi, et nous promettaient de pénétrer jusqu'aux coulisses les plus impénétrables de ces monuments religieux.

La mosquée *Hassan*, la mosquée *El-Hakem* et la mosquée *El-Azhar* furent les trois plus intéressantes de celles que nous visitâmes avec soin ce jour-là. Il y en a au Caire plus de quatre cents; un livre ne suffirait pas pour faire la description complète de toutes celles qui mériteraient une étude spéciale : aussi nous renfermerons-nous dans les trois nommées plus haut, auxquelles toutes les autres peuvent se rapporter facilement comme disposition intérieure et comme intérêt historique.

La mosquée est par excellence le rendez-vous de la prière; suivant son importance, elle répond à nos cathédrales, ou à la simple église de campagne. Le

minaret en est le clocher d'où le *muezzin* convoque tous les fidèles à la prière par la psalmodie langoureuse de quelques versets du Koran. La coupole toujours si élégante de ces monuments correspond à l'emplacement du tombeau du khalife, du sultan ou du riche personnage qui fit élever l'édifice.

Variant peu dans sa distribution intérieure, elle se compose presque toujours des mêmes constructions : une grande cour carré avec son péristyle, au milieu la fontaine aux ablutions ; dans le sanctuaire, proprement dit le *mihrab*, sorte d'abside richement ornée, dont la niche ogivale est invariablement tournée vers la Mecque, le *menber*, ou chaire à prêcher, qui est souvent un véritable chef-d'œuvre de sculpture et de décoration.

La mosquée du sultan mameluk Hassan domine le Caire tout entier; par ses proportions colossales et son style arabe des plus purs, elle est sans contredit la plus belle des mosquées de tout l'Orient : ni Sainte-Sophie, ni les constructions massives de Constantinople ne sauraient lui être comparées.

Elle est située en face de la citadelle, sur la place *Roumelièh*. Une porte de la hauteur de tout le monument y donne accès dans une rue latérale qui aboutit à la place. Des marbres de toutes les nuances, reliés par des rosaces et des ornements de bronze, font ressortir l'élégance de cette entrée

principale. Terminée en forme de niche, des milliers de stalactites viennent mourir gracieusement jusqu'à la moitié de sa hauteur, où des traverses de bois découpé soutiennent une véritable collection de lampes de verre et d'œufs d'autruche richement enluminés.

On gravit alors quelques marches, puis on en descend quelques autres pour se trouver de plain-pied dans un immense couloir garni de bancs de pierre de chaque côté. C'est l'antichambre de la mosquée; à l'extrémité de cette imposante galerie se trouve un poste de cawas et de gardiens.

Ce prélude mystérieux et terrible ne fait que rendre encore plus saisissant le spectacle merveilleux en face duquel on se trouve placé tout à coup : une cour immense, en forme de croix grecque, est occupée au milieu par une construction sarrasine des plus pittoresques. Soutenu par des colonnes de porphyre et surmonté d'une coupole brillamment décorée, ce petit pavillon octogone ne fait qu'abriter la piscine aux ablutions. En face de la porte d'entrée, une ogive colossale ne forme qu'une seule voûte dont une répétition moins grande est indiquée sur les trois autres côtés de la cour : c'est le sanctuaire, surélevé d'une petite marche seulement en dessus du reste de l'édifice.

Au bout de longues chaînettes des milliers de lampes semblent descendre du ciel et présentent de

loin l'aspect d'une pluie ou d'un treillage suspendu dans l'espace. Au fond, et toujours tourné vers la Mecque, se trouve le mihrab, richement orné d'incrustations précieuses, de peintures et d'arabesques. La chaire à prêcher est également un chef-d'œuvre de sculpture ; des drapeaux verts, rouges et jaunes, rapportés de la Mecque, forment de chaque côté des trophées aux brillantes couleurs. D'innombrables ex-voto sont chargés de bariolages et d'inscriptions. De chaque côté deux grandes estrades carrées, mais moins hautes que le menber, servent de stalles aux ulémas et aux jeunes derviches, à qui ces places sont réservées exclusivement. Enfin des nattes et de riches tapis couvrent le reste du dallage de marbre et préservent les pieds nus des fidèles de son contact glacial.

Les couleurs qui dominent dans l'ornementation générale des mosquées sont le vert et le rouge agréablement alternés en arabesques ou en dessins de toute nature. Les inscriptions religieuses sont généralement peintes en bleu ou en caractères dorés sur d'immenses écriteaux à fond vert.

Neuve, cette superbe mosquée ne devait certainement pas avoir le caractère de mystérieuse poésie qu'elle possède aujourd'hui, et, sans être amoureux de la malpropreté, je crois que le temps seul a pu fondre aussi merveilleusement ces couleurs vives, qui à leur origine devaient être assez criardes.

A droite du mihrab, une petite porte basse, que dissimule un rideau noir à broderies d'or, donne accès à la pièce immense qui correspond à la coupole extérieure. C'est là en effet que se trouve le tombeau du sultan Hassan; un grillage de fer forgé et une seconde barrière de bois peint isolent cette pierre carrée du reste de la salle, qui est d'ailleurs dans l'état de nudité et de délabrement le plus complet. En regardant en l'air, on est effrayé de la hauteur de la voûte. Des stalactites énormes en garnissent les angles jusqu'au point où la forme ogivale du dôme commence à s'accentuer davantage et donne à cette coupole l'aspect d'une ruche immense où les chouettes ont installé une bruyante colonie. Chaque jour une partie de ces décorations en bois et de ces sculptures massives se détache et tombe avec fracas. Loin de remédier à ce danger, les Arabes considèrent comme une faveur ces tuiles célestes qui les envoient directement au paradis.

Le scheik, qui mettait en doute notre fanatisme religieux et notre empressement à aller revoir le prophète, nous invitait à ne pas prolonger notre visite en cet endroit, exposé que nous étions au caprice de ces éboulements sacrés.

L'impression qui domine dans la visite des mosquées, c'est le caractère exclusivement religieux et presque poétique de ces monuments.

Ce ne sont pas nos pimpantes cathédrales pari-

siennes, ni nos temples en simili-grec, véritables théâtres de dévotion à l'heure des offices.

En voyant tous ces Arabes silencieux et graves se prosterner sans affectation devant la muraille du mihrab, je ne pus m'empêcher de penser à ma bonne paroisse de la Madeleine, où la messe d'une heure ressemble si bien à une première représentation, qu'il y a des gens qui manquent les courses de Longchamps pour y aller. Au Caire, c'est le fanatisme si l'on veut, mais en tout cas la foi religieuse, et ses manifestations n'ont rien ici de cette piété élégante et frivole qui caractérise nos mosquées catholiques.

Le suisse et la loueuse de chaise n'ont en Orient aucun prestige, et l'égalité devant Dieu y est scrupuleusement observée : l'ânier le plus malpropre invoque Allah sur le même tapis que le scheik le plus richement harnaché.

Rire, se moucher ou cracher dans une mosquée aurait les conséquences les plus désagréables pour l'auteur, et Dieu sait si l'on s'en prive chez nous. J'assistai plusieurs fois à la lecture du Coran, et je n'y vis jamais dormir personne. — Saint Paul lui-même n'eût pu revendiquer un aussi grand succès.

La mosquée *El-Hakem* que nous visitâmes ensuite n'est malheureusement qu'une ruine, mais d'après ce qu'il en reste on peut aisément juger de son importance primitive.

Elle est située à l'extrémité nord du Caire, à gau-

che de la porte Bab-el-Nasr. A en juger par la nature des décombres de ce monument, on a peut-être accéléré l'action du temps pour emprunter des matériaux, nécessaires aux travaux de défense qui avoisinent la porte de la Victoire.

Cette mosquée, complétement abandonnée au point de vue du culte, n'en est pas moins admirable par son architecture très-originale. Deux énormes tours carrées soutiennent les débris de deux minarets à côtes, dont les cannelures ouvragées se rapprochent des constructions hindoues dont j'eus l'occasion de voir les restes sur les bords de l'Euphrate.

C'est la plus ancienne de toutes les mosquées du Caire. Une inscription coufique, située au-dessus de la porte, la fait remonter à l'an 393 de l'hégire; elle conserve les traces d'un luxe intérieur extraordinaire, et n'est aujourd'hui qu'un relais pour les nombreuses caravanes qui arrivent d'Asie par Suez et le Sinaï.

La mosquée *El-Azhar* présente un intérêt tout particulier par sa double destination : c'est à la fois un rendez-vous pour la prière et un lieu d'enseignement public. Chaque secte musulmane, chaque contrée, chaque race de la grande famille arabe y est représentée et y a un cours spécial. Ce n'est pas seulement pour l'Égypte, mais pour tout l'Orient, que cette université a été instituée, organisée, res-

taurée et agrandie successivement par plusieurs sultans. Chaque groupe d'étudiants a son compartiment en bois, ses placards et sa petite chaire pour le professeur. Par quartiers, un nazir fait office de pion et surveille la discipline de ces halles d'instruction.

Les Abyssins aux chevelures crépues occupent à l'étage supérieur des compartiments treillagés qui ressemblent fortement à des cages, et la physionomie étrange des locataires complète l'illusion de cette réminiscence du Jardin des Plantes. Quoique cette mosquée ait été surnommée par les Arabes la *Mosquée magnifique*, elle ne mérite pas ce surnom actuellement : ridiculement restaurée, badigeonnée de grandes raies bleues et d'ornementations criardes, elle n'a conservé de son antique réputation que les sculptures merveilleuses de sa double porte extérieure.

La mosquée *El-Azhar* est également une sorte de bureau de bienfaisance pour tous les aveugles estropiés et mendiants; comme ce n'est pas ce qui manque au Caire, on pourrait prendre également cette Sorbonne pour l'entrée des Quinze-Vingts ou de la Salpêtrière, et dans la même maison on cultive les fleurs de la rhétorique et les infirmités les plus repoussantes. La quantité des aveugles ainsi recueillis est considérable; ces malheureux sont entretenus par le gouvernement, et leur cécité les rend encore plus fanatiques contre les étrangers et les chiens de

chrétiens qui pénètrent dans la mosquée : le scheik vous recommande bien de ne pas tomber entre leurs mains.

Ayant terminé cette étude d'économie sociale d'après nature, nous éprouvions le besoin de nous reposer chez quelqu'un qui en valût la peine et chez qui les divans et le café nous seraient offerts en proportion de l'importance de nos cawas. Nous demandâmes donc à être conduits chez l'ambassadeur de Perse, pour nous rafraîchir à ses frais et lui faire honneur. Les visites, que nous faisons chez nous si familièrement, ont en Orient un caractère majestueux et officiel presque comique. Vous allez rendre visite à quelqu'un que vous ne connaissez pas; en qualité d'étranger, il vous gorge de liqueurs, de bonbons, il vous inonde de café, et c'est lui qui se confond en remercîments de l'honneur que vous lui avez fait. En chemin, nous nous promettions des divans fantastiques aux ressorts moelleux, mais nous avions compté sans les progrès de la civilisation européenne. Ce fut sur d'horribles chaises d'acajou que l'ambassadeur nous fit asseoir, persuadé qu'il mettait le comble à nos vœux par cette délicate attention. Ces meubles d'hôtel garni faisaient un singulier contraste avec la richesse tout orientale de cette somptueuse demeure : des bassins de porphyre, des colonnettes de marbre, des peintures rehaussées d'or et d'incrustations d'écaille faisaient

de ce palais enchanté l'assemblage bizarre des plus riches produits de l'Orient et des trivialités les plus communes de nos ameublements européens.

Des lithographies coloriées dans d'horribles cadres de bois peint en jaune rappelaient le musée ambulant des tirs aux macarons, et entre le schah de Perse et la reine Victoria il ne manquait qu'un trou et des boules pour donner envie de gagner un lapin.

Malgré le désagrément de nous trouver assis comme chez nous, nous n'en fûmes pas moins charmés de l'accueil princier qui nous fut fait. Après les compliments d'usage, l'ambassadeur nous présenta à ses fils, jeunes gens fort distingués, habillés par Dusautoy et n'ayant de persan que la pointe de leurs bonnets de drap noir. L'interprète nous expliqua combien leur éducation était complète, et par une singulière malice, il ne nous apprit qu'à la fin qu'ils parlaient admirablement bien le français. Heureusement que nous ne nous étions pas trop laissés aller aux réflexions biscornues qu'auraient pu motiver quelques détails de cet étrange intérieur.

On nous fit visiter en règle les appartements, les jardins et les écuries ; véritables merveilles, où je vis pour la première fois ce luxe asiatique dont les Persans aiment encore à s'entourer, mais qui est presque toujours gâté par quelque bibelot de mauvais goût ou par quelque accessoire ridicule de nos usages les plus prosaïques. La salle de bain, tout en faïence

de Perse, et les boiseries peintes des plafonds furent particulièrement l'objet de notre admiration, et nous partîmes les poches pleines de sucreries, n'ayant pu rien refuser de tout ce que l'on nous avait offert, sous peine d'enfreindre les lois les plus strictes de la politesse orientale. Nous poussâmes même la distinction jusqu'à imiter les bruits gutturaux involontaires qui résultent généralement d'une indigestion, et qui sont ici très-bien vus, en raison de l'inconvenance dont ils sont heureusement taxés chez nous.

Après avoir produit notre petit effet, nous avions pris congé de nos hôtes, charmés de nos bonnes manières, lorsqu'en sortant, nous nous heurtâmes contre un colosse noir et brillant que l'obscurité d'un couloir nous avait dissimulé; au cliquetis de ses chaînes de montre, nous reconnûmes que c'était un eunuque harnaché de bijoux comme un mulet espagnol. Gardien du harem particulier de l'ambassadeur, ce bel homme était bien le type de ces êtres monstrueux que nous avions déjà eu l'occasion de remarquer au Caire. Tout en jambes, vêtu d'étoffes criardes, ce baldaquin vivant était couvert de pierreries, de colliers, de bagues et d'anneaux qui annonçaient de loin sa présence. Il nous salua, et ne comprit pas toute la compassion que nous inspirait sa position sociale. Un sabre plus grand que lui traînait au bout d'une écharpe de soie et faisait penser à

Barbe-Bleue; aussi ne restâmes-nous pas longtemps à flâner dans ce mystérieux corridor.

Les femmes seules ont le privilége de pouvoir entrer dans ces harems, dont l'imagination de quelques écrivains s'est plu à donner les descriptions les plus invraisemblables et les plus fausses.

En Orient, le harem est un luxe plutôt qu'une institution sociale, et la vanité y tient plus de place que la débauche. Le harem est le baromètre de la fortune d'un grand personnage, et ses revenus s'apprécient d'après le nombre de femmes qu'il compte dans son gynécée comme des chevaux dans ses écuries. Le nombre des eunuques qui sont à la porte en donne au juste l'évaluation.

Quant à la vie de ses hôtes, on n'en avait eu jusqu'ici que des aperçus très-incomplets, donnés par les visiteuses autorisées à y pénétrer. La sœur du célèbre égyptologue Lane a résumé très-heureusement tout ce que l'on a pu voir, dire ou écrire jusqu'ici à ce sujet. Son livre intitulé *l'Anglaise en Égypte* est un récit des plus intéressants du détail de ces intérieurs mystérieux, des fêtes somptueuses, du luxe de bijoux et de pierreries qui y dépasse tout ce que nous pouvons imaginer de plus extravagant. Une voyageuse privilégiée nous racontait y avoir vu des porte-cigarettes ornés de diamants qui pouvaient représenter plus de cinquante mille francs pièce.

La réclusion des femmes de harem a été fort

exagérée; car si les hommes n'y entrent jamais, les femmes ont la facilité d'en sortir pour aller au bain ou pour se rendre visite entre elles. Combien de fois en ai-je rencontré sur leurs ânes richement caparaçonnés, qui circulaient librement dans les rues, simplement précédées d'un saïs ou d'un esclave.

Les femmes que l'on ne voit pas en Orient sont évidemment les plus belles, celles que l'on voit sont plus étranges que jolies, et celles que l'on regrette d'avoir vues sont les plus faciles à se laisser admirer. Les marchandes d'oranges sont généralement très-libérales en tout comme dans le débit de leur marchandise, qui n'est qu'une enseigne, et quelques quartiers du Caire sont particulièrement dotés de ces houris-clubs, qui sont là-bas la chose la plus simple et la plus naturelle.

Les noms de femmes ne sont pas très-variés; grâce à cette simplification, on peut facilement s'attirer la faveur de voir la physionomie des habitantes de tout un quartier.

Fatma! Fatma! crie-t-on au hasard dans une rue, et quinze à vingt Fatmas entre-bâillent automatiquement les soupiraux des moucharabièhs, semblables aux oiseaux des pendules à coucous. Dans la collection, quelques-unes méritent certainement les frais de ce subterfuge grossier. C'est une Fatma que nous décidâmes à venir poser chez nous. C'était nouveau pour elle, et en notre honneur elle

s'était fait accompagner de ses plus riches ornements. Grande et belle fille, sa tête fine et expressive était bien le type de la femme égyptienne dans tout son épanouissement; son seul défaut était de boire de l'araki comme un chamelier et de fumer comme un Suisse.

Mais on ne peut pas avoir tout à la fois. La gourmandise et l'enfantillage les plus comiques forment le caractère particulier de ces natures naïves et presque sauvages, qui ne sont élevées que comme des oiseaux rares ou comme des chiens savants, pour bien danser, bien chanter, bien boire, bien fumer et bien dormir. Fatma ne craignit pas de fouler aux pieds la loi du Prophète, qui interdit spécialement la photographie et toute reproduction de la figure humaine. Deux jours de suite elle vint s'installer chez nous; elle ne s'y trouvait pas malheureuse, car nous eûmes du mal à lui faire comprendre que des affaires de la plus haute importance nous réclamaient ailleurs. Elle emportait, du reste, des bakchichs variés et suffisants pour éterniser notre souvenir dans son cœur; elle se trouvait hériter du stock de cravates à treize sous qui n'avaient pas eu de placement au Fayoum, et qui devaient n'avoir rien de commun avec les moines austères du Sinaï.

Une cérémonie capitale de la religion musulmane se trouvait coïncider avec notre séjour au Caire, et devait nous laisser un des plus beaux souvenirs de

notre voyage : le départ du tapis (*kisweh*) pour la Mecque. Ce tapis est l'offrande annuelle du vice-roi à la mosquée de la ville sainte du Prophète, présent royal qui donne au départ de la caravane un caractère officiel et religieux des plus imposants.

Dès la veille, la ville entière est en proie à une animation inaccoutumée; ce sont les curieux qui vont déjà retenir leurs places, ou des pèlerins qui se rendent au lieu où se rassemble la caravane pour le départ du lendemain. C'est près de la porte de la Victoire que tout le cortége se réunit.

Richement harnachés, les dromadaires de voyage et les simples chameaux de charge qui doivent en faire partie sont l'objet de l'admiration et des soins de la population entière; cette foule fanatique se presse autour de ces animaux, et semble vouloir se sanctifier à leur contact.

Le caractère religieux de cette fête exige la plus grande réserve de la part des Européens qui veulent y assister; nous étions à âne, et pour faire quelques concessions au prophète, nous avions revêtu pour la première fois le tarbouche ordinaire, cette ridicule calotte rouge importée en Europe par les pachas en disgrâce et les photographes en disponibilité.

La place de la citadelle était le magnifique emplacement que nous avions choisi pour assister à ce défilé.

Sur notre parcours, nous avions rencontré une

foule compacte se rendant avec peine dans la même direction, et ce ne fut pas sans bousculade que nos ânes purent escalader cette inondation humaine. Les femmes, vêtues de leurs plus belles robes bleues, les ongles repeints à neuf et tous leurs bijoux dehors, semblaient les plus empressées au milieu de ce tumulte. En cette circonstance, le *zaghrouta*, sorte de gloussement de poule qu'elles exécutent avec la langue, est l'expression la plus ordinaire de leur enthousiasme religieux. A chaque coin de rue, des bandes plus animées accompagnaient des cortéges partiels qui se dirigeaient vers le rendez-vous général; des cawas ornés de courbaches faisaient ouvrir les rangs de la foule devant la petite confrérie qu'ils précédaient, ne ménageant pas les horions aux enfants, aux chiens, ni aux ânes qui ne se rangeaient pas assez vite. Derrière eux marchaient des musiciens et leurs instruments, le darabouka, les cymbales, les flûtes, qui formaient le menu de ces orchestres. Suivaient les ulémas, les derviches et les autres fonctionnaires de la mosquée du quartier, escortant les pèlerins qui devaient faire partie de la grande caravane. Arrêtés tous les vingt pas par ces processions et par les flots toujours grossissants de la foule, nous pûmes atteindre enfin la place Roumeïlèh, où le spectacle le plus extraordinaire que nous ayons jamais vu nous attendait.

La citadelle, devant nous, avec sa porte pitto-

resque richement pavoisée; à notre droite, la perspective du Mokattam et des premières mosquées des khalifes; derrière nous, la mosquée Hassan couvrant de son ombre gigantesque la place tout entière. C'est dans ce cadre magnifique que le tableau allait se dérouler sous nos yeux.

Comme dans toutes les fêtes compliquées, il y eut du retard; mais en raison de l'encombrement, nous n'avions pas mal fait de nous trouver là exactement. Une haie de soldats traversait la place dans toute sa longueur, ménageant libre le parcours du cortége, et devait surtout le protéger contre les démonstrations fanatiques de la foule.

Enfin, le canon de la citadelle annonça le départ, et la ville entière, perchée sur ses terrasses, y répondit par les cris de joie les plus effrayants; les hommes levaient les bras au ciel, d'autres se prosternaient dans la poussière; les femmes avaient entonné leur chant, ou plutôt leurs cris aigus de satisfaction; les chameaux et les ânes mêlant leurs observations gutturales à ce concert, le vacarme était à son comble.

Le défilé des voitures de la cour commença.

Précédées de détachements militaires, infanterie, cavalerie et artillerie, ces voitures chamarrées de panaches et de dorures ne furent qu'un prélude long et fastidieux du véritable cortége, pendant que le canon, tiré par intervalle, accentuait le côté officiel et presque dramatique de cette étrange cérémonie.

Tout à coup les cris redoublent, les têtes se tournent avec un empressement fébrile du côté du bazar qui relie la grande place de Karameïdan à celle de la citadelle. Les terrasses, les minarets et les murs en ruine semblent crouler sous le poids de la multitude qui s'y est entassée, et l'on se demande comment ces constructions vermoulues ne s'effondrent pas sous le poids de cette foule en ébullition. Les femmes tiennent la corde dans le tapage universel, car tout le tumulte est dominé par leurs piaulements aigus et prolongés. Les oreilles nous tintaient, les ânes piaffaient, et notre drogman nous faisait signe de dissimuler nos pipes, car c'était bien le tapis qui s'avançait lui-même.

Deux hommes entièrement nus et exécutant des gambades précédaient le cortége; ces deux fous étaient ce que l'on nomme ici deux saints, personnages religieux et vénérés qui embrassent cette carrière à défaut d'autre métier à leur goût.

La piété des fidèles, qui les entretient de tout, avait fait, ce jour-là, des économies sur leur garde-robe, car pour pantalon ils n'avaient qu'une corde autour des reins.

De brillants cavaliers, de nombreux cawas, secondés par des soldats de l'armée régulière, contenaient avec peine la foule qui se précipitait sous les pas du dromadaire blanc, porteur du précieux cadeau des pèlerins. Entièrement enfoui sous des

ornements de brocart et d'or, ce magnifique animal s'avance avec peine sous le poids de l'énorme catafalque qui se balance lentement sur son dos.

Disposé en forme de tente, ce petit monument est surmonté d'un riche croissant et entouré de quatre autres petits clochetons; le baldaquin tout entier est étincelant de broderies d'or et de pierreries. Le fond de l'étoffe, qui est de soie verte, disparaît presque entièrement sous cet encombrement de richesses.

L'extrémité du dôme principal et des quatre autres petits pavillons est surmontée de floches noires et de croissants finement ouvragés. La tête du dromadaire est surchargée de plumes d'autruche, reliées par des pompons de soie et des broderies merveilleuses. Le reste de son ornementation est assorti au ton général du catafalque, qui, de loin, entièrement vert et or, produit l'effet le plus éblouissant.

Viennent ensuite les musiciens, montés sur des dromadaires de toute beauté; ces hommes, à moitié nus, exécutent une musique infernale à quelque distance du tapis; leurs montures sont peintes au henné et couvertes d'ornements aux vives couleurs. Ces malheureux se livrent avec un zèle indescriptible au rôle assourdissant qui leur est confié, et les tambours, qui battent aux champs, sont entièrement couverts par cet orchestre perché en l'air. Patentés

sans doute pour ce métier, quelques-uns d'entre eux présentaient un singulier exemple de difformité : leurs joues, démesurément distendues par le gonflement qu'exige l'usage de leurs musettes, semblaient faire partie de leur instrument en atteignant des proportions fabuleuses. D'immenses tambours placés de chaque côté de la bosse du chameau rappelaient l'installation de nos anciens timbaliers ; les fifres aigus étaient en grande quantité, et ne le cédaient en rien aux trompettes ni aux cymbales, qui déchiraient l'air à faire jaillir le sang des oreilles. Mais c'est au vacarme, paraît-il, que l'excellence de ces maëstri se mesure. Le chameau porteur du tapis fit sur la place une longue pause. Sans dégonfler le moins du monde le ballonnement de leurs joues, les musiciens, plus assourdissants que jamais, se rangèrent de chaque côté.

Cette halte nous permit de voir consciencieusement tous les détails de cette fête étrange et magnifique à la fois. Le reste du défilé put alors s'avancer, et vint se mettre à quelques pas de nous, au beau milieu de la place.

Un monstrueux *santon*, entièrement nu, ouvrait la marche. Le dromadaire sur lequel il se balançait était peint au henné, couvert également de housses et de harnais brillants. La foule, ivre de fanatisme, avait rompu la ligne de soldats qui protégeait le passage de la caravane : hommes, femmes, enfants,

vieillards, c'était à qui baiserait les pieds, les genoux et les mains de l'horrible monstre qui bavait de graisse sur sa selle dorée.

La hauteur où il se trouvait huché faisait que le commun des fidèles ne pouvait atteindre que ses pieds sacrés. Du reste, se prêtant peu à la vénération du public, le santon s'agitait comme un chien agacé par des mouches. Exaspéré sans doute des pieux attouchements qui lui étaient prodigués par la foule, il allongeait de temps en temps de formidables coups de pied à ceux dont la ferveur le chatouillait trop.

Le santon, se balançant sur lui-même, semblait accompagner la mesure de la musique, comme si son dromadaire fût encore en marche. Était-ce l'envie de s'en aller, ou l'impatience de retourner à la Mecque? C'était difficile à lire sur ce visage boursouflé et huileux, que des cheveux indomptés depuis fort longtemps ensevelissaient littéralement sous leurs mèches crépues. Les femmes se faisaient spécialement remarquer par l'audace qu'elles mettaient à escalader la haie des cawas et des *sapties* pour arriver jusqu'à ce hideux magot.

Les propriétés les plus bienfaisantes et les plus merveilleuses sont, paraît-il, attachées au contact de ce paquet de graisse fondante. Elles lui faisaient toucher tout ce qu'elles avaient de plus précieux : leurs vêtements, leurs bijoux; quelques-unes lui présentaient leurs enfants, que cet attouchement

devait rendre à la santé ou préserver de tout malheur pour l'avenir.

Ceux qui étaient trop petits ou trop faibles pour arriver jusqu'aux orteils de cet hippopotame se cramponnaient après le dromadaire, et assouvissaient sur lui leurs transports de piété féroce. La malheureuse bête devait ne rien comprendre à cet étrillage d'un nouveau genre ; à sa place j'aurais été terrifié à l'aspect de ces sauvages qui semblaient vouloir le dévorer vivant.

C'était curieux et triste à la fois de voir où pouvait en arriver la folie humaine, qu'une religion idiote et barbare est venue consacrer et rendre incurable pour jamais.

Après avoir assisté à tous les détails repoussants de cette orgie religieuse, nous vîmes défiler devant nous le reste de la caravane, richement équipée et où les pèlerins avaient rivalisé de luxe et d'inventions nouvelles ; quelques-uns, abrités dans des sortes de cages, couvertes d'une tente, avaient déployé un art tout oriental à décorer ces petites habitations ambulantes. Les étoffes les plus riches, les drapeaux emblématiques aux brillantes couleurs, ornaient ces maisonnettes bariolées avec goût. D'autres recouvertes simplement de toiles de tentes, étaient cependant remarquables par les accessoires que la nécessité d'un long voyage y avait fait accrocher : gargoulettes, narguilèhs, lances et

armes de luxe, boucliers, sacs d'approvisionnements, tout était suspendu en trophées aux flancs de la monture, qui semblait elle-même pénétrée de son importance en raison de tout ce qu'elle avait sur le dos.

Après un défilé de plus de deux heures, vinrent les pèlerins pauvres, qui, confiants dans la protection du Prophète, feront à pied ce long et pénible chemin. Ce n'étaient pas les plus jeunes, et plus d'un vieillard âgé se comptait dans leurs rangs, qui semblait devoir rester en route ou aller mourir là-bas, plutôt que d'en jamais revenir.

Parmi ces malheureux, nous en remarquions un grand nombre qui portaient le turban vert, signe distinctif de tous les fidèles qui ont déjà fait le pèlerinage de la *kaaba* du Prophète.

Plusieurs santons figuraient encore dans ce long défilé, tous nus et tous horribles dans la variété de leur laideur : c'est de père en fils que se transmet la singulière profession de santon voyageur. L'un d'eux avait été l'objet des ovations les plus spéciales, et sur notre question, un de nos ânier, très au courant de la fête, nous expliqua que ce malheureux avait déjà fait sept fois le voyage de la Mecque, toujours avec le même costume. A l'odeur seule, nous aurions dû nous douter de la sainteté sept fois concentrée de ce morceau de lard.

Mais nous, chiens de chrétiens, nous n'étions pas

connaisseurs : notre ânier sollicita notre permission pour aller vénérer cette monstruosité ; plus agile qu'un serpent, il avait fendu la foule, passé entre les jambes des soldats, et accroché comme une moule au mollet du saint personnage, il s'y donnait une indigestion de piété humide.

Tout passe, même une caravane ; la fête était finie, et nous revenions ahuris, littéralement, du spectacle de ces scènes étranges, encore tout émerveillés des décors et de la mise en scène, mais profondément navrés des acteurs : les premiers sujets avaient trop bien joué leur rôle dans cette apothéose de l'abrutissement. Tant d'or, de pierreries et d'ignorance mélangés nous avaient donné l'idée de nous purifier nous-mêmes et de prendre un bain réparateur.

Du reste, le bain arabe est une des jouissances les plus exquises de l'Orient : c'est bizarre, nouveau et même agréable pour tous ceux qui en font l'expérience.

Dans un climat aussi chaud, et où l'on est passé journellement à l'état de filtre à poussière, les bains sont de première nécessité d'abord, et du plus grand agrément ensuite. Nous en prenions souvent, et je ne puis m'empêcher d'en faire ici une brève description.

Pour prendre sérieusement un bain arabe, il n'est pas nécessaire d'être très-malpropre ; mais il faut

avoir beaucoup de temps devant soi, car l'opération, on pourrait dire l'opéra, est en cinq actes très-distincts et aussi réglés qu'un cahier de musique.

Il y a des changements à vue, des travestissements, des apparitions et des divertissements toujours imprévus. Si l'on y tient, il y a même plusieurs sortes de ballets parmi les accessoires de ces véritables théâtres.

Le mot de théâtre n'est pas de trop, car si vous allez dans un bain tant soit peu aristocratique, vous y voyez de riches habitués qui y ont leur loge à l'année, leur divan numéroté et leurs stalles réservées. Vous, simple étranger, vous êtes aux places de tout le monde, ce qui vous permet du reste de mieux étudier toutes les péripéties du drame qui va se passer pour vos voisins comme pour vous.

Premier acte. On pénètre mystérieusement par une petite porte dans une salle immense tout en marbre blanc, où différents bassins, ornés de jets d'eau, entretiennent une douce fraîcheur. Le long des murs sont de riches estrades en bois sculpté, sur lesquelles des tapis, puis des matelas, en un mot de véritables lits, sont alignés. Sans supplément, vous avez droit à vous tout seul à une douzaine de coussins plus moelleux les uns que les autres, dont vous êtes libre de vous faire une pyramide sur la tête. Une fois déshabillé entièrement, vous commencez par aller confier ce que vous avez de bijoux

à un vieux monsieur qui se tient à l'entrée et qui vous les remettra à peu près tous en sortant. Ceci fait, vous vous flanquez par terre une dizaine de fois sur le marbre humide et glissant; personne ne rit, et l'on semble au contraire trouver cela tout naturel et très-bien. Un Arabe, déguisé d'un caleçon et qui a pu compter tous les bleus que vous vous êtes faits, aide à vous relever et à vous mettre aux pieds deux espèces de sandales de bois, destinées à compliquer votre marche, mais à empêcher toutes les chutes que vous avez déjà faites. Même, il en arrive un autre qui, comprenant à la couleur de votre peau que vous êtes un habitué de la Samaritaine, vient guider et soutenir vos pas dans ce nouvel établissement hydrothérapique. Tout meurtri de vos chutes, trébuchant dans vos petits sabots japonais, vous vous rattrapez vingt fois aux muscles luisants de vos conducteurs, qui vont vous faire reluire comme une pièce de canon, sans s'inquiéter si, en entrant, vous avez demandé votre bain avec ou sans friction.

Second acte. Sortant d'une pièce un peu fraîche relativement à votre costume un peu simple, on vous fait passer dans un long couloir obscur et par plusieurs petites portes, pour entrer enfin dans une grande salle toujours en marbre blanc, où des fontaines d'eau chaude à divers degrés jaillissent des parois de la muraille et alimentent de nombreuses petites piscines historiées. Ici la température est

attiédie par des bouches de chaleur qui viennent du sol et qui vous rôtissent à en crier, si, novice dans la maison, vous y avez posé le pied par mégarde. Vous vous asseyez un instant et vous croyez que la cérémonie va commencer; mais pas du tout: c'est la scène des muets, et vous avez le droit de vous croire dans le palais de la Belle au bois dormant, car les deux Arabes qui sont venus vous chercher se sont assis et se mettent à dormir sans vous en demander la permission. Vous ne savez pas combien peut durer ce point d'orgue, et vous essayez de faire comprendre que vous n'êtes pas dans ce costume-là pour vous amuser.

Plus sourds que les Pyramides, ils ne répondent pas plus à vos prières qu'à vos menaces : ils ont leur consigne. En effet, au bout de dix minutes, qui vous ont paru deux heures, puisque vous n'avez plus votre montre sur vous, au bout de ce mystérieux temps d'arrêt qui à votre insu est une hygiénique préparation, vos Arabes vous font signe de les suivre, ils vous donnent la main pour vous aider dans votre marche inexpérimentée, et vous font entrer dans une troisième salle.

C'est le troisième acte; et votre imagination désœuvrée tout à l'heure ne manque pas de sujets d'observation, frappée qu'elle est par l'étrange tableau qui se présente à elle tout à coup : accroupis devant de petites fontaines à deux jets, et munis de

formidables bouchons d'herbes séchées, deux Arabes tout à fait pareils aux deux vôtres semblent dépecer des cadavres qui, étendus sur le dos ou sur le ventre, dans toute leur longueur, ne font pas la moindre observation à l'horrible cuisine dont ils sont l'objet.

Après que la vapeur vous a bien pénétré, dans cette salle dont la température est du double plus élevée que celle de la précédente, l'Arabe vous allonge délicatement sur les dalles de marbre; il vous tient le cou de façon à s'assurer votre immobilité, puis l'opération commence. D'abord, ne se servant que de ses doigts, il opère sur tout votre être une friction minutieuse qui vous force à une séparation de corps avec la poussière dont tous vos membres étaient intimement pénétrés. Ce travail d'extraction est fait avec une habileté si consciencieuse, qu'à un milligramme près vous pouvez savoir au juste le poids et le volume de votre malpropreté hebdomadaire et établir des comparaisons avec vos amis.

Nous étions tous là, étendus comme des vers et terrifiés quelquefois des résultats merveilleux obtenus sur nous, mais dont nos frotteurs semblaient s'enorgueillir. Du reste, ce massage délicat est fait avec une dextérité et une discrétion qui en rachètent tout le côté pénible pour l'amour-propre du patient : de nombreuses ablutions d'eau tiède, d'eau froide, puis d'eau chaude, viennent varier les épisodes de cette première et principale opération, car

la seconde n'est qu'un perfectionnement, un parachèvement de l'œuvre dont vous êtes la matière.

Le masseur, j'allais dire le sculpteur, vous retourne d'une seule pièce, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; ses doigts nerveux et souples à la fois ne connaissent ni détours ni obstacles; vous sortez de là gratté, nettoyé, rincé à en être transparent. Un savon en mousse des plus appétissants vient compléter le travail et vous polir à la surface; la tête, le nez et les yeux ne sont pas exempts de cette cérémonie, où l'on disparaît sous des flots de broue blanchâtre pour en sortir rouge comme un homard cuit. Ils n'y vont pas de main morte les janissaires de votre propreté, ils frottent à vous en faire rendre l'âme; vous la rendriez devant eux, qu'ils vous la savonneraient par dessus le marché.

Rien ne peut donner idée de l'état de courbature où l'on est en sortant de cette seconde opération, après laquelle on vous laisse pour mort sur les dalles, étendu les quatre fers en l'air; vous êtes alors tout naturellement en proie à un de ces accès de transpiration qui vous rappelle les plus beaux discours de nos meilleurs orateurs. Au bout de cinq minutes et quand vous êtes jugé cuit à point, on vous inonde d'eau bouillante, à moins que vous ne préfériez vous plonger vous-même dans une piscine où l'on pourrait facilement faire cuire des œufs, vu sa température incandescente. Deux nou-

veaux Arabes viennent alors vous chercher, après vous avoir soigneusement bouchonné, essuyé, rebouchonné et emmaillotté de la tête aux pieds avec d'immenses serviettes pelucheuses.

Seconde station dans la zone tempérée. Si vous avez négligé de remettre vos petites sandales de bois, vous exécutez de nouvelles cabrioles sur les dallages; mais les premiers bleus, dont le savon n'a pu enlever les marques, font rarement oublier ces patins au retour. Après cette pause de précaution, vous êtes entortillé de nouveau dans une douzaine de nouvelles serviettes : momie fraîche, vous êtes si bien bandeletté qu'un de vos conducteurs vous prend dans ses bras et vous transporte comme une plume sur le lit définitif où vous devez trouver dans le repos tout le bénéfice de ce bain compliqué.

La température rafraîchie de la salle, les jardins sur lesquels donnent de larges baies treillagées, les plafonds gracieusement décorés, les fontaines jaillissantes et les fleurs qui vous entourent, procurent une des impressions de béatitude animale la plus complète que l'on puisse éprouver.

La fatigue réelle des opérations qui ont précédé, et l'immense satisfaction que l'on ressent à se trouver subitement si bien couché, contribuent certainement à rendre incomparable le bien-être qui s'empare de vous de la tête aux pieds.

On dort, ou, si l'on ne dort pas, on croit rêver

les yeux ouverts. Des Arabes soigneusement mis viennent vous offrir une série indéfinie de cafés, de glaces et de liqueurs qui mettent le comble à cet épanouissement général. Il y a des amateurs qui vont plus loin encore; mais restons-en là, et souhaitons en France la prochaine et complète installation de ces bains enchantés : on y passerait sa vie entre les repas. J'eus la faiblesse d'en prendre souvent, et je poussai le raffinement jusqu'à y emporter ma boîte de peinture et à y travailler. C'était le bonheur sur la terre.

Ne nous endormons pas davantage dans les souvenirs débilitants de ces orgies de paresse, disons-leur au revoir comme à toute l'Égypte. Pensons au Sinaï, à Moïse, à la manne des Hébreux, et allons expier toutes ces voluptés mondaines dans les privations, le sable, le jeûne, les poux et l'abstinence qui nous attendent au désert.

En fait de bain, chacun de nous n'allait plus avoir droit par jour qu'à un verre d'eau; aussi emportions-nous à Pétra un formidable approvisionnement de vins fins qui réussit à nous faire prendre la sécheresse en patience et à nous concilier l'estime des plus horribles canailles du pays.

C'en était fait, nous partions, nous quittions ce Caire merveilleux où nous aurions voulu rester six

mois, pressentant tout ce que nous y laissions de choses intéressantes à voir, à étudier et à peindre.

Le jour du départ, il y avait de la tristesse dans l'air; chacun alla de son côté; j'allai seul faire un pèlerinage intime, une dernière visite à la porte de la Victoire et aux tombeaux des khalifes : je leur devais jusqu'ici la première et la plus belle impression du voyage, je voulus y faire une étude d'adieu.

Le soleil disparaissait à l'horizon derrière les Pyramides, et je dus m'arracher de cette vallée fantastique; elle reçut mes serments :

La revoir un jour! et mourir...

sans rhumatismes, aux environs de Paris, et surtout le plus tard possible!

LE SINAÏ.

XI

A DROMADAIRE.

Suez. — Un peu de canal. — Nos dromadaires officiels et leur suite. — La mer Rouge. — *Aïn-Mouça*, les sources de Moïse. — Notre entrée au désert.

Soyons sérieux, s'était dit la petite bande, qui sentait toute la gravité que devait avoir cette seconde expédition : de vrais dromadaires et du vrai désert, sans le moindre restaurant Peters, telle était la nouvelle allure que nous allions prendre et que quelques-uns n'envisageaient pas sans appréhension.

J'aimais à me retourner dans les grandes pensées de la Bible, et je m'exerçais d'avance à être hébraïque dans mes moindres gestes.

La ville de Suez n'était pas faite pour nous distraire de notre gravité, et pourtant notre début ne vint en rien justifier nos bonnes résolutions. A travers les sables, le chemin de fer nous avait apportés dans cette triste et malpropre petite ville, qui de-

puis bien longtemps avait grand besoin du percement de l'isthme pour gagner un peu d'animation et de pittoresque.

Nos tentes ne devaient arriver que le lendemain avec nos superbes dromadaires, et provisoirement nous n'avions d'autre ressource que de nous rendre à l'*Hôtel Anglais*, véritable dépotoir de tous les voyageurs pour l'Indo-Chine et le Japon. Le malheur fit que notre arrivée coïncidait avec un prochain départ, et l'hôtel était comble.

Complet ! nous avait ironiquement crié d'en haut un garçon beaucoup plus rouge que la mer baptisée de ce nom. Nous ne tenions cependant à coucher ni dehors, ni en ville; on parlementa, et notre drogman obtint qu'on nous installât des lits sur les divans du salon. Nous avions compté n'y déranger que les puces; mais lorsque nous y pénétrâmes pour revendiquer nos demi-portions de lits, douze Anglais y ronflaient en mesure.

La mauvaise grâce que ces messieurs mirent à déranger leurs rêves fit mûrir les plus mauvais desseins sous les bonnets de coton de la petite bande, qui s'évertua durant toute cette nuit à trouver les inventions les plus biscornues.

Les bottes, rangées en bataille sur la table du salon, projetaient au loin des ombres fantastiques; quelques-uns de nous ne purent résister à l'envie d'en faire une étude : comme par enchantement

les parasols se déployèrent, les boîtes s'ouvrirent, et dans le plus simple appareil on discuta sur la peinture au gaz. Nos voisins écarlate firent les yeux ouverts le rêve le plus imprévu, et comprenant cette leçon d'art nocturne, ils voulurent bien rétrécir un peu leurs échasses pour nous faire place. Ayant des visites à faire, quelques-uns de nous avaient réclamé pour le lendemain un coup de brosse et de cirage. Or nous possédions dans la caravane un agréable mélange de bottes jaunes, de jambières et de bottes noires qui ne nécessitaient pas les mêmes apprêts; aussi avait-il été convenu que dès l'aurore les bottes à cirer seraient spécialement placées à la porte du salon.

Une pensée infernale surgit et fut mise à exécution. Comme la lance de Saül, une seule botte fut dérobée à chacun de nos mauvais coucheurs et traîtreusement intercalée parmi les nôtres; les jaunes étaient en majorité : bon bakchich avait été promis, le cirage ne fut pas épargné. Lorsqu'elles revinrent toutes ruisselantes et vernies, chacune fut replacée silencieusement à son poste. Nous étions partis, nous faisant facilement une idée du réveil qui dut les accueillir.

Le désert qui sépare le Caire de Suez est d'un aspect des plus particuliers, grâce à l'incroyable mobilité des sables que l'on y rencontre. Cette poussière blanche et impalpable subit les transformations les

plus étranges, suivant les moindres caprices du vent. S'élevant tantôt en montagnes d'une grande hauteur, tantôt en dômes espacés, le même sable prend le lendemain l'aspect d'une plaine immense et unie.

Le trajet en est très-pénible aux voyageurs et aux dromadaires eux-mêmes, qui, enfonçant jusqu'aux genoux, ne peuvent prendre qu'une allure des plus lentes.

Aujourd'hui le chemin de fer est venu simplifier cette première étape pour sortir d'Égypte; mais si le commerce et les voyageurs pressés y gagnent du temps, les véritables amateurs d'Orient y perdent un des points les plus intéressants du désert.

Ce sont bien là ces mers de sable mouvant qui engloutissent les caravanes et les armées, pouvant produire instantanément des montagnes là où la veille on a parcouru des plaines à perte de vue.

Ces sables, d'une blancheur éclatante, participent d'une façon extraordinaire aux colorations variées dont le ciel se pare aux heures différentes du jour.

Le matin, ils sont roses, avec des ombres violettes; l'après-midi, la pleine lumière du soleil leur rend toute leur blancheur, adoucie par des tons gris et dorés du plus brillant effet. Le soir, pendant cette période si courte du crépuscule, ces sables reflètent comme des plaques métalliques les tons incandescents du soleil à son coucher; ce ne sont plus alors des montagnes de neige, mais des montagnes de feu.

Ce sont ces différents aspects que nous eûmes le regret de ne pouvoir étudier comme nous l'aurions voulu, claquemurés que nous étions dans un wagon pour six personnes, et où nous étions huit pour n'avoir pas froid.

Perpétuellement agité, ce sable est toujours en proie à un travail de déplacement visible à l'œil nu et d'une effrayante rapidité.

Sur la crête de ces montagnes mobiles, le moindre tressaillement du vent produit l'effet d'une fonte de neige; le sable s'affaisse sur lui-même, ayant toujours à sa surface ces nuages imperceptibles dont il est la matière insaisissable et perfide. Que de caravanes en ont été les victimes et le seront encore!

Revenons à Suez. Parcourir le bazar, la ville, et compléter les menus approvisionnements du départ, ce fut l'occupation de la journée jusqu'à l'arrivée de notre caravane et de nos tentes.

Notre campement, militairement gardé, était situé au nord-ouest de la ville, et nous mettait à l'abri de ses miasmes et surtout de ses habitants.

Suez, à l'époque où nous y passâmes, était d'une malpropreté repoussante, et aucun monument historique ne vient y racheter cette incurie. La maison fort simple qu'y occupa le général Bonaparte est le seul pèlerinage à y faire. En dehors des aimables relations que la Compagnie du canal nous avait ménagées pour notre passage, rien ne vint ralentir

l'impatience que nous éprouvions de nous en aller. Nous ne voulions cependant pas partir sans visiter les gigantesques travaux qui relient l'extrémité du canal à la rade de Suez.

Les petits modèles en carton que j'en avais vus à l'Exposition universelle de 1867 m'avaient paru fort attrayants pour les actionnaires, et je ne m'attendais certainement pas à l'impression magnifique que me produisit cette merveilleuse entreprise : sur une largeur de cent mètres, le canal qui rapproche aujourd'hui les deux mers est un des plus beaux résultats que l'intelligence humaine, secondée par la science, ait jamais obtenus.

Les dragues immenses qui, de leurs bras de géant, déversent à droite et à gauche le sable qu'elles creusent elles-mêmes, sont de véritables monuments. Sous la conduite d'un aimable ingénieur de la Compagnie, nous en visitâmes une qui était alors en réparation ; la dimension de ces véritables machines de guerre et les résultats qu'elles obtiennent donnent une idée des obstacles qu'il y avait à vaincre, de l'énergie et de la persévérance qu'il fallut à un seul homme pour commencer, poursuivre et mener à bonne fin une entreprise aussi colossale.

Un déjeuner des plus copieux, à bord du paquebot *l'Impératrice*, termina pour nous cette intéressante journée. Malgré l'aimable accueil qui nous

avait été fait, nous ne pouvions retarder plus longtemps notre départ; Moïse nous attendait, et Aaron nous aurait pris pour des *lâcheurs*.

La marée était haute, et le saint patriarche ayant oublié de nous confier sa baguette, c'est dans un charmant petit canot de la Compagnie que nous traversâmes la mer Rouge à pied sec, à l'endroit même où l'artillerie du Pharaon fut entièrement submergée. Notre caravane avait fait le grand tour dès le matin; nous traversâmes les baraquements d'une section des travaux de l'isthme, où les ouvriers, Français en majorité, nous firent le plus aimable accueil; ils nous offrirent une ravissante petite chienne de Syrie, et sur leur affirmation qu'elle nous suivrait au désert, elle fut mise en laisse et confiée à l'un de nos domestiques. C'est là que nous fîmes enfin connaissance avec nos superbes montures.

Le vice-roi avait eu la gracieuseté de les offrir à Gérôme pour notre voyage; nous pûmes bientôt apprécier la valeur de ces incomparables dromadaires de course, à qui nous dûmes la rapidité de notre transport et la facilité que nous avions ainsi de séjourner plus longtemps à chaque campement. En présence de ces magnifiques animaux et de leurs gardiens, ce n'est pas sans un premier sentiment de crainte que nous mesurions la hauteur de notre nouvelle situation.

En qualité de plus jeune de la bande, le plus grand de nos huit dromadaires officiels me fut dévolu : il mesurait trois mètres vingt-cinq centimètres au garrot. Je recommandai mon âme à Dieu, et je procédai à mon ascension. On les avait fait mettre à genoux; une fois le patient assis sur la selle, le dromadaire se relève instantanément. C'est un excès de politesse de sa part dont on ne lui sait aucun gré, car son zèle dans cette opération procure le plus effrayant balancement que l'on puisse se figurer, en raison de l'inégalité de longueur qui existe entre ses jambes de derrière et celles de devant. Je fis bonne contenance; je dominais tous mes voisins, et je n'étais pas très-rassuré de cette supériorité purement locale.

On a fort exagéré le malaise que l'on éprouve sur ces montures, et la résistance que l'on fait au mouvement naturel de la selle est seule cause des résultats qui sont quelquefois obtenus sur ces navires du désert. Il n'y a pas de roulis proprement dit, c'est un tangage très-régulier et très-supportable. L'habitude nous fit bientôt trouver des plus naturels ce nouveau genre de locomotion, et nous avions fini par faire de la haute école qui excitait l'admiration de notre escorte.

Notre première étape ne fut pas longue; sans quitter le sable fin, nous devions atteindre bientôt *Aïn-Mouça*, les sources de Moïse.

Nous entrions au désert par des dunes d'un sable blanc et d'une extrême finesse, ce qui atténua beaucoup pour nous le côté fatigant de cette première séance de bosse mobile; nous laissions derrière nous la petite ville de Suez, qui disparut bientôt, adossée qu'elle est aux flancs escarpés du *Djebel-Attaka;* cette montagne, aux tons rouges, domine la rade et se perd à l'infini sur la côte méridionale de la mer, qui en reflète les tons ardents. L'absence absolue d'eau potable à Suez donne une grande importance aux cinq fontaines que l'on trouve en cet endroit; la nature du sol et la présence de ces eaux y ont favorisé la végétation; en effet, de gracieux palmiers et des bouquets d'arbres viennent abriter ces sources; deux habitants y avaient installé des jardins et constituaient toute la population de ce petit square rafraîchissant. C'est là que nous passâmes notre première nuit au désert, et cette seule pensée n'était pas sans un certain charme pour nous.

Les *séances d'immensité* allaient commencer, et nous nous y préparions de notre mieux. La petite bande, confinée, pour cause de tapage nocturne et diurne, sous une tente spéciale, s'ingéniait déjà dans l'invention des aménagements les plus confortables, et Robinson dans son île nous eût certainement décerné un premier accessit de menuiserie : séchoirs, porte-bottes, porte-revolvers, porte-pipes,

porte-sabres, porte-cigares, porte-plumes, il n'y manquait que des port...raits de famille.

Rangés à la corde comme des chevaux en campagne, nos dromadaires et nos chameaux de charge formaient une partie des plus intéressantes de notre campement. La distribution de leur nourriture quotidienne et leur entretien étaient pour nous très-instructifs, dans la nécessité où nous allions être de vivre deux mois sur leur dos.

Avant de gravir de nouveau ces bosses amies, qu'il soit permis de rectifier le singulier préjugé qui jusqu'ici veut faire du chameau et du dromadaire deux animaux de race différente : le dromadaire et le chameau sont identiquement le même animal, avec la seule distinction que l'un n'est qu'une bête de somme et que l'autre est exclusivement dressé pour la course. Le dromadaire est élevé comme le cheval anglais, tandis que le chameau n'a d'autre objet que de transporter les fardeaux.

Il n'existe donc pas plus de différence de race entre eux qu'il n'y en a chez nous entre le pur sang et le cheval de fiacre.

Ceci posé, entamons hardiment le désert, qui s'étend à l'infini devant nous.

NOTRE ESCORTE.

XII

LES WADIS.

Au désert. — Plateaux, torrents et montagnes. — *Wadi-Mokatteb*, la Vallée Écrite. — *Wadi-Faran.* — Une montagne rouge. — Djebel-Catherine.

Pour être sincères, avouons que nos premières expériences d'équitation n'avaient pas été sans nous procurer de fortes contusions dans les régions inférieures du dos. C'est le lendemain matin de notre première étape aux sources de Moïse que nous pûmes nous rendre compte de l'énorme courbature que nous avions contractée, et les inquiétudes cuisantes de quelques-uns de nous ne firent que croître et embellir à notre seconde expérimentation.

Bienheureuse la cavalerie légère, dont les culottes blindées se rient des outrages d'un frottement par trop prolongé. Il n'en avait pas été ainsi pour nous, et le soir, sous la tente, il fallut souvent procéder aux réparations les plus urgentes, comme aux pansements les plus mal placés. Grâce au temps, qui cicatrise tout, et à l'habitude, qui est une seconde nature, ce fut bientôt nous qui, à notre tour, usâmes l'épiderme de nos bêtes par des courses exagérées.

Souvent perchés sur nos selles comme des écuyers du Cirque, nous évitions ainsi le contact trop douloureux qui aurait gâté la lucidité de nos observations dans le paysage. Et comme par une ironie du sort, ce fut notre excellent docteur qui dut consommer le plus d'élixirs et de pommades rafraîchissantes.

A part ces considérations assez matérielles, nous n'avions qu'à nous louer des conditions d'hygiène dans lesquelles nous allions accomplir le laborieux trajet que nous nous étions proposé.

Notre campement tel qu'il se dressa dans tout le parcours de notre voyage au désert se composait, pour nous, de trois grandes tentes et de deux petites.

Des trois grandes, l'une servait de dortoir commun à la petite bande réunie et parquée non sans raison dans ce compartiment sacrifié; notre salle à manger-salon occupait la seconde, et la troisième contenait avec peine tous les appareils de la cuisine. Les deux petites tentes formaient les appartements réservés des hommes sérieux qui n'avaient pas l'habitude de passer leurs nuits à chanter et à danser en rond autour de la table; sur l'une des deux flottait notre pavillon amiral, puisque nous naviguions dans les sables.

Les locataires de ces deux dernières s'appliquaient généralement à éviter une trop grande proximité

avec le bercail indiscipliné et tapageur ; mais lorsque les séances de désert péchèrent trop par la monotonie, il s'opéra des fusions momentanées, des rapprochements ; les hommes sérieux sollicitaient la faveur de pénétrer dans notre antre de gaieté, mais nous n'y consentions pas sans leur faire payer cher cet *extra*.

Pour le spectateur placé sur le haut d'une montagne, notre caravane en marche présentait un ensemble très-respectable, car l'effectif de notre procession était de vingt-sept chameaux et dromadaires tout compris.

Nos neuf montures de choix appartenaient aux écuries du vice-roi ; quatre chameaux étaient spécialement affectés au transport de l'eau ; trois portaient les tentes et tout l'attirail de campement, sept autres étaient chargés de paille hachée et de fèves pour la pâture de leurs confrères : car c'est à tort que l'on étend la sobriété du chameau à sa nourriture ; il peut rester plus d'une semaine sans boire, mais il lui faut tous les jours un repas, si mince qu'il soit, sa conformation ne lui permettant qu'un approvisionnement d'eau.

L'un de ces intéressants animaux pouvait s'étonner à bon droit de la sollicitude dont il était l'objet de notre part, et l'âne portant des reliques avait eu moins de prétextes à se monter la tête : il portait plus que César et sa fortune, car il avait sur le dos

notre unique appareil à photographie, plus les deux caisses de bouteilles et de verroteries qui en font le plus grand charme; on lui prodiguait les soins les plus exagérés aux descentes et à tous les passages difficiles; son bagage, relativement inférieur à celui des autres, a dû lui fausser le jugement sur la nature de nos prévenances. Combien d'hommes d'État en sont là, s'attribuant à eux-mêmes tout le mérite des verres de lampe qu'ils ont sur le dos! Ne lâchez pas le globe! Voilà le fond de l'enthousiasme qu'ils inspirent à leurs électeurs.

Dans ces contrées désertes, l'affection se déplace et vient se fixer avec acharnement sur des objets de première nécessité auxquels on n'aurait jamais cru devoir donner une si grande importance. Un second chameau tenait dans notre cœur une place presque équivalente à celui qui portait notre photographie, c'était celui sur la bosse duquel notre pot-au-feu se faisait tout seul, chaque jour, dans une marmite suédoise et merveilleuse; la lampe d'Aladdin n'était qu'une bobèche à côté.

Si la Suède a bien mérité de l'Europe et n'y occupe pourtant qu'un rang secondaire, nous lui accordons sans hésiter le premier prix de marmite: n'aurait-elle inventé que cela, nous lui en conserverons une reconnaissance éternelle!

Voici la chose et la manière de s'en servir : une caisse de bois solidement capitonnée de laine et her-

métiquement fermée, contient une simple marmite qu'elle enveloppe comme un bijou dans son écrin. Dans cette simple marmite vous installez tous les ingrédients d'un pot-au-feu, vous y introduisez son contenu d'eau bouillante (que l'on peut obtenir facilement une heure avant le départ); alors la boîte ayant été refermée avec soin, l'ébullition se continue indéfiniment jusqu'à évaporation entière de l'eau, si l'on prolongeait l'expérience au delà du temps voulu pour une cuisson raisonnable.

En voiture, à cheval, à âne ou à chameau, le pot-au-feu se fait lui-même ainsi, et lorsque partis dès le matin vous arrivez exténués de fatigue et de faim, c'est un potage exquis et brûlant qui vous tend les bras.

Devant ce phénomène de la plus simple physique, les Arabes croyaient à la sorcellerie de notre part, et la marmite merveilleuse leur causait autant de terreur que d'admiration. Toutes les fois que nos chameliers passaient devant le chameau porteur de la soupe en travail, ils faisaient un grand détour en se signant à leur manière.

Notre cuisinier seul, grand amateur de son art, avait maîtrisé ses scrupules religieux, et il nous affirma devoir renoncer au paradis de Mahomet s'il devait ne pas y retrouver de marmite suédoise.

Quelques profils de nos gens : notre drogman, Syrien d'origine, était très-intelligent; doué comme

tous les Arabes d'une hâblerie à toute épreuve, les travaux d'Hercule ne sont que de la plaisanterie à côté des hauts faits dont il était l'auteur et dont il nous accentuait les récits par des gestes et des démonstrations invraisemblables. « Lorsque tu viendras en France, lui disions-nous, nous te présenterons à M. de Crac, et il te prendra tout de suite pour drogman. » Il n'en doute pas, et il l'attend encore avec impatience.

Nos deux autres domestiques étaient Égyptiens; beaucoup plus silencieux et respectueux que le drogman, ils étaient fort doux et très-intelligents, se préparant, disaient-ils, à être plus tard à leur tour conducteurs en chef de caravanes.

L'un d'eux, originaire de la haute Égypte, se nommait Ibrahim; sa figure fine et sans barbe, ses gestes gracieux et la grande robe bleue dont il était revêtu, lui donnaient l'air d'une jeune fille timide; nous le nommions *miss Ibrahim*. Lui et son confrère Michel étaient d'une propreté exemplaire, qualité si rare chez les Arabes et qui faisait ressortir le débraillé de notre drogman et du reste de ses acolytes.

Un autre type parmi nos serviteurs ne manquait pas d'intérêt, c'était notre aide de cuisine, petit nègre africain dont nous ignorions le nom, et qui était tellement noir que nous l'avions naturellement appelé Boule-de-Neige.

Toujours riant, ses dents blanches apparaissaient

comme une branche d'illumination au gaz à l'entrée d'une cave.

Sa nature éternellement gaie contrastait avec le côté dramatique de ses fonctions : c'est lui qui était le grand sacrificateur ; c'est lui qui égorgeait les victimes poules et moutons ; mais c'est lui aussi qui était chargé de leur entretien et qui leur portait de la nourriture. Aussi les poules l'avaient-elles pris en grande affection, elles le suivaient partout. En marche, Boule-de-Neige passait-il près des chameaux porteurs de cages de volailles, c'était une joie, c'étaient des cris, des gloussements auxquels il répondait en ouvrant plus grande encore la bouche, qu'il n'avait jamais pu fermer depuis qu'elle était à lui.

L'heure des égorgements étant la même que celle où il leur donnait le grain, les poules se bousculaient toujours pour venir au-devant de lui. Le couteau de cuisine d'une main, le sac au blé de l'autre, rien n'était comique comme cet exécuteur des hautes œuvres distribuant la vie et la mort au gré de son caprice à celles-là même qui le chérissaient le plus.

Il y a là un tableau à faire ; Sophocle en eût fait une tragédie.

Taïb, taïb, ketir, furent les seuls mots que nous entendîmes jamais s'échapper de cette grande bouche rieuse. Elle était ornée de deux grandes lèvres lippues qui n'avaient jamais pu se rejoindre, véri-

table trottoir extérieur pour circuler d'une oreille à l'autre.

Notre cuisinier Achmet était grand et sec, muet comme le Sphinx, et ayant comme lui perdu son nez; mais le temps n'y était pour rien. Le côté charmant de son caractère était l'excellente cuisine qu'il nous fit toujours, ce qui ne gâte jamais rien, même en voyage.

Maintenant que vous connaissez bien notre monde, en route!

La première partie du désert qui s'offrit à nous présentait l'aspect d'une aridité désolante; pas la moindre végétation ne venait égayer les tons fauves et gris des sables que nous suivions dans la direction des montagnes.

Dans sa configuration générale, la péninsule Sinaïtique forme la plus singulière agglomération de chaînes montagneuses presque parallèles les unes aux autres, et qui se rejoignent en faisceau à l'extrémité de la presqu'île. Entre chacune de ces murailles gigantesques que la nature a si singulièrement juxtaposées, se trouvent les lits naturels des torrents qui résultent des pluies ou des fontes de neige. Ce sont ces vallées étroites, semblables à de vrais corridors, que les Arabes nomment *wadis*.

Le mot vallée ne serait pas absolument juste pour traduire le sens du mot arabe, vu l'exiguïté du passage que l'on est obligé de suivre quelquefois pen-

dant plusieurs kilomètres. La lumière ne frappe plus alors que les plans horizontaux présentés par les flancs déchiquetés des deux montagnes, et donne à ces ravins l'éclairage de caves ne recevant le jour que par un long soupirail.

La sonorité de ces wadis est extraordinaire, doublée qu'elle est par le silence absolu de la nature, et les échos les plus bizarres nous permettaient de faire à peu de frais le vacarme de toute une population en marche.

Depuis deux jours de sables et de cailloux, nous apercevions toujours ces chaînes magnifiques, où nous devions pénétrer; elles semblaient fuir devant nous comme dans un mirage, et ce ne fut pas sans une véritable joie que, par une cassure qui semblait séparer la montagne en deux, nous inaugurâmes cette série de couloirs surprenants.

Le *Wadi-Reiyanèh* fut le premier qui nous reçut dans ses flancs. Il était midi; la tente-abri qui ne nous quittait pas fut dressée, et l'on procéda au déjeuner, savourant la satisfaction de nous croire perdus pour le reste du monde, lorsqu'un croassement de voix humaines vint nous tirer de notre illusion. Nos chameaux de charge et notre campement ne devaient nous rejoindre que beaucoup plus tard, et nous ne savions à quoi attribuer ces conversations imprévues. Enfin, au dernier détour du wadi où nous nous trouvions, trois ombrelles dé-

bouchèrent à la fois de notre côté. Ces trois parasols abritaient trois Anglais et une Anglaise du plus beau ton. En passant devant notre petit lunch, les saluts les plus européens furent échangés; par amour-propre national, ces insulaires avaient tenu à nous rattraper, comme aux courses d'Epsom, la question pour eux étant beaucoup plus de nous avoir dépassés que d'observer les curieux parages qu'ils traversaient.

Du reste, ils avaient compté sans les admirables compas de nos coursiers, et à deux reprises différentes nous nous offrîmes la joie de leur brûler la politesse ou leurs fonds de pantalons, suivant une expression vulgaire de nos cochers d'omnibus.

Le chemin nous avait paru assez facile à retrouver pour lâcher notre pauvre chienne, qui nous suivit assez bien. Ce ne devait pas être pour longtemps.

Le wadi, jusque-là resserré, prit tout à coup un nouvel aspect : la façon dont les deux parois de la montagne s'élançaient de chaque côté, coupées à angle droit comme deux murailles, les contre-forts réguliers qui semblaient les soutenir, contribuaient à compléter l'illusion et à nous faire prendre ces bizarreries de la nature pour des constructions de main d'homme.

A l'extrémité de cet immense couloir, nous tombions dans des terrains sablonneux, où de petits

buissons au feuillage presque gris perle se détachaient sur le sol comme des flocons de laine agités par le vent.

Nos dromadaires ne négligèrent pas de goûter au passage à cette verdure bienfaisante; c'était à qui trouverait un buisson pour sa bête et lui en assurerait l'exclusive consommation; un peu plus loin, ces buissons prirent de plus grandes proportions, et ce fut à leurs branchages et à leurs racines que nous empruntâmes les cravaches qui nous manquaient pour activer la bonne volonté de nos coursiers.

Quelques troncs de palmiers calcinés indiquaient çà et là soit la chute de la foudre, soit le passage de quelques tribus nomades. Nous suivions ce singulier paysage, lorsque l'un de nous aperçut une des ombrelles qui nous avaient si bien dépassés la veille. « *Je souis perdou* », disait l'Anglais, qui s'était égaré du reste de sa caravane. « Si vous êtes *perdou*, lui dis-je, suivez-*nu*. » Et il nous suivit, toujours avec son ombrelle rose, jusqu'à ce qu'ayant facilement rattrapé son drogman, nous pûmes le confier à sa bonne; ce soir-là, on a dû le priver de dessert, à en juger par les exclamations et les reproches de ses compagnons.... qui l'avaient peut-être égaré exprès.

Nous allions sortir momentanément de ces gorges étroites pour arriver aux bords de la mer Rouge et en longer les côtes quelque temps.

En cet endroit, les montagnes commençaient à

prendre ces tons rouges, verts et noirs qui dérouteraient l'œil le plus exercé à vouloir déterminer la cause de ces colorations.

Terrains et roches qui, sous l'action du feu seul, ont pu subir ces bouleversements et ces étranges décompositions : des veines orange et jaune citron découpent du haut en bas les flancs rougeâtres de ces murailles naturelles, et de loin imitent les caprices des marbres les plus mélangés. Les cassures qui les divisent dans toute leur hauteur font ressembler ces blocs granitiques à des galantines de volaille antédiluviennes et taillées à coups de hache par des géants. Plus bizarre qu'intéressant, ce spectacle était fortement compromis dans notre admiration par la satisfaction de nous trouver au bord de la mer, et par la perspective d'un bain espéré depuis longtemps.

En effet, nous avions à peine quitté le *Wadi-Sadr*, que tous nos dromadaires prirent leur plus grande allure et entrèrent dans l'eau jusqu'au poitrail; bêtes et gens ne purent résister au plaisir de barboter ensemble.

La mer est, en cet endroit, d'une transparence désespérante pour les Anglaises qui voudraient s'y baigner, et cette mer Rouge, si redoutable dans l'histoire, est ici, comme dans toute sa longueur, d'une limpidité de cristal de roche. Mahomet dut être satisfait de nos ablutions, car nous restâmes

dans l'eau jusqu'à la nuit, et nous aurions voulu pouvoir y dresser nos tentes.

D'adorables coquillages de toute couleur et de toutes formes étaient le seul inconvénient du sol que nous avions sous nos pas. Les pieds sensibles de nos dromadaires souffraient également de cet excès de richesse. Amphitrite avait prodigué en cet endroit ces énormes coquilles roses qui figurent traditionnellement sur la cheminée de nos concierges; nous voulions en faire un approvisionnement pour les chambres d'amis, et nous fîmes à nos compagnons absents la mauvaise plaisanterie de leur en apporter une cargaison, des plus gros, des plus lourds et des plus laids.

D'autres coquilles, moins volumineuses, présentaient les formes les plus variées et les tons les plus éblouissants; j'en fis une collection que j'égrenai peu à peu en route, dans le désir d'alléger mon infortuné coursier.

Notre bain avait duré un *quart de saison*, et nous voulions que la cure fût faite en règle : les lits avaient été préparés dans les tentes, et une sieste réparatrice devait centupler les bienfaits de l'onde amère.

Nous en étions là de l'opération, lorsque le temps changea tout à coup. Le froid le plus vif succéda aux vents brûlants qui n'avaient cessé de souffler toute la journée; un véritable orage accompagné

d'éclairs et de tonnerre éclata, nos tentes durent être fortement consolidées. Nous conjurions la tempête de notre mieux, lorsqu'un coup de vent formidable enleva entièrement la tente de la petite bande, avec tous les accessoires qui y figuraient ordinairement. Je fus heureux, pour ma part, d'en être quitte pour la peur, car je me trouvais dessous au moment de ce singulier enlèvement. Ce ne fut pas une petite affaire que de la rattraper. Le mât du milieu avait été cassé, les piquets s'étaient enlevés du sol avec un ensemble digne d'un aérostat; cet énorme parachute, après s'être élevé de terre, alla rouler fort loin dans la direction du wadi, et nous offrions le spectacle de locataires courant après leur maison.

L'ouragan dura toute la nuit, et compliqua fort le départ du lendemain; plusieurs objets de campement avaient été perdus dans la bagarre de la veille au soir, et le sol détrempé était devenu très-glissant et très-dangereux pour nos dromadaires et pour nos chameaux.

Un jour de halte fut voté et décrété séance tenante; un second bain fut le bénéfice de ce retard, et quelques-uns de nous purent faire des études de ces étranges montagnes, dont la pluie avait encore avivé les tons de saucisson. Ayant mis un peu d'ail dans notre siccatif, nous arrivâmes à des trompe-l'œil renversants.

Nos tentes, alignées au bord de la mer, se séchaient au soleil en attendant le départ, lorsque nos Arabes nous signalèrent à l'horizon l'approche de deux êtres humains; quelques-uns de nos hommes allèrent au-devant d'eux et les ramenèrent au campement.

A peu près nus, deux squelettes étaient devant nous, les yeux démesurément ouverts et faisant signe qu'ils mouraient de faim. Ces malheureux étaient deux pêcheurs dont la tempête des jours précédents avait fait échouer la barque. Pendant deux jours ils avaient vécu de poisson cru, mais depuis quatre jours ils n'avaient rien mangé : leur aspect était effrayant. Nous étions leur providence. Notre colonel et notre docteur rivalisèrent de soins, et leur firent donner quelques aliments qui les restaurèrent peu à peu ; puis, comme nous allions repartir et que ces malheureux devaient retourner à Suez, on les fit mettre sur un rang, et on donna à chacun trois pains, une bouteille de vin et deux d'eau-de-vie : c'était tout ce que nous pouvions distraire de nos provisions, c'était ce qui devait leur suffire pour parcourir un aussi long trajet.

Rien ne peut rendre la gratitude de ces hommes que nous arrachions ainsi à une mort certaine, et je n'oublierai jamais les larmes de reconnaissance qu'ils versaient en prenant congé de nous.

Nous partions nous-mêmes dans le sens opposé ;

mer était splendide, et le sable fin, jonché de coquillages éclatants, était la route naturelle que nous avions à suivre. Les montagnes, à notre gauche, s'élevaient comme de gigantesques murailles à étages superposés. Des dégradations naturelles de la pierre semblaient être les sculptures de ces constructions féeriques, et leur base, travaillée sans doute par les pluies, s'élargissait en forme d'escaliers dont les marches régulières étaient du plus saisissant effet. Nous avions l'air de gravir les degrés de temples indiens se multipliant devant nous comme par enchantement. C'est dans ce dédale de marches qu'il fallait monter et descendre successivement, que nous eûmes le regret de perdre Nina, notre chienne. Un dromadaire lui avait posé le pied sur le dos; cette forte secousse l'avait tellement effrayée qu'elle s'enfuit, et tous les efforts de nos chameliers ne purent la faire revenir. Dans ces solitudes arides, et en raison de la distance où nous étions déjà de Suez, cette pauvre bête dut mourir de faim ou servir de pâture à quelque bande de chacals. Ce fut un deuil général pour la caravane, et cet accident vint gâter pour nous le spectacle admirable qui ne cessait de se dérouler sous nos yeux.

A mesure que nous avancions, les montagnes devenaient plus hautes et se paraient de colorations encore plus vives que celles que nous avions déjà rencontrées les jours précédents.

Nous avions dû quitter la côte, et nous étions rentrés au cœur de ces gorges effrayantes dont l'œil exercé des Arabes peut seul deviner l'existence, tant les parois de la montagne sont rapprochées.

Le *Wadi-el-Amârah* fut pour nous l'occasion de saluer les premières sources d'eau amère, qui sont si fréquentes dans ces contrées montagneuses. On considère ces eaux comme étant la fontaine amère de *Marah*, que les Hébreux rencontrèrent dans leur parcours. Lepsius n'est pas de cet avis ; mais l'eau n'en est pas moins impotable. Trompés par son apparente limpidité, nos chameaux et nos montures y plongèrent la tête en faisant d'horribles grimaces. Comme goût, elles ont une grande analogie avec les eaux de la mer Morte, et si elles contiennent des principes minéraux différents, elles ont comme elles le goût d'une infusion d'allumettes chimiques. Nous n'avions fait qu'y tremper les mains et le visage ; mais leur action corrosive nous avait couvert la peau de cloches et imprégnés de sels dont nous eûmes beaucoup de mal à nous défaire.

C'était le 25 février : le mardi gras se traduisait à Paris par des bals masqués, qui nous manquaient certainement ; les coiffures les plus pittoresques furent arborées par toute la colonie, et l'on tailla sous la tente un petit *bac* qui fut émaillé des meilleurs crus ; les toupies, Jules et tous les joujoux de la société furent de la fête, et notre veillée sinaï-

tique ne le céda en rien, pour la gaieté, aux réveillons les plus réussis de la patrie absente.

D'abord, personne ne paya au jeu ; puis, fort avant dans la nuit, la petite bande exécuta des promenades aux flambeaux qui inquiétèrent beaucoup nos domestiques sur notre situation mentale. Les chants les plus patriotiques étaient alternés avec les scies d'atelier du meilleur goût, et devaient fort étonner les échos de ces wadis bibliques, qui n'avaient sans doute rien entendu de pareil depuis longtemps. Les *fanous* s'éteignirent enfin, et le désert eut un peu de répit.

Le lendemain, nous nous ressentions évidemment un peu de ces joyeuses manifestations, car le lever fut difficile à obtenir. Les tentes étaient pliées et chargées, que quelques-uns ronflaient encore à l'air libre.

Le *Wadi-Schilla* fut le point du voyage où les montagnes dépassèrent, par leurs étranges colorations, tout ce que nous avions pu nous imaginer de plus violent et de plus bizarre : entièrement rouge vermillon ou jaune d'ocre, elles semblaient être peintes; sur leurs flancs déchirés, diverses couches géologiques vertes, bleues et violettes décrivaient des arabesques impossibles à rendre vraisemblables.

Voulant en avoir le cœur net, l'un de mes amis et moi nous fîmes l'ascension de la plus rouge, pour

voir si elle était bon teint, et si ces couleurs extravagantes n'étaient pas le résultat d'un effet d'optique ou de quelque supercherie.

Mais ce n'était pas de la poudre de riz; ce fard était bien naturel, et du haut en bas chaque débris de ces roches aiguës présentait bien l'aspect d'un charbon incandescent. J'en rapportai quelques échantillons qui firent l'admiration de savants géologues.

On se distribua la besogne pour rapporter chacun une étude de ces diverses colorations; la rouge et la jaune furent traitées de main de maître; j'eus la bleue en partage, pendant que mon voisin de lit en travaillait une du plus beau vert. Nous restâmes plusieurs jours en cet endroit fantastique, nous croyant égarés dans un de ces immenses décors de féerie dont les tons sont au jour si discordants pour l'œil. Pas un brin d'herbe ne venait égayer cette singulière nature, et nous produisions l'effet de fourmis perdues sur d'immenses glaces panachées.

Un détail d'intérieur vint jeter l'alarme dans le camp : deux d'entre nous signalèrent les premiers insectes contre lesquels nous avions vaillamment lutté jusqu'ici, avec lesquels on est forcé de compter en Orient, et qui devaient finir par avoir le dessus... et le dessous de nos vêtements les plus intimes.

L'intrusion de ces nouveaux compagnons de route jeta un grand froid dans la situation générale; les

deux malheureux qui avaient inauguré ces insectes étaient l'objet de la méfiance des autres ; on parlait d'étouffer le mal dans sa racine en les empoisonnant : on faisait déjà des complots. Définitivement on aima mieux leur venir en aide et partager leurs souffrances : en effet, le lendemain nous en avions tous et nous pouvions faire des échanges. Devant des montagnes aussi colorées nous pouvions rougir à notre aise sans que cela fût trop remarqué : « Ce sont des reflets ! » disions-nous à table, en faisant pas mal de bruit sur nos verres avec les couteaux pour détourner l'attention.

Mais la vérité ne s'en dressait pas moins terrible, sanglante : nous avions fini par nous gratter les uns les autres au dessert.

Pressentant le danger auquel nous devions succomber tôt ou tard, j'avais acheté à Suez une de ces mains d'ivoire à petit manche d'ébène qui figurent si gaiement dans le salon de quelques châteaux du midi de la France. On s'était beaucoup moqué de moi ; les cigales avaient sifflé tout l'été : quand les petites bêtes furent venues, ce fut à qui obtiendrait ma main.

Je l'aurais mise aux enchères que j'aurais fait ma fortune ; j'ai préféré la louer par abonnements de six jours, et je ne me fis payer qu'en suppléments de cornichons dont je raffolais, les billets de banque perdant toute leur valeur au désert.

Désormais assurés d'avoir un intarissable sujet de distraction, nous ne demandâmes qu'à lever le camp pour promener un peu nos acolytes et les changer d'air; ils s'agitaient beaucoup trop et semblaient s'ennuyer.

Wadi-Mokatteb, la Vallée Écrite, tel était l'endroit merveilleux que nous allions traverser. A une hauteur de deux cents mètres, les flancs de la montagne, aussi polis que des tables de marbre préparées exprès, sont couverts d'inscriptions sinaïtiques; pendant plus de trois kilomètres ces signes extraordinaires tapissent littéralement les deux versants qui s'élèvent à pic de chaque côté comme deux immenses pages d'écriture.

L'origine de ces hiéroglyphes fait l'objet de nombreuses contestations, où d'innombrables savants ont encore perdu beaucoup de cheveux. Le ton rouge brique des montagnes qui portent de ces inscriptions donne un caractère encore plus saisissant à cette étrange page d'histoire écrite sur le dos de la nature.

Cette vallée aboutissait à une vaste plaine circulaire, sorte de carrefour des montagnes qui l'entouraient de toute part. Le campement fut égayé par la visite du frère de notre scheik. Il n'était pas seul, car lorsqu'il entra dans la tente-salon il donnait le bras à un énorme mouton qu'il venait nous offrir, pourvu, naturellement, qu'on le lui payât fort cher. Cette gracieuseté de sa part nous coûta vingt-cinq

francs, ce qui est un prix fabuleux pour le pays. Mais nous ne pouvions refuser, sous peine de contrarier ce monsieur et une foule d'autres qui auraient pu se montrer fort désagréables, en considération de notre sobriété mal interprétée; il fut fort aimable, du reste, et nous invita à dîner chez lui, à visiter sa petite famille, ses petites tentes et ses petits moutons.

Avec des gestes presque gracieux et des intonations féminines, il nous expliquait combien tout cela était joli, joli; nous nous laissâmes tenter, quelques-uns mirent des gants et se rendirent à ce dîner en ville. N'ayant plus rien à attraper, nous y allions plus hardiment; nous étions nous-mêmes stupéfaits de notre sang-froid.

Le singulier repas qui nous attendait en valait la peine : pilau, couscoussou, hachis aux boulettes de pain, lait caillé, rien de ce qui peut provoquer le mal de mer n'y manquait; un mouton avait été préparé à l'arabe.

L'animal tout entier, placé sous la braise comme un simple marron, en était sorti entièrement calciné à l'extérieur et parfaitement cru au dedans. Pour compliquer sa cuisson, l'intérieur du mouton avait été préalablement bourré de fruits et d'herbes odoriférantes qui lui donnaient un goût de pharmacie très-prononcé. Nous eûmes la délicatesse de trouver tout excellent, quittes à en être malades pendant plusieurs jours; le ciel nous vint en aide, car nous

étions entourés des chiens de la tribu, qui nous aidèrent à faire honneur au repas.

Après cette indigestion par politesse, nous quittâmes ce plateau pour nous engager dans des gorges étroites; le sol et les parois de la montagne étaient d'un grès blanc et poudreux qui tranchait sur les tons rouges dont nous n'étions pas encore sortis. Un sable fin inondait la route et rendait très-difficile la marche de nos dromadaires. Ici les accidents du sol ne présentaient pas cet aspect de crevasses et d'éboulements que nous avions déjà observés.

Boursouflées comme de la lave en fusion, les dalles de granit poli sur lesquelles nous circulions, occasionnèrent plus d'une chute à nos pauvres montures, aussi inexpérimentées que nous dans cette pénible ascension. Nous étions descendus, et les tenant par la bride, nous nous cramponnions souvent à elles sous prétexte de les aider. Après cet étroit défilé, nous nous trouvâmes tout à coup à l'entrée d'une vallée magnifique qui allait se perdre dans les flancs escarpés de la montagne la plus haute que nous eussions encore vue. Les cailloux aigus qui formaient le macadam de cette route en gâtaient pour nous tout le charme, et les pieds ensanglantés de nos dromadaires disaient assez qu'ils partageaient notre avis sur la négligence des cantonniers.

Nous avions pourtant devant nous l'un des plus

beaux points de vue du désert. Le mont *Serbal* dominait toutes les montagnes environnantes; la vallée, s'inclinant peu à peu, venait aboutir à la mer au-dessus de Thor, et la pente rapide du sol, sillonnée de déchirures et de roches arrondies, indiquait suffisamment la violence extraordinaire des eaux à l'époque où les pluies faisaient de cette vallée un torrent furieux.

Nous rentrions par une crevasse de la montagne et nous nous résignions d'avance à une nouvelle série de wadis, lorsque la nature du sol changea subitement. La terre végétale se faisait annoncer par des buissons et des arbustes semblables à ceux qui nous avaient déjà charmés par leur feuillage d'argent et par leurs silhouettes élégantes; ces buissons devinrent bientôt des arbres, et de nombreux choux de palmiers semblaient écarter les roches avec effort pour faire passer leurs joyeux bouquets.

Cette oasis est le seul wadi fertile de la péninsule du Sinaï. *Wadi-Faran*, qui s'annonçait si bien, fut encore plus agréable pour nous lorsqu'en pénétrant davantage dans l'intérieur du pays, nous nous trouvâmes dans une véritable forêt de magnifiques palmiers au milieu desquels courait un ravissant ruisseau. Le village, composé de huttes en terre, était dissimulé par ces palmiers à l'état sauvage, dont les palmes s'abattaient jusqu'au sol, ayant été laissées au tronc de l'arbre dans toute sa hauteur.

Ce nouvel aspect du palmier primitif nous frappa vivement; cette silhouette imprévue complétait le caractère sauvage de cette étrange localité. Les maisons, basses et au ras du sol, étaient quelquefois creusées au-dessous du niveau des chemins battus, car dans cette gorge les froids les plus vifs succèdent aux chaleurs suffocantes que nous y éprouvions pour le moment. La coloration moins exagérée des montagnes rendait, pour ainsi dire, plus naturel et plus vraisemblable la toile de fond de ce magnifique tableau. Nous n'avions encore rien vu d'aussi pittoresque : instinctivement ce fut à qui ferait le jour même une première étude de ce beau pays, et l'on vota à l'unanimité une station de plusieurs jours, qui furent très-laborieusement employés.

Un matin, la curiosité me fit entreprendre une périlleuse ascension. L'un de mes amis et moi nous étions grimpés à l'aventure, toujours en haut et devant nous, histoire de regarder ce qu'il y avait de l'autre côté du mur; mais ce mur était une montagne de première classe, qui voulut bien s'amuser de notre hardiesse en nous laissant toujours grimper. La descente n'avait été ni prévue ni calculée, et je revins en morceaux de cette escapade. De la hauteur où nous étions parvenus, le campement, perdu au fond de la vallée, nous faisait l'effet de trois taches blanches dans un buisson de verdure, et nous pouvions à peine distinguer la forme des objets,

tandis que par un singulier effet d'acoustique nous entendions très-distinctement les conversations qui avaient lieu sous les tentes ; il s'agissait même de nous, et les expressions les plus énergiques venaient qualifier notre imprudence. Pour la forme, nous répondions aussi très-énergiquement ; mais nos paroles allaient se perdre dans les nuages. Rien ne fut comique comme l'étonnement de nos compagnons, lorsque nous leur répétâmes mot à mot les jolies choses qui s'étaient dites à nos dépens.

Tous les jours nous prenions un bain dans les eaux limpides du ruisseau. Par une belle matinée, nous étions en train de barboter comme de petits canards, lorsqu'une caravane déboucha tout d'un coup dans le wadi ; elle se composait d'une Anglaise, de son fils et d'un précepteur. Dans le costume grec où nous étions, ce fut à qui trouverait une feuille de bananier en fuyant ; mais pris trop vivement au dépourvu, et, d'un autre côté, ne voulant pas faillir aux lois de la politesse, nos chapeaux étant à Beyrouth, nous saluâmes milady un caillou à la main, accroupis dans les endroits les plus creux.

Le soir même, des visites furent échangées entre les deux caravanes. Le thé de la marquise fut charmant ; mais nous n'étions pas aussi bien montés qu'elle pour répondre à son invitation. Aussi, ce soir-là, fîmes-nous circuler des photographies avec

un acharnement inusité; comme nous n'en avions pas des quantités indéfinies, nous faisions passer plusieurs fois les mêmes, et à chaque tournée c'étaient de notre part des gestes de satisfaction et d'intérêt toujours nouveaux.

La marquise, qui voyageait à l'heure, devait repartir le lendemain pour aller directement au Sinaï; il lui restait encore un mois pour parcourir ainsi la Syrie, l'Asie Mineure, et revenir à Londres par Saint-Pétersbourg.

Après un séjour suffisant à Wadi-Faran, et après avoir visité les quelques ruines égyptiennes qui s'y montrent encore, nous fîmes d'un seul jet notre avant-dernière étape jusqu'au Sinaï.

Wadi-Solaf, la gorge du Vent, était la dernière station à atteindre, mais ce devait être très-laborieux; le chemin indiqué dans les crevasses de la montagne nécessita notre descente de dromadaire, et ce ne fut pas sans de nombreuses péripéties que ces pauvres bêtes durent exécuter cette promenade en gouttière.

Au débouché du wadi, le spectacle qui nous attendait nous dédommagea largement du mal que nous nous étions donné. En face de nous, le Sinaï lui-même s'élançait dans l'espace, et son imposante silhouette se dessinait vigoureusement sur le fond des autres montagnes qui l'entouraient. Le Djebel-Catherine, qui le précède et le dépasse, nous émer-

veilla par ses proportions colossales; quelques savants, à la chasse de nouveautés et de contradictions historiques, veulent faire de cette montagne le seul vrai Sinaï de l'Écriture.

Sur la droite, à une hauteur extraordinaire, on aperçoit des constructions blanches, restes du palais qu'Abbas-Pacha eut la fantaisie de faire élever dans ces régions inaccessibles.

Enfin, après avoir escaladé plusieurs mouvements de terrain des plus accidentés, nous traversâmes un véritable champ de hautes herbes d'un jaune clair, qui tenaient du jonc par leur nature flexible et solide à la fois. C'était un régal pour nos montures, mais nous avions hâte d'arriver au but du voyage, et les courbaches travaillèrent énergiquement à leur faire rentrer ces caprices d'estomac. Au détour du Djebel-Catherine, nous nous trouvions tout d'un coup dans la vallée qui s'étend au pied du mont Horeb et du Sinaï. Comme une petite forteresse, le couvent paraissait accroché aux flancs escarpés de la montagne sainte, et les arbres en fleur de ses jardins présentaient l'aspect le plus gai et le plus nouveau dans ce pays aride et rempli de souvenirs terrifiants.

Notre campement fut dressé en vue du couvent, et sans attendre davantage on fit un brin de toilette, et nous nous mîmes en devoir d'aller rendre une première visite à ses locataires hospitaliers.

VUE GÉNÉRALE DU COUVENT DU SINAÏ

XIII

LE SINAÏ.

Le couvent et ses locataires. — L'ascension de la montagne sainte. — Abstinence et privations. — Un trésor de vraies pierreries. — Le mont Horeb.

Le couvent du Sinaï est le plus singulier assemblage de constructions que l'on puisse voir. Depuis l'architecture byzantine jusqu'aux époques les plus modernes de l'art arabe, tout s'y trouve mélangé à plaisir. Des murailles colossales flanquées de tours et de contre-forts donnent au couvent l'aspect d'une grande forteresse; quadrangulaire dans son ensemble, tout en se conformant à l'inclinaison de la montagne qui lui sert d'appui, elle semble avoir voulu faire l'ascension du Sinaï et être restée suspendue dans l'espace comme un nid d'aigle.

C'est une petite cité, immense château fort qui dut soutenir plus d'une attaque et plus d'un siége de la part des tribus arabes qui en convoitaient les trésors. C'est bien l'aspect de ces constructions du moyen âge, où des existences entières s'écoulaient dans le silence et dont les hôtes ne sortaient jamais que pour guerroyer.

A en juger par la hauteur des tours et de leurs contre-forts, on a dû rarement les escalader, et nous nous demandions quel pouvait bien être le pont-levis ou l'entrée de cette forteresse inexpugnable.

C'est un corbillon, sorte de tour à poulie, par où les moines communiquent avec l'extérieur. La baie, recouverte d'un auvent en bois, qui sert ainsi d'entrée, se trouve à la hauteur extrême de la muraille, et exclut toute supposition de surprise; la corde qui sert à l'ascension des fardeaux et des voyageurs est mise en mouvement par un cabestan auquel les moines s'attellent eux-mêmes pour monter leur bois, c'est-à-dire celui que les Arabes leur apportent en échange de quelques aumônes.

A jour fixe, une distribution de pain et de riz se fait de là-haut à tous les pauvres des tribus voisines; nous assistâmes à cette curieuse cérémonie : le pain leur tombait littéralement du ciel par cette ouverture haut perchée. Nous avions bien compté nous offrir à nous-mêmes ce petit voyage en l'air et pénétrer dans le couvent par cette singulière ouverture, mais nous arrivions trop tard; la manie des embellissements était venue jusqu'au Sinaï, et les bons moines s'étaient accordé une vraie porte avec de vrais battants du goût le plus moderne et le plus mauvais.

Cette entrée neuve, que nous inaugurions peut-être, ne valait pas pour nous le panier. Les sacs de

ENTRÉE DU COUVENT DU SINAI.

farine et de riz avaient seuls encore le privilége de cette entrée des artistes, à laquelle nous aurions voulu faire valoir nos droits comme peintres; mais le règlement du couvent venait contre cette espérance, et nous interdisait cette fantaisie.

Du reste, les moines sont très-sérieux, et n'auraient pas compris que nous nous fissions un jeu de cette corde, qu'ils n'ont jamais considérée comme une balançoire. Ce fut notre première mortification, mais nous l'oubliâmes vite dans l'intéressante visite du couvent.

Pour commencer par le commencement, allons rendre nos devoirs au supérieur; il était à la bibliothèque : un Père à la figure fine et un peu maladive nous reçut en attendant, et nous fit entrer dans la salle de réception. Pour y arriver, nous avions dû gravir plusieurs pentes inclinées, escalader des marches élevées, passer successivement dans des couloirs obscurs et contournés pour nous retrouver de plain pied avec une seconde série de constructions qui, au ras d'un nouveau sol, semblait une seconde petite ville construite sur la première. Une vaste cour, ornée de trois superbes cyprès, formait le centre de cette seconde couche d'habitations; là nous tournâmes encore dans plusieurs sens pour grimper enfin un escalier de bois, vaste échelle aussi vermoulue que glissante, au bout de laquelle nous nous trouvâmes sur le balcon

principal qui donne dans la cour intérieure. C'est là que par une petite porte notre aimable guide nous fit entrer dans une salle assez basse de plafond, dont les fenêtres donnaient, l'une sur la cour, l'autre sur le jardin.

En attendant le supérieur, qu'on était allé chercher, nous avions pu faire une consciencieuse inspection de cette pièce étrange, où les emblèmes religieux, les christs, les portraits de popes, les tableaux de sainteté, les inscriptions grecques et les *ex-voto* les plus naïfs se mariaient singulièrement à des trophées de bottes, de pipes à têtes de zouave et de blagues à tabac aussi peu bibliques que les nôtres.

Des allumettes-bougie de Marseille oubliées sur la table firent notre admiration, surtout par les photographies d'actrices du boulevard qui ornaient les petites boîtes enluminées desdites allumettes. Retrouver Hortense Schneider et Thérésa au couvent du Sinaï ! c'était à décourager Offenbach. Mais cet engagement n'était pas sérieux ; que l'Europe se rassure, elles n'y étaient qu'en effigie.

Nous sûmes nous contenir lorsque le supérieur fit circuler les allumettes ; nous n'avions même pas la ressource de lui demander si c'étaient des portraits de famille, vu la nature des costumes, qui dépassaient tout ce que la Grèce a pu produire de plus léger. Notre discrétion passa inaperçue.

A son retour de la bibliothèque, la présentation avait eu lieu ; l'accueil avait été des plus charmants, par gestes, car le drogman s'était chargé de tous les frais d'éloquence, et nous n'avions qu'à approuver d'un léger sourire, ce qui du reste nous permettait de mieux observer nos hôtes.

Le supérieur pouvait avoir une soixantaine d'années; sa figure aux traits accentués s'encadrait merveilleusement sous sa chevelure, d'une remarquable blancheur; une barbe longue et fine lui descendait jusqu'à la ceinture, et tombait comme un flot de neige sur les plis épais d'une robe noire qui l'enveloppait de la tête aux pieds. Comme les prêtres de l'Église grecque, il était coiffé d'une sorte de mitre de feutre noir; un long voile posé par-dessus et rejeté en arrière devait protéger le cou et les épaules du contact du soleil.

Hélas! nos dialogues badins avec les almées de Senouhrès ne pouvaient plus servir ici. Pour être gais, nous nous efforçâmes de traduire les inscriptions grecques dont les murailles étaient décorées. J'eus même l'enfantillage de me rappeler tout haut l'*épimuthione* d'une fable d'Ésope; ce vieux souvenir de cinquième fit beaucoup rire ces messieurs, qui me parlèrent aussitôt un grec moderne que j'eus bien de la peine à reconstruire et à ne pas comprendre. Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι.... que je n'en savais plus un mot depuis mon baccalauréat.

Le supérieur nous présenta aux autres moines du couvent, dont les plus importants étaient venus le rejoindre dans la salle de réception. Mêmes dialogues par gestes, mêmes sourires. Agés pour la plupart, leurs figures exprimaient la plus grande douceur; leur costume sévère leur donnait l'aspect de ces anciens patriarches de l'Église byzantine, dont les murs étaient ornés : tout leur attirail de prière se composait d'un énorme chapelet et d'un livre de psaumes écrit en grec et en arabe.

Le but que remplissent ces bons moines n'est pas seulement d'accueillir les voyageurs et les pèlerins, mais bien de se livrer à des études approfondies sur les ouvrages rares et sur les manuscrits incomparables qui se trouvent dans la bibliothèque du couvent.

Cette bibliothèque merveilleuse n'est ordinairement accessible qu'aux moines; mais notre qualité de peintres à la main, et surtout les magnifiques proportions de nos dromadaires officiels, aplanirent toutes les difficultés; le supérieur lui-même se fit un honneur de nous y conduire et d'y épousseter pour nous les parchemins et les papyrus les plus curieux.

Une Vie des Saints, entièrement décorée de peintures et de portraits, fit particulièrement notre admiration par la pureté du dessin et la vivacité des couleurs qui s'y rencontraient. Ces manuscrits, à eux seuls, méritent certainement le voyage, et nous ob-

tinmes la permission de faire de longues stations au milieu de ces chefs-d'œuvre. La miniature à la gouache et les enluminures sur fond d'or ne m'avaient jamais autant intéressé, et je pris soigneusement des calques de plusieurs motifs de décoration de ces ouvrages admirables. On nous montra également les quatre Évangiles, entièrement écrits, paraît-il, de la main de l'empereur Théodose. Les reliures sont aussi remarquables, dans leur genre, par la richesse et le goût qui s'y trouvent déployés; quelques-unes, en bois découpé, sont surchargées d'ornements d'argent et d'or du travail le plus exquis.

Mais nous n'étions pas venus exclusivement pour la bibliothèque; l'on prit jour pour faire une visite approfondie et en règle du reste du couvent et des lieux saints qui s'y rattachent.

En dehors de l'église principale, le couvent se divise en un nombre infini de petites chapelles, qui sont toutes sous l'invocation d'un saint spécial; reliées entre elles par des corridors, elles communiquent également avec chacune des cellules des Pères, en sorte que chacun a pour ainsi dire son petit oratoire particulier.

L'église principale présente elle-même l'aspect d'une basilique se décomposant en chapelles distinctes, et dont le jubé est séparé du reste de la nef par une muraille et des boiseries richement ornées. Une figure colossale du Christ domine la

le chœur, entourée d'autres images brillamment peintes sur fond d'or dans le style des décorations russes. Des lampes de cuivre et d'argent, d'un très-gracieux effet, descendent de la voûte, et firent sans doute la tentation de bien des pèlerins amateurs, car on ne laisse pas les visiteurs séjourner trop longtemps à portée de ces précieux objets d'art.

Il serait difficile de définir le style d'architecture qui domine dans cette construction. Des arceaux en plein cintre, des chapiteaux lourds et évasés sur des colonnes courtes comme celles de Sainte-Sophie, tels sont les signes distinctifs de cette église, aussi byzantine que romane, où les restaurations les plus modernes se rencontrent avec les débris des ornementations les plus primitives et les plus disparates. Les mosaïques viennent, dit-on, de Sainte-Sophie, et en considérant l'état de détérioration de cette dernière, cela est fort possible.

Tout à coup les moines qui nous accompagnaient prirent un air solennel, et nous prévinrent que nous allions être admis dans le sanctuaire où Dieu apparut à Moïse.

L'autel de cette petite chapelle est placé à l'endroit même du Buisson ardent; une veilleuse reflétée par une plaque d'or est l'emblème de cette apparition, et ce n'est pas sans des gestes terribles que le moine nous découvrit le voile qui cache cette petite lumière aux yeux des profanes.

Cette chapelle est, sans contredit, la plus curieuse et la plus richement ornée. Des vitraux de couleur tamisent harmonieusement la trop vive lumière de l'extérieur, qui viendrait détruire tout le charme poétique de ce lieu sacré. Des tapis de Perse étaient sous nos bas : comme à la mosquée, nous avions dû quitter nos chaussures à l'entrée, et ce fut nos bottes à la main que nous nous présentâmes devant le Buisson ardent; Moïse le premier nous en avait donné l'exemple, Dieu, avant de se manifester, lui avait dit : « *N'approchez pas d'ici, ôtez les souliers de vos pieds, car le lieu où vous êtes est une terre sainte.* »

Telle est la biblique origine de cet usage, que les musulmans pratiquent encore aujourd'hui à la porte de toutes leurs mosquées.

Dans une des deux chapelles contiguës, placée, ainsi que le couvent, sous l'invocation de sainte Catherine, on nous fit voir deux coffres de bois qui renferment deux cercueils d'argent d'un travail et d'une richesse remarquables. Ces objets d'art, incrustés d'émaux, d'or et de pierreries, ont été donnés par la grande Catherine de Russie, et l'un d'eux contient les restes de la sainte dont cette impératrice portait le nom. L'autre châsse contient des bijoux d'or et des boisseaux de pierreries, dons et offrandes de pèlerins illustres ou de grands personnages moscovites. En présence de ces vrais trésors

et de ces monceaux d'or, nous étions reportés au plus beau temps des contes de Perrault. Nous pensions à la bonne journée que feraient ici les Mandrin du désert, sans la vigilance des moines et sans les remparts formidables qui protégent leur couvent. Du reste, plusieurs tentatives d'assaut par surprise ont déjà été faites par les Arabes, qui n'ignorent pas que des richesses immenses sont accumulées là depuis des siècles.

La porte de l'église est curieuse comme œuvre d'art : formée de panneaux de bois sculptés, c'est une véritable dentelle encadrant de merveilleux émaux rehaussés de ferrures argentées d'un brillant effet.

En sortant, les moines nous firent remarquer les ruines d'une mosquée dont l'autorité turque exigea la construction dans l'intérieur du couvent comme signe de sa suzeraineté reconnue. Les Arabes ne pénétrant jamais à l'intérieur, ce fragment de construction musulmane est sans utilité et dans l'état d'abandon le plus absolu, ce que le gouvernement tolère, pourvu que sa petite coupole soit toujours surmontée du croissant du Prophète : rivalité de clocher et pure question d'amour-propre religieux.

Le lendemain, au pied du mont Horeb, je fis le pèlerinage de la roche miraculeuse qui, entièrement détachée des parois de la montagne, est considérée comme celle d'où Moïse fit jaillir de l'eau vive en la frappant deux fois de sa baguette.

Cinq trous superposés indiquent les orifices par où l'eau sortit du rochèr, et de longs sillons perpendiculaires creusés par l'écoulement de la source sont encore très-appréciables à l'œil. Un modeste jardinet a été planté non loin de là, et entoure une petite chapelle délabrée. A l'intérieur de ce petit sanctuaire sont accrochés une quantité de tableaux allégoriques des principaux passages de la Genèse et de la vie de Moïse. Des portraits de patriarches, plus effroyables les uns que les autres, viennent jeter une gaieté déplacée dans ce lieu saint.

Les moines étaient venus plusieurs fois nous rendre nos visites, et notre campement ne manquait pas d'animation; les nombreux renseignements qu'ils nous donnèrent sur le pays étaient du plus grand intérêt pour nous, et nous furent fort utiles dans le trajet qu'il nous restait à parcourir jusqu'à l'Akabah. Les moines, grâce à leurs aumônes et à leur érudition, sont très-considérés par toutes les tribus de la péninsule, qui viennent quelquefois les consulter et les prendre pour arbitres dans leurs différends.

Au moment de notre départ, ce furent eux qui mirent le holà et apaisèrent de graves contestations qui s'étaient élevées entre nos chameliers. Les moines du couvent avaient parlé, et tout s'était arrangé comme par enchantement.

La vallée que forment le mont Horeb et le Sinaï

en cet endroit, jouit par excellence de cette propriété désolante des pays de montagnes, où l'on éprouve les plus grands froids comme la plus grande chaleur. Nous avions déjà rencontré de la gelée blanche dans des anfractuosités de rochers qui la préservaient du contact du soleil; marcher sur de la neige par trente-huit degrés de chaleur nous avait fort étonnés, mais ce qui nous frappa encore davantage, ce fut le froid intense des nuits et des matinées, tant que les rayons du soleil étaient interceptés par les montagnes; nous ne nous étonnions plus des pelisses fourrées des moines, ni des calorifères qui ornaient leurs cellules.

Notre première nuit au campement fut glaciale; nos chameliers ayant été convoqués, on procéda à l'installation d'un feu colossal. Toutes les broussailles, débris, racines et arbustes de la vallée y passèrent; la flamme s'élevait à une hauteur démesurée au-dessus du camp et projetait des ombres fantastiques sur les flancs du Sinaï.

Ce spectacle était magnifique. Si Moïse était repassé par là, il aurait encore ôté ses souliers et se serait prosterné pour écouter la parole du Très-Haut; mais il n'aurait entendu que de violentes récriminations sur l'Orient à la glace dont les voyageurs n'ont pas assez souvent parlé, et contre lequel on ne se prémunit jamais assez dans ces contrées bizarres. *Bardânn, bardânn ketir!* Je suis gelé!

tel était le concert qui sortait de ce buisson ardent. Nos pauvres dromadaires faisaient peine à voir : dans leur détresse, ils s'étaient couchés les uns sur les autres pour obtenir ainsi un peu plus de chaleur. Le matin nous trouvâmes notre eau gelée à douze centimètres d'épaisseur, et nous dûmes aller au couvent pour nous débarbouiller.

Notre séjour au Sinaï coïncidait avec une circonstance joyeuse, qui nous fit sortir momentanément du recueillement que nous nous étions promis de conserver jusqu'à la fin. C'était la fête de l'un de nous, de notre cher docteur, si éprouvé dans ses semelles de bottes. Nous lui devions cette réparation ou plutôt cette consolation ; pendant six jours le cuisinier et ses aides conspirèrent à la confection d'un festin sardanapalesque, qui devait anéantir désormais tous les préjugés possibles sur les privations et les souffrances de la vie au désert. C'était un démenti à donner à l'histoire, et nos estomacs durent faire bonne contenance.

Deux potages, quatre entrées, trois rôtis, salades, desserts variés, et surtout moutarde à discrétion. C'était un repas de noce de première classe, avec bombe glacée *à la manne !*

Au dessert de ce jour mémorable, et comme dans toutes les grandes circonstances, tous les joujoux de la société furent sortis des boîtes : la toupie, Jules, le loto, les cartes firent tour à tour la joie

des enfants et des grandes personnes. Les vins les plus exquis avaient été débouchés et versés dans des verres de toutes les grandeurs ; on fit une poule formidable à l'écarté, où personne ne paya, et les chants les plus nationaux que la patrie ait jamais inspirés firent tressaillir les échos terribles de la montagne.

Les bons moines avaient été invités et n'avaient pas dédaigné de prendre part à cette petite fête. On fuma, on but, on chanta une bonne partie de la nuit, il ne nous manquait qu'un petit veau d'or. Les plus beaux tam-tams de la cuisine avaient été apportés, et le vacarme fut bientôt à son comble. C'était à en casser toutes les tables de la loi.

Pour expier cette vie de désordre et de ténèbres, le lendemain fut entièrement consacré à l'ascension périlleuse de la montagne sainte. Plusieurs de la bande reculèrent devant cette pénible opération, qui promettait une fatigue analogue à celle que nous avions éprouvée aux Pyramides. Là, sans le moindre Arabe pour vous enlever ni vous donner la main, il fallait procéder soi-même à l'escalade de chaque roche anguleuse et glissante.

Le Sinaï, essentiellement granitique, présente l'aspect d'une montagne hérissée de dents, d'aspérités et de crevasses dues à l'action du feu et à de violentes convulsions volcaniques. La coloration de ce granit est rouge du haut en bas, ce qui lui

donne un aspect encore plus terrible et encore plus imposant.

Les moines essayèrent bien d'y indiquer un escalier, mais ce travail de Cyclope était à refaire chaque année, à la suite de chaque fonte de neige et de l'écoulement des torrents qui entraînaient avec eux les pierres dont les Pères s'étaient servis pour organiser ce travail.

Pour installer un système de degrés dans la roche même, il aurait fallu employer la mine, et la poudre est trop rare et trop précieuse dans ce pays désert pour la faire servir à un travail aussi matériel.

Après avoir péniblement gravi la montagne d'Horeb, qui sert de contre-fort au Sinaï, nous commençâmes une ascension plus difficile que la précédente : le chemin était moins indiqué que jamais, et les roches aiguës auxquelles nous nous cramponnions étaient de plus en plus glissantes. Nos bottes eurent fort à souffrir de ce voyage dans les airs, et nous nous demandions comment les pieds nus du saint patriarche avaient pu résister à ces lames de rasoir.

A moitié route, sur une petite plate-forme isolée, nous rencontrâmes le seul cyprès de la montagne qui sert de jalon aux voyageurs pour retrouver leur chemin et pour savoir ce qu'il leur en reste à parcourir.

Nous nous assîmes en cet endroit, et une première halte nous permit de reprendre haleine. Le

Sinaï a la déplorable réputation d'être peuplé de serpents et d'énormes lézards. C'est au froid intense qu'il faisait alors que nous dûmes la véritable faveur de n'en avoir pas vu un seul; à chaque roche où je m'accrochais des deux mains, je m'attendais à voir surgir l'un de ces vilains animaux; mais ils nous épargnèrent ce sérieux désagrément. Nous ne rencontrions en route que la plante qui produit la manne et que les moines recueillent avec le plus grand soin.

La manne du Sinaï a la réputation d'être bien supérieure à toutes les autres, et le couvent de Sainte-Catherine aurait obtenu plus d'une médaille si les Arabes avaient jamais pensé à faire la moindre exposition. Mais ils sont au-dessus de ces choses-là.

Toujours pour être hébraïques, nous goûtâmes à ce singulier aliment, qui a, du reste, la particularité de n'avoir aucun goût.

Peu à peu nous devions être arrivés à une hauteur très-satisfaisante, car nous entrions dans la région des neiges.

Il nous tardait de toucher au but. Ce ne fut pas sans peine; mais le spectacle qui nous attendait là-haut nous dédommagea largement des fatigues du voyage.

Le sommet du Sinaï forme un plateau presque uni, dont un des versants est à pic du haut jusqu'en bas de la montagne, dans la direction de Thor.

De cette plate-forme, le panorama le plus étendu

que j'aie jamais embrassé se déroulait tout autour de nous : les deux bras de la mer Rouge et du golfe Arabique se reliant à l'extrémité de la presqu'île, et laissant apercevoir les rives opposées des deux mers dans un brouillard argenté qui se confondait avec l'eau. A notre gauche et à notre droite, les crêtes convergentes de toutes les chaînes sinaïtiques de la Péninsule.

Le mont Serbal et le Djebel-Catherine semblaient dominer de beaucoup le Sinaï lui-même, quoique ne présentant pas un aspect aussi imposant que la montagne sainte.

Une dalle immense, formée naturellement, est indiquée comme l'endroit où Dieu apparut à Moïse et où les tables de la loi lui furent données.

Certes l'emplacement ne saurait mieux répondre aux récits de la Bible, et rien ne me fit une impression plus saisissante que ces rochers béants et taillés à pic jusqu'à la vallée de *Raphidim*, où le peuple d'Israël attendait le retour du saint patriarche.

De ce point, l'on montre l'emplacement où Moïse, soutenu par deux lévites, étendait les mains pendant la bataille qui fit replier Amalec *en bon ordre* devant les soldats d'Israël.

Une petite chapelle grecque est construite sur la plate-forme même où nous étions, et tous les dimanches un des moines du couvent vient y officier; à quelques pas de là, les musulmans, jaloux des sou-

venirs chrétiens attachés à la montagne, ont installé un commencement de mosquée en ruine aujourd'hui où ils montrent l'empreinte du pied du chameau du Prophète.

Cette ascension étant absolument impossible à un dromadaire, cette empreinte est assez contestée, à moins que ce ne soit la semelle du Prophète lui-même. Mais alors quel pied!!

Dans la chapelle grecque, qui est la grotte où Moïse se réfugia pour ne pas voir Dieu face à face, une pieuse légende montre également sur la muraille l'empreinte de la tête du patriarche terrifié. Ici, à en juger par l'empreinte, on ne peut pas s'écrier : « Quelle tête! mais : Quelle bosse il a dû se faire!! »

A l'aide d'un marteau géologique, qui ne me quittait pas plus au désert que les cravates à treize sous au Fayoum, je détachai des éclats de la plate-forme sacrée où Moïse s'était prosterné, et je rapportai ces précieuses reliques avec tous les autres cailloux historiques dont j'avais la manie d'encombrer ma pauvre malle, passée à l'état de carrière.

Après nous être rassasiés du spectacle grandiose que nous avions sous les yeux, nous procédâmes à un petit déjeuner où la manne n'entrait pour rien. Une vaste discussion religieuse s'entama au dessert sur le plateau même et fit une noble diversion aux fatigues de la journée. Il y avait du pour et du con-

tre, et les théologiens les plus érudits n'auraient rien pu conclure de nos argumentations aussi subtiles qu'intarissables. Le café et les liqueurs ayant été abondants, la polémique faillit s'envenimer, et il nous fallut toute notre énergie pour ne pas nous précipiter mutuellement du haut de la montagne, où il s'était déjà passé assez de choses effrayantes sans y ajouter un nouveau drame.

L'un des orateurs eut le bon esprit de faire tourner en chansons cette conférence dans les nuages, et nous descendîmes tous d'accord... provisoirement, sur la hauteur de la montagne.

A mi-côte du Sinaï et avant de reprendre la descente du mont Horeb, on nous montra la roche sur laquelle le prophète Élie demeura pendant quarante jours, ayant pour toute nourriture les petits pains d'un sou que des corbeaux charitables voulaient bien lui apporter, sans avoir l'air de le faire exprès. Ce procédé de la part des corbeaux voraces m'a toujours stupéfait. Peut-être trouvaient-ils le prophète un peu maigre et voulaient-ils l'engraisser avant de le manger lui-même et sans pain.

Comme souvenirs, nous rapportions des branchages et des fleurs au campement, et notre retour fut salué par un second grand feu de joie et surtout de bois, où tout ce qu'il restait de buissons à brûler fut mis en réquisition par nos Arabes; les *Bardânn, bardânn ketir* avaient recommencé, et on se roula

de bonne heure dans ses couvertures avec une satisfaction sans exemple dans l'histoire.

La journée du lendemain fut passée au couvent, dont nous n'avions pas encore visité le jardin. Tous les arbres étaient en fleur ; ces grappes blanches et roses suspendues aux branches contrastaient singulièrement avec la désolation qui régnait alentour de ce petit paradis. La terre végétale qui en expliquait l'incroyable fertilité avait été rapportée d'Egypte à dos de chameau ; on peut se faire une idée de la patience et du temps qu'il fallut aux moines du couvent pour arriver à ce résultat.

Des berceaux ombragés de vigne et disposés avec symétrie nous transportaient subitement dans une de ces villas trop bien peignées des environs de Paris.

Au centre, une porte basse semble devoir conduire à une cave. Cette ouverture justifie assez bien l'impression sévère qu'elle produit, car elle sert d'entrée à la nécropole des moines. Le savant Robinson, qui fut admis à y pénétrer, en a donné une description curieuse. C'est là que sont entassés les ossements des moines et des frères, dans deux salles distinctes. Les os de chaque squelette, ayant été désarticulés, sont rangés par catégories, les têtes à part, les tibias ensemble, et ainsi de suite pour chaque membre. Les patriarches seuls sont conservés en entier dans des sortes de boîtes qui rappellent les sarco-

phages des momies égyptiennes. Quelle confusion, que d'erreurs, lorsqu'il s'agira de retrouver sa tête ou sa jambe gauche pour se trouver au grand rendez-vous de la vallée de Josaphat!!!

L'époque où nous nous trouvions ne nous permit pas de goûter aux fruits de ce délicieux jardin, où un échantillon de tous les arbres semble être réuni; mais, à en juger par les fleurs, la prochaine récolte faisait concevoir les plus belles espérances. A défaut de fruits, les Pères nous offrirent des légumes qui eurent un succès énorme, vu la privation réelle où nous étions de toute espèce de verdure depuis notre départ du Caire. Ils nous donnèrent à chacun un petit sac de manne et un petit tube de fer-blanc rempli du miel des abeilles de la montagne sainte.

En considérant cette petite congrégation de religieux qui, perdus dans les montagnes, ne manquent de rien et offrent même l'hospitalité très-largement, on peut se demander d'où leur viennent cette aisance et cette allure tranquille au milieu de contrées aussi absolument désertes.

Les revenus du couvent proviennent de fermes que la communauté possède dans l'île de Chypre et en Crète; en outre, de riches dotations lui ont été faites par plusieurs impératrices de Russie et par de riches pèlerins.

Ce n'est pas sans raison que les Arabes convoitent depuis longtemps les valeurs considérables qui y

sont accumulées ; mais la Russie tout entière veille sur le couvent, et serait sévère pour les indiscrets.

La veille de notre départ, nous allâmes faire une visite d'adieu aux bons moines; nous avions fait leur photographie, et nous avions échangé les gages d'une cordiale fraternité : nous dûmes nous conformer aux usages et aligner nos noms sur le registre où sont recueillies les signatures des pèlerins qui honorent le couvent de leur visite. Nous nous y retrouvâmes en pays de connaissance : les noms parisiens brillaient comme des étoiles au milieu d'un salmigondis de touristes plus anglais les uns que les autres, et nous pûmes constater que les Français sont en minorité au nombre des visiteurs du Sinaï.

Par la même occasion, on nous montra le paraphe du général Bonaparte au bas d'un firman écrit de sa main, et qui assure au couvent une protection dont le prestige n'est pas encore effacé parmi les tribus de la péninsule.

Enfin, les poches bourrées de friandises immangeables, nous dûmes nous arracher à cet antre d'hospitalité; nous y laissâmes un bakchich qui compensait largement les consommations faites par nous, et nous nous quittâmes enchantés de nos procédés réciproques.

« Lorsque vous reviendrez, nous dit gracieuse-

MOINES DU COUVENT DU SINAÏ.

ment le supérieur, je vous ferai goûter d'un petit cru que je fabrique moi-même. »

Taïb! taïb! taïb!

« Lorsque vous passerez par Bougival, lui répondîmes-nous, nous vous ferons canoter, et nous vous présenterons *à la Grenouillère.* »

Persuadé que c'était une personne de haut parage, le bon Père nous exprima toute sa reconnaissance pour une faveur dont il se croyait indigne.

Sa présence influente ne fut pas inutile pour décider nos chameliers à partir; ce dernier parcours jusqu'à l'Akabah devait les éloigner de leurs tribus, et ils n'étaient pas plus zélés qu'il ne fallait pour le chargement de nos formidables bagages.

Le *Wadi-Saal,* par où nous reprîmes notre route, ne nous offrait rien de bien nouveau, si ce n'est la perspective d'une nouvelle série de gorges étroites et de wadis semblables à ceux que nous avions déjà suivis en venant. Les Arabes lui donnent pourtant une grande importance, car cette vallée renferme le tombeau d'un scheik très-vénéré. La possession du marabout du scheik Saleh est, nous dit-on, un éternel sujet de guerre entre les tribus jalouses de ce corbillard privilégié.

Le pays est pourtant d'un aspect moins désolé que la partie de la péninsule qui sépare le Sinaï de la ville de Suez. Des tamarix, de nombreux buis-

sons au feuillage gris et tremblotant remplissaient de gaieté nos dromadaires. Nous ne partagions pas encore cette joie. Était-ce la tristesse d'avoir quitté les bons moines, ou l'appréhension de nous avancer dans des régions plus inconnues? Le vent était à la monotonie, et le premier campement fut une longue séance de sommeil pour toute la caravane.

Comme les Hébreux dans le désert, nous avions eu notre petit accès de découragement; mais cela ne dura pas. Le *Wadi-Schkattah* nous ménageait pour le lendemain une surprise merveilleuse.

Au débouché de la vallée, les montagnes semblaient dévier tout à coup de leur direction, et, s'élargissant de chaque côté, faisaient place à une plaine immense de sable blanc et rose.

Une ville indienne avec ses tours, ses pagodes, ses minarets et ses dômes, se trouvait subitement devant nous. Des gradins étagés servaient de socle à ces gigantesques constructions, et en doublaient pour l'œil l'effet prodigieux. Il ne manquait que des éléphants pour compléter l'illusion, car c'était à une montagne naturelle que nous avions affaire.

Des terrasses superposées et des détails de sculpture se dessinaient si nettement, que nous eûmes la pensée de faire un long détour pour nous approcher de la montagne et toucher du doigt l'erreur de nos yeux.

L'organisation de nos étapes jusqu'à l'Akabah ne

nous permettait pas de séjourner en cet endroit, et ce fut à notre grand regret, car nous aurions bien voulu rapporter plusieurs études de ce merveilleux panorama.

Cette Babylone semblait entourée de murailles colossales flanquées de tours crénelées; elle se perdait ainsi jusqu'à l'horizon dans une autre série de plateaux de tons beaucoup plus ardents, qui contribuait à rendre plus naturel ce mirage d'une ville immense adossée à des montagnes encore plus élevées.

Le *Wadi-Aïn*, que nous dûmes gagner le même jour, n'offrait, comme compensation au magnifique spectacle que nous quittions, que la perspective d'une source abondante ombragée de palmiers, et où nous aurions pu nous baigner au besoin. Mais cette eau limpide cachait un danger dont nous nous aperçûmes heureusement à temps : elle contenait des myriades de sangsues imperceptibles qui auraient pu opérer sur nous de la façon la plus désastreuse. Nos dromadaires et nos chameaux, qui n'y regardaient pas de si près, s'en donnèrent une indigestion, et nous eûmes bien du mal à leur faire comprendre que nous avions hâte de rejoindre la mer, pour nous plonger, nous aussi, dans une eau rafraîchissante mais dépourvue d'insectes nuisibles.

A notre insu, nous fuyions les sangsues pour tomber plus mal encore, car cette partie de la côte du

golfe de l'Akabah est littéralement infestée de requins. Du reste, ce ne fut qu'après notre second bain que les Arabes eurent la précaution de nous en prévenir, car lorsqu'on est chamelier on ne peut pas penser à tout à la fois. Ces bords dangereux doivent cette faveur à la nature poissonneuse de cette partie du golfe. La limpidité de l'eau et sa tranquillité permettent de voir le poisson même de la rive, et c'est dans ces conditions que les Arabes le pêchent à la ligne, au filet, et pour ainsi dire à la main.

L'aspect de la côte est absolument différent de celui des bords de la mer Rouge en venant de Suez; ce ne sont plus ces horribles cailloux et ces roches aiguës, mais bien un sable fin et rose qui fait penser à la plage de Trouville.

Des coquilles aux reflets les plus variés jonchent le sol et semblent être d'énormes fleurs apportées par les flots. C'est là que nous rencontrâmes en très-grande quantité des blocs de corail en formation, véritables éponges écarlate du plus brillant effet, et qui sont, paraît-il, en telle quantité, que c'est à ce capitonnage peu élastique que la mer aurait emprunté son nom de mer Rouge.

Ces parages jouissent d'une quantité suffisante de sources et de terre végétale pour y attirer des Arabes en villégiature. Leur industrie consiste exclusivement dans la pêche des innombrables poissons de cette mer, plus calme qu'un lac. Dès le pre-

mier jour de notre arrivée, deux pêcheurs se présentèrent à nous en costume, c'est-à-dire vêtus de leurs filets et d'une longue ligne de fond pour la grosse bête.

Ils devaient appartenir à la tribu des Beni-guenons, car nous n'avions jamais pensé que l'homme pût se rapprocher autant du singe; leurs gestes saccadés, leurs yeux clignotants et la contraction effrayante de leurs mâchoires lorsqu'ils parlaient nous firent hésiter, au premier abord, à les considérer comme nos frères; mais les ayant vus de dos, il ne nous était plus permis d'en douter.

Nous eûmes la naïveté de vouloir payer leur poisson avec de l'argent, mais ils ne voulurent lâcher leur marchandise que contre des denrées alimentaires; nous n'avions pas réfléchi que l'absence absolue de poche qui les affligeait ne leur permettait pas d'avoir de porte-monnaie sur eux.

Ces deux gorilles nous intéressaient beaucoup, c'étaient de vrais sauvages; nous les fîmes manger, et considérant qu'ils devaient boire en mangeant, nous fîmes apporter une gargoulette d'eau fraîche. « Merci, répondit le pêcheur, *j'ai bu hier!* »

Nous nous attendions peu à cette leçon de sobriété, et il paraissait si convaincu de sa réponse que nous nous serions fait un scrupule d'insister.

Il se décida pourtant à goûter un petit verre d'eau-de-vie qui probablement lui fit voir le ciel

entr'ouvert, car dans sa joie il faisait des bonds à décourager Auriol.

Rôtis sur des pierres brûlantes qui leur étaient appliquées comme des sinapismes, les poissons étaient excellents. Nous voulûmes faire comprendre à nos deux singes que nous serions heureux d'en voir d'autres, mais que comme nous devions poursuivre notre route, ils n'avaient qu'à nous accompagner; nous les gorgerions de nourriture, moyennant quoi ils seraient attachés à la caravane comme grands pêcheurs ordinaires de Nos Majestés.

Cela leur allait assez; ils acceptèrent et partirent aussitôt dans la direction où nous devions camper, pour avoir le temps de pêcher avant notre arrivée. Véritables grenouilles, ils sautaient dans l'eau, disparaissaient, puis revenaient sur la rive constater le contenu de leurs filets.

Cette pêche nous amusait beaucoup, et tout en marchant nous les suivions du bord, quand tout d'un coup ils nous firent signe d'approcher, en nous indiquant un point où nos yeux peu expérimentés ne distinguèrent d'abord qu'une masse grisâtre qui flottait entre deux eaux. C'était une raie immense, pouvant mesurer cinq mètres; presque échouée, elle happait au passage les mille petits poissons qui peuplent les rives. Les Arabes la cernèrent adroitement, et n'ayant d'autres lignes que nos revolvers, nous fîmes entrer nos dromadaires dans l'eau; ils en

avaient jusqu'au poitrail, et nous allions foudroyer le poisson à bout portant, lorsque d'un seul bond la raie se dégagea et gagna le large, à l'ébahissement général.

Pêcher au pistolet et à dromadaire est certainement un cas nouveau à enregistrer dans les annales de la pisciculture.

Un nouveau spectacle attira bientôt notre attention : à une distance très-rapprochée, des bandes de petits poissons argentés s'élevaient au-dessus de l'eau, disparaissaient et reparaissaient plus loin, semblables à des nuées de papillons ; la présence des poissons chasseurs expliquait ce singulier manége, par lequel ces pauvres bêtes essayaient de dépister l'ennemi et d'échapper à sa poursuite.

A cette hauteur du golfe, nous avions devant nous une charmante petite île où les ruines d'un château fort et d'un couvent sont encore assez bien conservées : elle se nomme *Kourièh*. C'était un point stratégique important jadis, à l'époque où le golfe de l'Akabah était plus fréquenté et servait de passage à toutes les caravanes venant de l'Arabie et de l'Inde.

Malheureusement c'est là que les requins ont établi le centre de leurs opérations, et de nombreux accidents sont arrivés en cet endroit par l'imprudence des voyageurs qui avaient voulu tenter de traverser la distance qui sépare cette petite île de la côte. Nous nous y baignâmes pourtant, mais avec

les plus grandes précautions. La petite bande s'était improvisé des faux nez, pour induire en erreur les requins voraces.

C'était notre avant-dernière étape avant de gagner l'Akabah, et notre impatience d'arriver nous fit malheureusement traverser un peu trop vite cette partie ravissante du golfe, qui méritait un plus long examen. Les montagnes qui viennent mourir jusque dans la mer présentent ici l'aspect le plus imposant par leurs grandes lignes horizontales, car ce ne sont plus ces cimes anguleuses ni ces roches béantes et fracturées des wadis, mais bien d'immenses plateaux superposés les uns aux autres, laissant passer de temps en temps des échappées d'un sable qui de loin ressemble à de la neige par son étonnante blancheur. La coloration rose des terrains, le ton gris perle et vert tendre des buissons, donnent à ce paysage un aspect des plus harmonieux et des plus doux. C'est là que nous rencontrâmes pour la première fois des palmiers *doumes* dont les mille branches greffées sur un seul tronc principal donnent à cet arbre une forme très-pittoresque et très-étrange. Il produit des fruits, sortes d'amandes, que nous essayâmes en vain de manger, mais auxquelles des Arabes attribuent des propriétés préservatrices contre les maladies et surtout contre le mauvais œil.

Nous arrivions au terme du voyage et nous n'a-

vions d'yeux que pour l'autre rive du golfe, où la ville de l'Akabah se dessinait au loin à l'entrée d'un magnifique bois de palmiers. Notre attention fut cependant détournée par de singuliers tas de pierres rangées symétriquement en travers du passage que nous suivions.

Dans un pays où les montagnes touchent le ciel et sont d'infranchissables barrières entre chaque tribu, les Arabes éprouvent le besoin d'installer encore des petits tas de cailloux pour définir mieux la limite exacte de leurs petits États respectifs.

Ayant sauté à pieds-joints ces modestes barricades de carton, nous cessions d'être sous la sauvegarde du scheik qui nous avait accompagnés jusque-là. Nous entrions sur un nouveau territoire, et nous allions avoir à compter avec de nouvelles autorités civiles et militaires beaucoup plus sérieuses.

Renverser un de ces petits murs mitoyens serait le prétexte suffisant d'une déclaration de guerre et le signal de représailles sanglantes dans toute la contrée.

Aussi, étant assez édifiés sur la valeur de ces plates-bandes, nous en fîmes désormais le tour avec respect toutes les fois que nous en rencontrâmes, sachant par avance avec quels vilains messieurs nous allions nous trouver.

En franchissant ces derniers obstacles, un incident alcoolique vint nous attrister, en raison de la

gaieté qu'il avait inspirée à notre drogman et à quelques-uns de nos serviteurs. La cantine aux liqueurs fortes était tombée du chameau qui la portait, et le cognac avait pris son essor... Mais au milieu de ce récit dramatique, les gestes extravagants du narrateur nous firent comprendre que c'était spécialement par le goulot de la bouteille que notre eau-de-vie s'était évadée, pour aller se perdre dans l'estomac du drogman. La pensée que nous allions traverser des tribus insoumises lui avait peut-être inspiré ce stratagème pour se procurer une dose d'énergie à la hauteur des complications qui pouvaient se présenter.

Dans son enthousiasme bachique, le drogman nous prit pour confidents, ne craignant pas de nous expliquer lui-même comment il s'arrangeait pour ne pas payer les chameliers et pour voler consciencieusement les voyageurs. Nous sûmes du reste profiter de ces révélations intéressantes. Son imagination orientale, complétement débridée, se livrait à tous les dévergondages possibles : en le poussant un peu, nous arrivâmes à des confidences inconcevables sur sa vie privée. Lorsque j'irai à Paris, disait-il en frappant à tour de bras sur son dromadaire, je serai dans une calèche de bois de cèdre, attelée de douze chevaux, et un dromadaire pour femme, et nous irons comme cela jusqu'à Londres, ventre à terre, et... Le dieu des ivrognes le pro-

tégeait, car en attendant sa calèche de bois de cèdre, il se balançait si fort qu'il risqua plusieurs fois de tomber du haut de sa selle, ce qui nous aurait fait beaucoup rire, mais sans nous rendre notre chère eau-de-vie.

Nous étions arrivés à l'extrémité du golfe, en côtoyant toujours la mer; depuis le matin, le bois de palmiers où est enfoui le village de l'Akabah se montrait à nous comme la terre promise, et cette dernière étape nous parut d'autant plus longue que nous éprouvions une plus grande impatience d'arriver au port.

Nous y arrivâmes enfin.

XIV

EL-AKABAH.

Le scheik Mohammed-Gadd. — Un décavé de la roulette. — Le fils d'un scheik indépendant. — Un filon d'Arabes rouges. — Fleurs et odeurs.

L'*Akabah* est, sans contredit, le point de notre voyage au désert qui nous laissa la plus profonde impression, par le caractère sauvage et pittoresque de tout ce qui nous y frappa, depuis les costumes aux brillantes couleurs de ses habitants, jusqu'aux constructions bizarres que nous y trouvâmes, encadrées de si merveilleux décors.

Devant nous, la mer bleue, laissant les palmiers descendre jusque dans son onde transparente; une végétation extraordinaire qui nous rappelait les parties les plus boisées du Fayoum; des habitations en terre soigneusement alignées et dont les portes étaient surmontées d'ornementations d'un style arabe presque barbare.

En outre, les types de la population différaient de ceux que nous avions pu rencontrer jusqu'alors : grands et forts, ces athlètes portaient merveilleusement leurs longues robes rouges; une kouffie

noire leur couvrait la tête et augmentait encore l'expression farouche de leurs mâles physionomies.

Il y avait là sans doute des représentants de plusieurs tribus, car quelques-uns de ces Arabes avaient la peau très-blanche, et se faisaient même remarquer par une analogie frappante avec des personnalités de nos relations européennes.

A peine notre campement avait-il été préparé sous les premiers palmiers du bois, qu'une nombreuse députation vint au-devant de nous pour nous souhaiter la bien-venue, et s'assurer surtout des ressources que nous pouvions offrir à leur industrie de voleurs et de pillards. Comme par enchantement, la tente où était installée notre cuisine fut considérée par eux comme la plus intéressante; elle regorgeait d'amateurs, parmi lesquels les scheiks les plus redoutables de la contrée ne dédaignaient pas de figurer, s'y faisant servir des séries non interrompues de tasses de café et de petits verres.

Notre pauvre cuisinier Achmet ne pouvait suffire aux exigences de tous ces messieurs, qui, véritable bande de chimpanzés, examinaient et retournaient tout ce qui se trouvait à leur portée.

C'est par un système de télégraphie que les Arabes seuls connaissent et pratiquent merveilleusement entre eux, que notre départ de Suez avait été signalé; la quantité et la qualité de nos dromadaires

officiels, le nombre de nos tentes et de nos poules, tout avait été indiqué : nous étions attendus depuis un mois, à en juger par l'affluence de nos visiteurs et par l'accueil extraordinaire qui nous émerveilla, car un feu d'artifice et des coups de fusil furent tirés en notre honneur pendant la soirée.

La présentation au scheik de l'Akabah ne devait avoir lieu que le lendemain matin. Pourquoi? avions-nous demandé. C'est qu'il est allé voler des chameaux aux tribus voisines, et qu'il n'est pas encore revenu de sa tournée, nous répondit-on : telle était l'explication de l'absence de ce prince. Ce fut son fils qui nous renseigna lui-même sur ce détail des occupations de son noble père.

Le soir de notre arrivée, le jeune gouverneur de la citadelle de l'Akabah était venu au-devant de nous, accompagné de son grand maître de l'artillerie et des principaux officiers de sa maison militaire. Comme emblème de ses fonctions détonantes, le grand maître de l'artillerie ne se distinguait des autres que par une longue perche, au bout de laquelle tremblotait une mèche imperceptible qui devait allumer provisoirement la douzaine de pétards que l'on brûla en notre honneur.

Le gouverneur pouvait avoir une trentaine d'années, et ne paraissait pas très-enchanté du poste officiel qu'il occupait dans la localité, où son autorité était bien peu de chose, en comparaison de

celle du grand scheik, qui pour le moment était en train de voler.

Son rôle, comme représentant du vice-roi, est d'assurer le ravitaillement de la caravane de la Mecque à son aller et à son retour.

C'est une halte que sont forcés de faire tous les pèlerins, en raison de la configuration du désert à parcourir, station où ils arrivent généralement après avoir épuisé leurs derniers approvisionnements d'eau et de nourriture. C'est pour subvenir à cette pieuse imprévoyance de leur part que le gouvernement a organisé ce buffet colossal, sans lequel la caravane serait obligée de se dévorer elle-même en route pour arriver à la ville sainte.

La petite fête, les pétards et les lampions avaient duré fort tard dans la nuit, et nous avions hâte de dormir sous la sauvegarde de ces brigands armés de toutes pièces, et avec qui nous devions nous efforcer d'être toujours très-aimables. Il pouvait être cinq heures du matin, et nous dormions tous du sommeil du juste, lorsque le drogman, tout en émoi, vint nous réveiller, annonçant l'arrivée du grand scheik lui-même; le vrai, le seul Mohammed-Gadd, le plus gros, le plus terrible et le plus laid à la fois.

Monté sur une jolie jument toute harnachée de housses et de floches de soie rouge et or, le scheik se détachait en silhouette à l'horizon comme un monument; il était suivi d'une quantité d'autres

armés comme lui jusqu'aux dents, et vêtus de cette robe rouge éclatante que nous avions déjà remarquée la veille. Au bout d'une courroie traînant à terre, un énorme pistolet était attaché et produisait sur les cailloux un bruit de ferraille terrifiant; de la main gauche il tenait une lance démesurément longue, ornée de houppes en plumes d'autruche, pendant que sa main droite, plongée dans son estomac découvert, s'y livrait ostensiblement à une chasse effrénée.

Le chibouk aux lèvres, il se laissa choir de son cheval plutôt qu'il n'en descendit, et avec l'assurance d'un homme qui sait ce qu'il vaut, il s'introduisit lui-même sous la tente où nous devions le recevoir; ne nous y trouvant pas, il passa immédiatement à la cuisine et s'y fit servir sans cérémonie tout ce qui pouvait s'avaler.

Nous avions été pris au dépourvu par cette visite matinale, et le drogman était fort contrarié du contre-temps qui nous mettait dans la nécessité de faire attendre Mohammed-Gadd lui-même. Réveillé en sursaut, notre colonel, très-fatigué de la journée de la veille, était particulièrement exaspéré, et le drogman, de plus en plus inquiet, nous recommandait la plus grande courtoisie, en raison de la nécessité où nous allions être de vivre sur les terres de ces pillards.

Pendant que nous mettions les vêtements les plus

indispensables à une présentation officielle, il venait nous rapporter les paroles flatteuses que le grand scheik avait bien voulu laisser tomber de sa bouche en avalant tout ce que le cuisinier n'avait pas pu lui soustraire.

Si nous n'étions arrivés, il aurait séché toutes nos cantines; car en notre absence il faisait les honneurs de notre cuisine, ne dédaignant pas de faire la chaîne pour passer les verres et les tasses aux nombreux frères et amis qui l'avaient escorté jusqu'au camp.

Sur l'avis de notre approche, et comme un enfant surpris dans l'armoire aux confitures, il avait déguerpi à la hâte. Il s'était installé dans le salon, et surpris à son tour, c'est la bouche pleine et un de nos biscuits à la main qu'il nous apparut entouré de tout son prestige.

Les compliments les plus extravagants furent échangés par l'intermédiaire du drogman : au milieu des étoiles nous étions des planètes voyageuses, des soleils en cascade et des perles égarées de l'Occident.... Victor Hugo était dépassé de plusieurs longueurs.

Pour répondre à tant de belles choses, notre colonel s'adressant au drogman : « *Dis-lui, que maintenant que je l'ai vu, je vais être heureux toute la journée, et que, pour commencer tout de suite, je vais aller me coucher.* »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Le grand Mohammed-Gadd fut très-sensible à cette attention délicate, et nous restâmes seuls à lui passer les tasses et le sucrier, où il finit par verser son café, pour simplifier la manœuvre.

Le temps se passa dans un examen réciproque de nos costumes; on se déshabilla presque de part et d'autre pour mieux faire circuler les étoffes; nos bottes excitèrent particulièrement son admiration. De son côté, il en avait de superbes, toutes rouges, mais d'une largeur telle que chacun de ses pieds devait faire au moins deux ou trois pas à l'intérieur de ces bateaux pour les entraîner à sa suite. Nous lui avions montré nos revolvers, il nous montra le sabre de son père : c'était aussi le sabre de son grand-père, de son arrière-grand-père... et de tous ses ancêtres, car cette lame merveilleuse et effrayante datait d'Abou-Bekr. Des inscriptions arabes, gravées en relief, et d'admirables niellures d'or, faisaient de cette arme un objet d'art du plus grand prix.

Le café, le cognac, les liqueurs, n'avaient pas discontinué pendant cette petite exposition, et nous étions fort inquiets du chemin que prenaient nos provisions les plus chères.

Croyant nous faire plaisir, il nous promit de revenir nous voir; nous acceptâmes, en nous promettant bien d'être sortis. Mais les consommations lui

avaient paru de premier choix, car au bout d'une heure à peine nouveau bruit de ferraille; c'était encore lui, accompagné d'une nouvelle série de scheiks plus rouges, plus importants et plus altérés que jamais. Notre pauvre cuisinier poussait des cris de douleur en levant les bras au ciel, car les tasses et les verres avaient dû circuler de plus belle. Entre deux tasses, Mohammed-Gadd nous présenta son frère le scheik Mak-Boul, petit, maigre, sec et noir : c'était lui qui devait nous accompagner jusqu'à Pétra, et nous concilier le bon accueil des tribus.

Il fallut l'intervention diplomatique du jeune gouverneur de la forteresse pour nous débarrasser de cette invasion toujours croissante de visiteurs altérés. Les amis des amis amenaient des amis, et nos cantines commençaient à devenir d'une légèreté désespérante.

L'Akabah est aujourd'hui la ville la plus importante de toute l'Arabie Pétrée, plus considérable certainement que la ville de Pétra, qui n'est qu'une grande cité en ruine, repaire de voleurs et de brigands, ornés du nom de tribus insoumises.

Sa situation exceptionnelle, et la végétation merveilleuse qui en caractérise les abords, contribuent à faire considérer cette ville comme étant le site même de l'ancienne Ælana, connue des Hébreux sous le nom d'Élath, et mentionnée dans l'Exode.

C'est à cette extrémité du golfe que se trouvait

aussi le port d'Asiongaber, d'où les flottes de Salomon allaient porter jusqu'aux Indes la renommée de sa gloire et ses petits recueils de proverbes.

Notre séjour fut laborieusement employé, et nous y fîmes une série d'études du plus grand intérêt.

Le jour de notre arrivée, deux campements anglais s'y trouvaient encore installés, mais devaient repartir le lendemain même, ces messieurs ne passant partout que juste le temps nécessaire pour n'avoir rien vu.

La veille de notre départ, deux autres campements anglais vinrent nous rejoindre et faire un peu diversion aux visiteurs, qui, ayant tout consommé chez nous, s'abattirent sous les tentes de nos voisins, pour y exécuter une nouvelle curée.

Aussi ces nouveaux voyageurs ne firent pas long feu; ils partirent le jour même, et nous exprimèrent gracieusement le désir de nous retrouver à Pétra : ils s'intéressaient beaucoup à nos peintures et à nos photographies, regrettant bien de n'avoir pas avec eux des moyens aussi sûrs d'emporter le pays avec soi.

Les tribus les plus importantes de cette partie de l'Arabie tinrent quelque temps en échec les troupes de Méhémet-Ali, qui se vengea en faisant scier tous les palmiers du golfe et de la contrée, ce qui réduisit à néant toute la richesse du pays pendant plusieurs années.

Voler les chameaux et couper les palmiers, c'est ce qui constitue le fond de la guerre que ces tribus se font entre elles ; car, profondément lâches individuellement, les Arabes s'abordent rarement en face pour la lutte ; ils se canardent volontiers de loin, blottis derrière un rocher, ou se font ébouler des quartiers de montagnes sur la tête ; c'est là toute leur stratégie, en attendant le picrate de potasse et les pompes à pétrole.

Le gouverneur de la forteresse nous invita à visiter sa petite citadelle. Entourée de larges fossés, elle se trouve occuper la partie sud-ouest de la ville. Ses murailles élevées sont flanquées de tours, où quatre canons hors de service sont chargés de terrifier les tribus par leur seul aspect. Le grand maître de l'artillerie nous fit l'explication de son système de défense en cas d'attaque; mais nous étions assez incrédules, ayant constaté par hasard que les boulets étaient trois fois trop gros pour jamais entrer dans les pièces, dont quelques-unes étaient sans lumière.

Les casemates et les galeries intérieures du château fort avaient un caractère de sauvagerie qui nous plut beaucoup ; elles rappelaient, au point de vue de la décoration, les descriptions les plus bizarres de *Salambô*, par un déploiement formidable de barres de fer, de piques, de lances démesurées et de sabres rouillés, qui devaient remonter à la

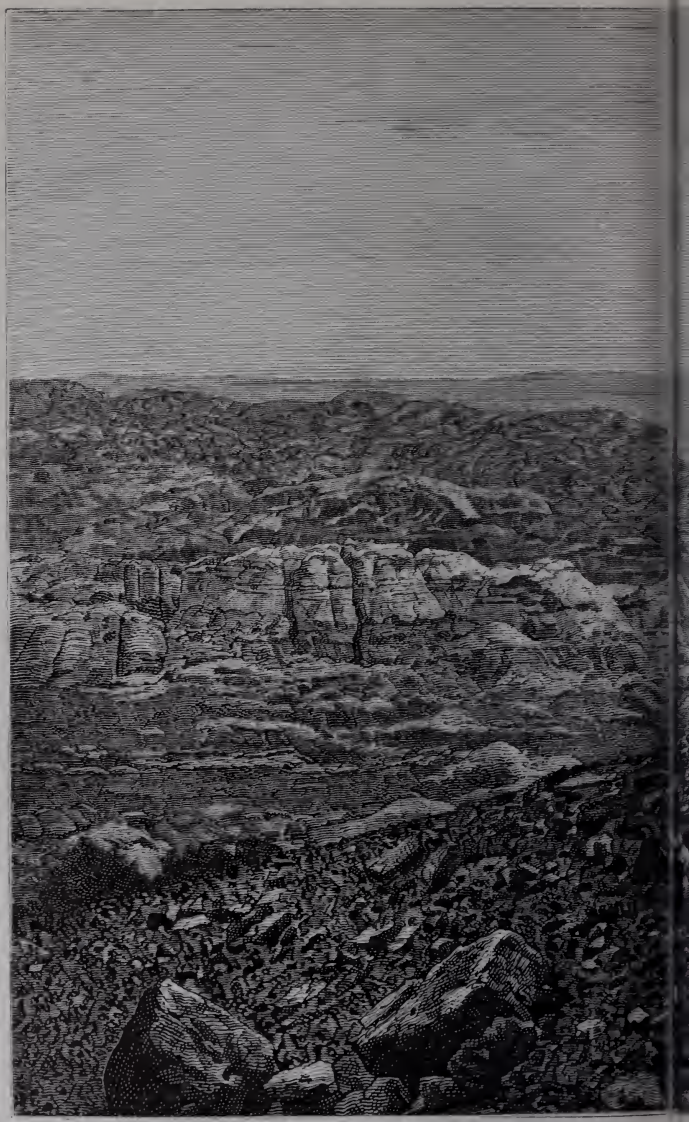
création du monde, tant leurs formes étaient primitives et barbares. Comme aux plus beaux temps du moyen âge, on nous fit voir des tas de pierres rangées avec soin près des remparts, et qui devaient être lancées aux assaillants; on nous montra également la cuve à l'huile bouillante, et les torches destinées à incendier le village au besoin. Il ne manquait vraiment que le feu grégeois pour que ce petit musée d'engins de destruction fût complet.

Les prisons de la forteresse étaient aussi très-réjouissantes, et c'est pour ne pas nous attrister qu'on ne nous montra pas les instruments de supplice réservés aux prisonniers. D'ailleurs des poteaux, alignés dans la cour comme des becs de gaz, et dont l'emploi nous avait échappé d'abord, n'étaient que de simples potences chargées de balancer dans l'espace les récalcitrants de la petite garnison.

Ici le gouverneur de l'Akabah n'est que le mandataire du gouvernement du Caire, et ce poste est généralement peu recherché par les jeunes diplomates égyptiens.

Cette mission de confiance est souvent le résultat d'une disgrâce, ou un éloignement nécessité par des exagérations de roulette et de trente-et-quarante.

Nous ne pûmes deviner le cas spécial de notre hôte; mais cet exil lui pesait beaucoup, à en juger par les soupirs qu'il poussait toutes les fois que nous lui parlions du Caire ou de Paris.



VUE GÉN

DE PÉTRA.

Pour le remercier de son gracieux accueil, nous lui fîmes deux fois sa photographie, et nous l'invitâmes à dîner, ainsi que son compère Mohammed-Gadd.

Ce fut encore la nappe qui paya les frais, car un horrible et écœurant tripot avait commencé : tout pour les doigts et par les doigts.

Ils faillirent tous deux s'estropier avec les fourchettes, dont ils avaient d'abord essayé l'emploi; les cuillers furent moins rebelles; mais les mets les plus exquis de notre cuisine n'étaient pas de leur goût; la moutarde anglaise, le piment et les oignons eurent seuls un succès indescriptible; c'est à pleine cuiller que le scheik s'en saturait le gosier, la barbe, voire même son bel estomac; mais ces taches, preuves flagrantes de sa gloutonnerie, étaient loin de l'intimider, et lorsqu'il eut rincé le premier pot de moutarde, il en redemanda un second en souriant, comme un gros bébé qui veut encore des confitures.

Alors commença un concert vocal et guttural de satisfaction, auquel nous nous attendions du reste, et qui de leur part marquait toute la reconnaissance dont leurs estomacs étaient surchargés pour nous.

Sous peine de mort, il ne fallait pas rire, et avec le talent d'imitation qui distinguait quelques-uns de la petite bande, nous fîmes notre partie dans ce concert d'une révoltante familiarité.

Pendant notre séjour, nous nous étions fait un ami, c'était le fils du scheik Mak-Boul, neveu de Mohammed-Gadd lui-même, celui qui devait nous accompagner jusqu'à Pétra.

Cet enfant, d'une dizaine d'années, était doué d'une figure remarquablement fine et expressive; son gentil caractère nous l'avait fait prendre en affection, et nous consolait de l'aspect féroce de ses bons parents; il ne prenait ni café ni eau-de-vie, et c'était déjà pour lui un grand titre à notre estime. Il devait suivre notre parcours avec son père, mais seulement jusqu'au campement principal de sa tribu.

Le lendemain, notre départ pour Pétra devait avoir lieu, et ce ne fut pas sans douleur que nous dûmes quitter nos superbes dromadaires pour enfourcher de simples chameaux, beaucoup moins alertes et beaucoup moins doux d'allure.

Les adieux à nos chameliers du Sinaï et aux gardiens de nos coursiers furent touchants. C'est en cette circonstance que les deux soldats qui nous avaient accompagnés reçurent un backchich qui dépassait tellement leurs plus belles espérances qu'ils manquèrent en devenir fous de joie, car notre colonel avait compté à chacun cent francs en pièces d'or de dix francs; à chaque petite pièce, leurs yeux s'agrandissaient d'admiration, et, le compte fini, l'Arabe restait la main ouverte et la bouche béante, ne pouvant croire que toute cette fortune

fût pour lui tout seul : de sa vie entière il n'avait certainement jamais vu tant d'or à la fois, même en peinture.

La joie de ces braves gens était indescriptible, et ils ne trouvaient plus d'expressions assez gigantesques ni assez orientales pour nous témoigner leurs regrets de nous quitter. Une dernière poignée de main, un dernier regard, et de part et d'autre on s'éloigna, se promettant bien de se retrouver un jour, n'importe où.

Nous remontions alors au-dessus du village, dans la direction du nord-ouest, et nous entrions dans une nouvelle enfilade de wadis; les montagnes dont ils étaient formés présentaient l'aspect de plateaux superposés, d'une coloration jaune foncé plus bizarre qu'agréable à l'œil.

Aucun incident ne vint égayer nos premiers campements, si ce n'est l'apparition de bandes de perdrix qui nous fournirent l'occasion de dérouiller un peu nos pauvres fusils, restés muets depuis Fidémine-el-Fayoum. Ces perdrix, grosses comme nos plus belles poules et que les Arabes ne chassent pas faute de poudre, sont d'une nature différente de nos perdrix d'Europe; leur chair est assez dure, mais nous étions trop heureux de les avoir. Leur couleur grise fait qu'on les distingue d'abord assez difficilement du sol; mais les Arabes ont de bons yeux et ils se faisaient une joie de nous les indiquer.

Les tribus auxquelles appartenaient nos nouveaux chameliers étaient d'un caractère beaucoup plus remuant que celles à qui nous avions eu affaire dans la péninsule sinaïtique; aussi était-ce aux accords de leurs chants de guerre qu'ils procédaient au chargement des chameaux et à l'installation de nos tentes.

Voici comment la chose se passait :

L'un des Arabes chantait les couplets, et tous les autres reprenaient les chœurs; il y avait des demandes et des réponses comme dans les tragédies de Sophocle. Je demandai la traduction de quelques-unes de ces strophes, dont la poésie et les métaphores orientales se rapprochaient énormément des joyeuses sublimités de l'*Homme qui rit* et des *Travailleurs de la mer*.

En voici une tranche, rien que pour y goûter :

Un Arabe seul : Il est là, il est là, il est là.

Le chœur : Qui? qui? qui? qui?

Le soliste : L'ennemi de la tribu. Je ne le vois pas, il me voit. Tout à l'heure je le verrai, et il ne me verra pas.

— Coucou, le voilà!

Et ainsi de suite pendant des heures entières sans boire.

Autre idiotisme Hugo-arabique du même cru :

« C'est un lion qui est loup, car moi loup je suis lion, et je le vaincrai par ma force.

« Ses enfants seront les esclaves de nos enfants, à moins qu'ils ne soient leurs maîtres. »

Ceci démontre clairement que si M. de la Palisse n'était mort en France, il serait encore en vie dans les wadis de l'Arabie Pétrée.

Du reste, ces chants de guerre à la gomme sont tout à fait en rapport avec les combats peu meurtriers que les Arabes se livrent entre eux, et dont nous eûmes un petit *fac-simile* à Pétra; ils ont tellement peur de se faire mal qu'ils se contentent de pousser des cris perçants et de faire des gestes terribles, après quoi ils s'embrassent à outrance en invoquant Allah et en le remerciant de la victoire qu'ils ont tous remportée..... sur eux-mêmes.

C'est généralement dans cette étreinte finale qu'ils se font leurs montres et leurs foulards, en signe de réconciliation; histoire de ne pas en perdre l'habitude et pour s'entretenir la main.

Ces concerts vocaux périodiques et obligatoires nous amusèrent pendant les premiers jours, quelquefois même nous y prenions part en nous y improvisant des parties; mais au huitième campement c'était à en devenir fou, et il nous fallut des tours de force de diplomatie pour persuader à ces artistes que leurs poésies, quoique ravissantes, nous occasionnaient des attaques de nerfs.

Le soir même où l'on avait obtenu ce soulagement, nous fûmes bien surpris de les entendre

recommencer de plus belle; fort étonnés de nos récriminations, ils répondirent que cette fois c'était de la prose qu'ils chantaient, et qu'ils avaient même changé l'air pour nous faire plaisir. Nous ne voulions pas les contrarier davantage, et nous les endurâmes jusqu'au bout, en les priant de baisser le ton d'une octave.

La lance au poing, le grand Mohammed-Gadd nous avait accompagnés; installé sur sa jument de bataille, il s'efforçait d'en activer l'allure par des cris et des gestes, car cette pauvre bête pliant sous lui avait peine à suivre le pas allongé de nos chameaux. C'est à l'entrée du *Wadi-Guerra* que le scheik prit congé de nous, laissant pour nous conduire Mak-Boul, son frère et le jeune fils de celui-ci. L'enfant était en croupe sur la selle du cheval paternel, et tenait sur son cœur une petite gazelle qu'il berçait comme une poupée.

Pour inspirer une confiance plus profonde à notre nouveau conducteur, nous l'invitâmes à prendre ses repas avec nous, ainsi que son jeune fils. Nous n'eûmes qu'à nous louer de ce bon procédé, qui nous assura tout le zèle de son autorité dans les circonstances épineuses qui devaient agrémenter notre sortie de Pétra. Il voulut nous rendre nos politesses, et lorsque nous passâmes à la hauteur de sa tribu, il nous invita à dîner; ce fut une horrible répétition des repas malpropres que nous avions déjà faits

sous la tente de ces Bédouins : boulettes de riz, mains dans le plat jusqu'aux coudes et distribution de sauce dans une espèce de sabot de bois, où chacun trempait sa boulette de riz avant de la mettre dans la bouche de son voisin.

A mesure que nous nous éloignions du désert de *Thi*, laissé sur notre gauche, le pays devenait de plus en plus verdoyant. De hautes herbes et des fleurs de toutes couleurs venaient adoucir les tons jaunes et rouges des rochers; sur le fond de ces montagnes aux tons ardents, les arbustes au feuillage argenté prenaient un aspect encore plus métallique que sur le sable où nous les avions déjà vus.

A l'horizon, un peu sur notre droite, s'élevait le *Djebel-Tsagra :* Nous avions fait dresser notre campement dans un cirque naturel formé par les roches. Nous y trouvâmes une quantité de troupeaux, moutons, chameaux et chèvres, qui comme nous cherchaient un abri contre la violence du vent. Parmi les animaux de cette arche de Noé, nous pouvions faire notre choix, et nous adoptâmes un jeune chameau que sa mère avait abandonné; il avait l'air d'une grande chèvre, et son jeune âge excusait son manque d'éducation absolue, car il était bientôt devenu avec nous d'une familiarité extravagante; entrant sous les tentes et ne dédaignant pas de venir se rouler sur nos lits. Cet enfant trouvé fut baptisé par nous du nom de *jeune Eliacin*.

Ce petit sanctuaire naturel de la montagne était propice à la photographie, et on procéda ce jour-là même à la reproduction des principaux chameliers de notre escorte. Le pays devenait de plus en plus vert, c'était un océan de buissons presque également espacés, et dont le feuillage tremblotant donnait au désert l'aspect d'une mer moutonneuse et agitée.

En raison de cette richesse végétale, nos chameaux ne quittaient plus leurs serviettes, et ces arbustes étaient constamment l'objet de leur attention ; quelques-uns s'en rendirent malades : la science de notre docteur n'avait malheureusement pas prévu ce cas extraordinaire de gloutonnerie chez des animaux dont la sobriété est proverbiale, ni les conséquences désastreuses de ces indigestions. Il nous aurait fallu des barils d'eau de Cologne pour lutter contre les parfums inconnus qui en résultèrent.

Nous suivions le *Wadi-Delâga* et le *Aïn-Réisice* entre deux murs blancs formés par le lit naturel d'un torrent. Cet aspect crayeux avait beaucoup de rapports avec les plaines et les fondrières de la Champagne ; de nombreuses perdrix étaient les seuls hôtes de ces roches encombrées de plantes, d'herbes et d'arbustes, et les chasseurs de la caravane s'y livrèrent à plusieurs hécatombes, pour la plus grande gloire de la marmite suédoise. A chaque détour du ravin, des troupeaux sans conducteur semblaient livrés à eux-mêmes : des chevaux, et particulièrement

de superbes juments escortées de leurs poulains, excitaient notre intérêt.

L'un de nous ne put résister à l'envie d'acheter une assez jolie bête qui avait l'air de ne pas demander mieux; mais la difficulté était de pouvoir s'adresser aux propriétaires, dont nous n'avions encore entrevu aucun échantillon, depuis que nous traversions ces innombrables haras. Nous ne les apercevions pas, mais il ne devait pas en être de même pour eux, car suivant les bonnes habitudes du pays, c'est caché derrière un rocher que le fidèle berger épie la campagne et surveille les voyageurs, pour les voler au besoin. Ces nombreux chevaux qui ont l'air abandonnés sont tous numérotés, et lorsqu'il en manque un, la tribu de son propriétaire se lève tout entière pour le retrouver et le réclamer à main armée au besoin.

Le vol des animaux constitue dans le pays une perpétuelle occupation et entretient des relations désagréables entre les tribus, pour lesquelles il s'agit de revoler ce qu'on leur a pris. A notre station précédente, les Arabes de notre escorte nous avaient présenté l'un de leurs amis, berger du pays et connu comme le plus habile voleur de la contrée. A leurs yeux c'était un grand personnage, et ils lui témoignaient l'admiration profonde qu'ils éprouvent toujours pour l'auteur d'un vol ou d'une surprise habilement exécutée.

Encore un jour de cailloux et de fondrières, et nous allions pouvoir étudier à notre aise les plus remarquables types de ces industriels : nous devions même apprécier leur mérite d'après nature, et y laisser malgré nous bien des gages; tout ce que nous avions encore de sucre et de café, en un mot, nos plus chères provisions devaient y passer, et si nous ne nous en plaignions pas trop, c'est que nous aurions pu y rester nous-mêmes.

PÉTRA.

XV

UNE VILLE MONOLITHE.

Le *Sik*. — Trésor de Pharaon. — Théâtre. — *Hasta virilis Pharaonis*. — Saint-Sulpice avant la lettre. — Des antiques en guenilles. — *Nossar-Kelb*. — *Scheik-Wadi-Mouça*. — Les adieux de Judas et le moment de s'en aller.

Il était trois heures de l'après-midi, le wadi que nous suivions participait de cette pente insensible qui depuis plusieurs jours nous avait amenés à une hauteur extraordinaire au-dessus du niveau de la mer; rien ne nous annonçait encore l'approche d'une ville, et nous commencions à douter de l'expérience de nos guides, lorsque nous nous trouvâmes subitement en face d'un merveilleux panorama.

Au-dessous de nous, la ville entière de Pétra, le mont *Hor* et les chaînes de montagnes qui s'y rattachent se déroulaient comme dans un rêve; au delà de ces cimes élevées, la ligne blanchâtre du désert

enveloppant comme une mer écumeuse ces gigantesques écueils.

Malgré le peu d'enthousiasme que j'ai toujours éprouvé pour les vues à vol d'oiseau, je ne pus résister à l'admiration qui s'empara de toute la caravane devant ce magnifique spectacle.

La nature des montagnes escarpées dont la ville de Pétra est formée est des plus spéciales; c'est un grès rouge foncé, assez friable, affectant les boursouflures de la lave en fusion.

Du point où nous étions, nous ne pouvions encore distinguer les constructions ni les monuments de la ville; mais nous pouvions nous rendre exactement compte de son emplacement exceptionnel. Entièrement entourée de ravins et de précipices, ce bloc de granit est une forteresse naturelle défendue par la configuration même de la montagne, où elle est pour ainsi dire sculptée.

Du reste, son nom latin, *Pétra* (pierre), justifie cette nature nouvelle d'une ville dont les maisons, les temples et les monuments ne sont que les parois des rochers dégrossis ou isolés les uns des autres par la main de l'homme.

C'est une *ville monolithe*. Bloc immense bien fait pour tenter les Romains, qui cherchaient beaucoup plus l'extraordinaire que le beau dans les manifestations de leur puissance.

Sculpter une ville entière dans une montagne,

telle fut l'entreprise qu'ils réalisèrent à force de patience et de volonté. Là, comme toujours, la difficulté à vaincre, la matière à dompter et les éléments à braver, tel fut le but qu'ils se proposèrent et qu'ils obtinrent, en dépit du goût et de l'art, qui pour ce peuple d'ingénieurs ne venaient qu'en seconde ligne.

Mais les maîtres maçons de l'univers n'étaient pas si désintéressés qu'ils en avaient l'air. Venir utiliser une montagne qui se prêtait si bien à cette grande fantaisie n'était pas un motif suffisant pour traverser les sables du désert; leur ambition et leur intérêt dominaient leur amour pour la construction, et si Pétra présente l'assemblage de monuments aussi imprévus dans ces contrées lointaines, c'est que son importance stratégique répondait à des frais de décoration aussi extravagants.

En effet, Pétra était pour eux un point de jonction entre les confins de l'Arabie, l'Égypte et l'Inde.

A une époque où les Romains avaient la prétention de posséder le monde entier et ses dépendances, il est très-naturel qu'ils aient voulu se créer là un poste avancé, un point de ralliement entre leurs possessions de l'extrême Orient et la province d'Égypte. Il faut se reporter à l'époque de leurs conquêtes en Asie pour comprendre l'importance de Pétra dans leur plan et pour s'expliquer ces ruines étranges, qui aujourd'hui ne se rapportent

pas plus à la géographie des peuples modernes que l'emplacement de Ninive et de Babylone.

Débris gigantesques d'empires et de peuples plus grands encore, ils ont été respectés par le temps, pour permettre à l'histoire de mieux lire dans le passé et pour nous faire toucher du doigt la puissance de ces anciens, dont notre petite civilisation moderne se moque si souvent à tort et à si bon marché.

Quel est le peuple qui pourrait aujourd'hui fonder des villes de cette importance? Car Pétra était une cité romaine venant s'imposer en Orient non comme une émigration de passage, mais comme un diminutif de Rome même, avec ses temples, ses théâtres, son forum et ses tombeaux indestructibles.

Perdue au milieu du désert, cette ville est restée longtemps dans l'oubli le plus absolu, et c'est à des époques très-espacées que son nom revient dans l'histoire du monde. M. de Laborde a réuni tout ce qu'on pouvait avoir de renseignements précis à ce sujet. L'origine de Pétra serait bien antérieure à l'occupation romaine, et avant l'existence des monuments que l'on y admire aujourd'hui, la ville était la capitale d'un petit royaume important; c'était déjà un point de repère entre les grands peuples qui se partageaient alors l'Orient et dont les Romains convoitaient l'annexion.

Moïse est le premier qui mentionne cette localité.

Dans le chapitre quatorzième de la Genèse, il parle des habitants des montagnes de *Séir* comme étant les *Horites* (*habitants des grottes*). Dans le Deutéronome et dans le livre de Jérémie, l'emplacement et la nature des *grottes* occupées par les Horites, puis ensuite par le peuple d'Édom, sont clairement définis par le prophète. Il y revient plusieurs fois, précisant les montagnes qui forment aujourd'hui l'amphithéâtre de Pétra. Dans le livre des Rois, la ville de *Sela*, capitale des Édomites, correspond également à cette situation topographique.

Ce n'est que trois cents ans après Jésus-Christ que l'on trouve le nom de Pétra employé par les Grecs et par les Romains; Diodore l'indique déjà comme la capitale du royaume des Nabathéens, qui en avaient chassé les Édomites. C'est dans le cours du quatrième ou du cinquième siècle avant notre ère que cette substitution dut s'opérer. Strabon fait de Pétra un point de jonction important entre Babylone et l'Égypte, et ce n'est qu'un siècle avant le Christ qu'Artémidore fait une description très-positive du pays et des richesses de la ville, dont il cite le nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour.

Arétas, roi des Nabathéens, était très-puissant, paraît-il, et intervenait d'une façon si positive dans les affaires de la Judée, qu'il s'attira une première expédition de la part des Romains, pour avoir donné trop sincèrement son avis dans une réunion publique.

Du reste, noble ancêtre des scheiks que l'on voit aujourd'hui, ce fut à force de platitudes qu'il détourna ce premier orage; mais peu de temps après, lors de l'expédition d'Aétius Gallus dans l'Arabie, Pétra tomba définitivement au pouvoir des Romains. Ils y installèrent d'abord un poste d'observation, qui devait bientôt devenir une colonie.

A une époque plus rapprochée, Pline décrit les richesses commerciales de Pétra, qui justifient les frais de décors et de constructions que nous pouvons y admirer encore.

Enfin c'est l'an 105 de notre ère, sous le règne de Trajan, que le royaume nabathéen fut officiellement annexé à l'empire. Dès lors, la fortune de Pétra fut intimement liée aux différentes phases de la puissance romaine. Simple numéro dans le catalogue de leurs possessions, Pétra disparaît avec les Romains pour tomber dans un oubli complet.

Le *Wadi-Mouça* fut bien mentionné par quelques auteurs à l'époque des croisades, mais ce n'est qu'en 1812 que le savant Burckhardt découvrit pour ainsi dire à nouveau les ruines de Pétra, tombées dans l'oubli le plus absolu.

En dernier ressort, les descriptions de M. de Laborde donnent au complet tout ce que l'histoire et l'archéologie peuvent réclamer de plus exact et de plus minutieux sur ces monuments, si étrangement interprétés par les peuplades du pays. Les ouvrages

de Robinson, Irby et Mangles ne font que confirmer ces savantes observations.

Devant nous renfermer dans un cadre beaucoup plus restreint, décrivons ceux de ces édifices qui nous ont plus frappés par leur bizarrerie que par la pureté de leur architecture.

En thèse générale, toutes les constructions, décorations et sculptures de Pétra peuvent se rapporter à l'art romain. C'est l'art romain purement décoratif, et il existe une analogie frappante entre ces édifices et les peintures murales qui font l'ornement des ruines de Pompéi. Ces petits motifs d'architecture entassés ridiculement, ces colonnes maladives, ces petits frontons tourmentés et surchargés d'ornementations, se trouvent être la fidèle reproduction des monuments de Pétra. Architecture de décadence et de fantaisie où, dans un indescriptible mélange de tous les ordres, le grec perd sa simplicité et sa grandeur naturelles pour faire place à une exagération inutile de sculptures et de décorations de mauvais goût.

Mais sans s'arrêter à des détails mal réussis et à cet abus d'ornementation, ces monuments n'en sont pas moins saisissants par leurs dimensions colossales et par les difficultés que dut présenter leur audacieuse exécution.

Pour définir le style de Pétra, il faudrait créer le mot *grec-renaissance*.

Pressés comme des enfants qui veulent voir tout de suite la petite bête, nous avions abandonné nos dromadaires, qui, pour arriver à la ville, devaient effectuer encore un assez long trajet, et à travers les rochers et des buissons très-mal entretenus, nous étions descendus en courant au fond du ravin, qui devait nous servir d'antichambre.

Arrivés en bas, nous nous trouvâmes au bord d'un frais ruisseau abrité de magnifiques lauriers-roses à l'état d'arbres vigoureux, et à l'ombre de ce bois nous attendîmes l'arrivée de nos montures et surtout du drogman, en raison du caractère peu gracieux des indigènes, qui nous invitait à prendre les plus grandes précautions pour aborder ces parages sinueux. Il fallait faire son entrée en colonne et se compter de temps en temps, car nous allions débuter par le défilé le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer.

Comme toujours, notre arrivée avait été signalée, et nous étant avancés un peu plus, nous nous trouvâmes nez à nez avec deux Bédouins du pays; armés qu'ils étaient de longs fusils, de pistolets et de couteaux, ces messieurs ne nous inspirèrent qu'une médiocre confiance, et nous fûmes très-froids à leurs avances. Pour entrer en conversation, ils nous offrirent de leur acheter quelques perdrix grises très-ordinaires; mais, en l'absence de notre drogman, nous étions d'une réserve très-étudiée, et

nous leur répondîmes avec beaucoup de politesse que nous sortions d'en prendre.

Enfin la caravane arriva; on massa les bagages, et, notre scheik en tête, notre entrée dans Pétra commença. Il ne manquait que Strauss et son orchestre pour nous transporter à l'un de ces défilés d'opéra ou de féerie méthodiquement ordonnés.

Nous entrions dans la montagne par une gorge si étroite, que nous dûmes bientôt descendre de nos montures pour ne pas nous briser la tête contre les roches qui surplombaient au-dessus de nous à une hauteur de plusieurs centaines de mètres. Les deux parois de la montagne se trouvent tellement rapprochées en cet endroit, que la lumière du jour n'y arrive que par une cassure qui elle-même ne la reçoit que par ricochet. Cette demi-obscurité accentue le caractère saisissant de cette caverne prolongée.

Es-Sik, tel est la dénomination de ce couloir fantastique, qui fait penser à l'enfer de Dante beaucoup plus qu'à la grandeur romaine; la coloration exclusivement rouge de la montagne complète cette impression infernale, et Orphée ne serait pas déplacé dans ce corridor incandescent et terrible.

A l'entrée de cette gorge féerique, les Arabes nous firent remarquer une arche en plein cintre hardiment jetée au-dessus du passage. Cette construction est purement décorative, car, vue de plus

près, elle ne saurait servir de pont et ne relie entre elles que des roches inaccessibles; on y remarque douze niches où devaient figurer autrefois douze statuettes; mais l'islamisme est venu religieusement les supprimer, comme toutes les autres représentations de la forme humaine qui pouvaient se trouver dans les divers monuments de la ville.

Un Anglais, dit-on, paya fort cher pour traverser cette petite arcade; mais son passage produisit un ébranlement tel au monument, qu'il ne consentit jamais à revenir par le même chemin; il fallut toutes les cordes de la tribu pour le descendre de là-haut, où, en fait de perspective, il n'avait trouvé que celle de mourir de faim.

Dans le parcours de ce Sik étrange, l'on rencontre déjà les traces de plusieurs constructions romaines, entre autres les restes d'un aqueduc pris dans l'épaisseur de la roche même et qui, en conduisant les eaux de l'*Aïn-Mouça* au centre de la ville, devait permettre de suivre le ravin à pied sec. Cet aqueduc est en ruine, et c'est les pieds dans l'eau que l'on effectue une grande partie de ce singulier trajet. Quoique ce soit l'unique passage pour arriver à la ville du côté sud, là comme partout les cantonniers brillent par leur absence; les braves gens du pays se garderaient bien d'enlever les cailloux ronds et glissants qui encombrent le lit du torrent et compliquent ce chemin aquatique de la façon la plus

LE GRAND TEMPLE ROMAIN A PÉTRA.

désagréable. Ce n'est peut-être qu'un calcul pour mieux intimider les voyageurs, en leur faisant apprécier les difficultés qu'ils auraient à s'en aller sans la permission des indigènes.

Partagés entre notre admiration pour cet endroit merveilleux et les douloureuses contorsions de nos chevilles tournantes, nous suivions ce défilé depuis une demi-heure environ, lorsque l'apparition la plus imprévue se produisit à nos yeux éblouis : éclairé comme par un jet de lumière électrique rouge, un temple tout entier se dressait devant nous. C'était le premier que nous rencontrions, et sans contredit le plus intéressant de tous les autres édifices de Pétra. Il porte le nom de *Khaznèh-Fir'oun*, Trésor de Pharaon, quoique son architecture corinthienne ne laisse aucun doute sur son origine ; mais c'est par habitude que tout ce qu'il y a d'architecture sérieuse en Orient est invariablement attribué à un Pharaon d'Égypte.

Le monument tout entier est taillé d'un seul morceau dans la paroi rouge du rocher, et présente l'ensemble d'un temple dont la façade, à deux étages, est surmontée d'un petit pavillon circulaire orné de colonnes. Dans son ornementation, ce petit dôme final est surmonté lui-même d'une urne assez massive, dans laquelle les Arabes se figurent qu'un trésor est renfermé. De nombreuses traces de balles indiquent les tentatives infructueuses qu'ils ont faites

pour déplacer ce caillou inoffensif, car l'ascension de ce fronton nécessiterait des échafaudages dont ils n'ont pas les moyens.

Cette façade de temple, qui semblerait indiquer une disposition intérieure assez considérable, est un véritable trompe-l'œil. Par la porte du bas, cette entrée fastueuse ne donne accès qu'à une pièce carrée assez étroite et garnie de niches, dont l'usage est très-contesté. Cette excavation est trop petite pour un temple et trop grande pour un tombeau; d'un autre côté, ces constructions furent-elles laissées inachevées? Cela est encore fort possible, car en plusieurs endroits, les sculptures qui en font l'ornement ne sont que grossièrement ébauchées.

La plupart des décorations que l'on y remarque ont une grande ressemblance avec celles de Balbek, et quelques auteurs rapportent la construction de ces monuments, si éloignés les uns des autres, à une seule et même époque.

Une inscription grecque, signalée par M. de Laborde, ferait pourtant remonter l'existence d'une partie de ces monuments à une époque bien antérieure. Cette inscription se trouve au frontispice de l'un des tombeaux qui précèdent le grand théâtre; nous allâmes pour la voir, mais elle est à moitié effacée. Nous eûmes un instant la pensée de la refaire nous-mêmes, mais cela nous aurait porté malheur, et nous nous attaquâmes à d'autres pierres

innocentes pour y déposer des hiéroglyphes de notre cru, qui intrigueront fort les Champollion de l'avenir.

Pendant notre séjour à Pétra, deux journées de pluie torrentielle nous avaient contraints à l'inaction la plus absolue; ces heures furent agréablement passées à confectionner sur les tombeaux les inscriptions gallo-grecques les plus expressives pour l'œil et pour la science..... des amateurs de rébus illustrés.

Quatre mois plus tard je me trouvais à Damas, en compagnie de savants voyageurs qui, ayant également visité Pétra, avaient été fort intrigués des peintures que quelques-uns de notre petite bande y avaient laissées en souvenir de leur passage. Je m'associai de toutes mes forces à leur indignation, sachant mieux qu'un autre à quoi m'en tenir sur l'origine de ces sacriléges. Signe des temps : ces monuments nous avaient paru mauvais d'architecture, et nous n'avions pu résister à l'envie de l'écrire dessus dans le style le plus réaliste qu'ait jamais employé l'hiéroglyphomanie.

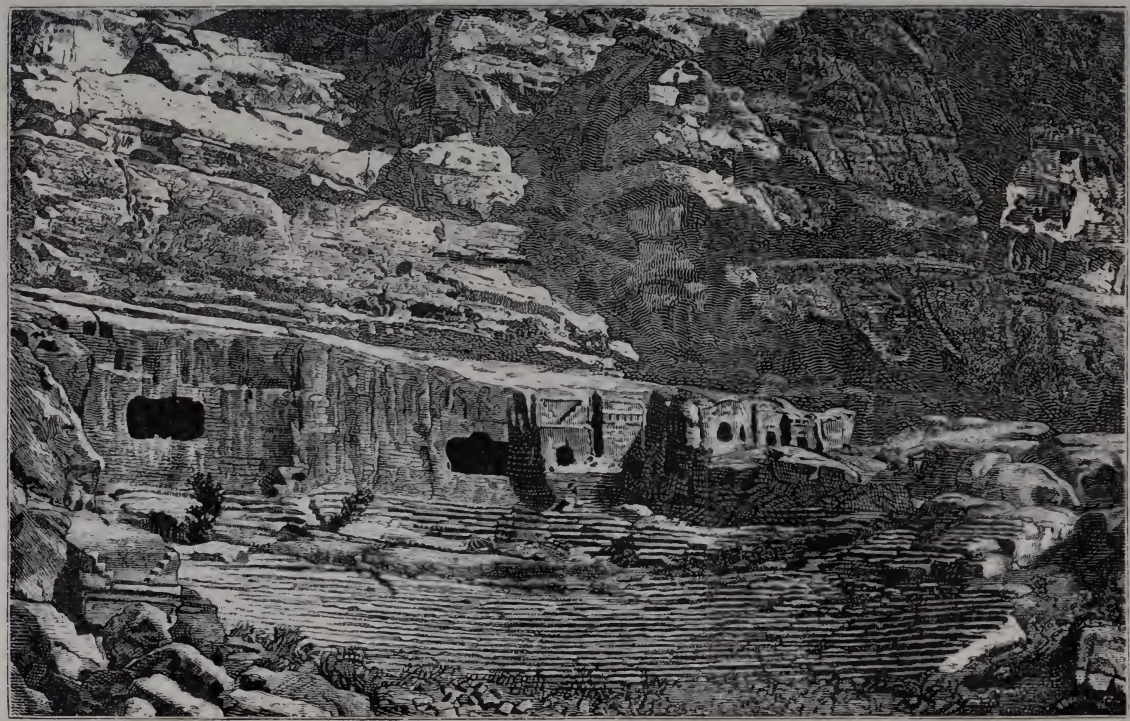
Nos intentions étaient pures. Ainsi, pour faciliter aux voyageurs qui nous suivraient la visite de cette intéressante cité, nous avions peint des mains indicatrices avec des flèches. Les carrefours, par trop compliqués, avaient été divisés par nous en sections et en quartiers, dont les noms, tracés large-

ment au vermillon, brillaient comme des soleils, accompagnés du profil égergique de quelques-uns des principaux scheiks du pays : *Wadi-Mouffetard, Guignol-Square*, etc.... *crescendo*.

Qu'il nous soit beaucoup pardonné, car nous avons beaucoup souffert pendant ces mortelles journées de pluie qui détrempèrent tout, au point de convertir notre campement en marais et de rendre tous les chemins impraticables.

En quittant le Sik devant le temple du Trésor de Pharaon, la gorge se divisait subitement en deux branches moins étroites; celle que nous prîmes était littéralement encombrée d'immenses lauriers-roses et ressemblait à un petit bois en fleur. Ce circuit nous fit déboucher tout d'un coup sur le théâtre proprement dit, entièrement creusé dans le roc comme les autres monuments; l'orchestre mesure trente-cinq mètres de diamètre, et l'on peut encore compter les trente-trois rangs de gradins qui formaient l'amphithéâtre des spectateurs.

C'est en cet endroit que se trouvent réunies en plus grand nombre les grottes sépulcrales creusées dans le roc; la dimension de ces excavations et leur emplacement superposé permirent à quelques savants de croire que ces ouvertures symétriques n'étaient que les loges principales du théâtre, places réservées aux personnages de distinction; mais l'existence de grottes semblables dans le reste de



la ville détruit cette hypothèse bienveillante; ce n'étaient que des habitations ornées de fenêtres encore visibles, et dont l'existence devait être bien antérieure à la construction des grands monuments qu'elles avoisinent.

En quittant le théâtre et en remontant, sur la gauche, une série successive de degrés en mauvais état, on arrive aux tombeaux, dont l'architecture est très-caractéristique. En forme de cônes tronqués, les façades extérieures de ces tombes présentent l'aspect d'une pyramide inclinée sur la paroi de la montagne. Un fronton à angle très-ouvert est généralement soutenu par deux petites colonnes, ou par des motifs d'ornements rectangulaires, et des simili-fenêtres donnent prétexte à des répétitions de cet étrange motif, qui de loin ressemble à une série d'armoires superposées plutôt qu'à une façade monumentale bien étudiée.

C'est de la fantaisie de mauvais goût; en quittant ces petites boîtes et en repassant devant le théâtre, nous suivîmes la vallée qui, en s'élargissant toujours davantage, devait nous amener au Forum, emplacement central de la ville romaine où se trouvent groupés le plus grand nombre de ses monuments. C'est cet endroit qui est généralement choisi par les drogmans pour établir les campements; c'est là que, dans la boue et l'humidité, nos tentes furent dressées et soutinrent le siége de toute la po-

pulation, accourue pour nous voir et surtout pour vivre à nos dépens, car bientôt nous allions avoir une terrible répétition des orgies de l'Akabah et des gloutonneries seigneuriales du grand Mohammed-Gadd.

Toujours prévenus à l'avance, les scheiks de la contrée étaient sous les armes, et, semblables à une volée de corbeaux, ils s'abattirent sur nous avant même que nos chameliers eussent pu décharger les bagages et installer les tentes.

La réception fut brillante, touchante et même bien méritoire de la part de notre colonel, qui, spécialement voué à l'admiration et au respect de ces brigands, dut accepter leurs embrassements sans sourciller.

Ce fut d'abord le scheik de Pétra, Nossar lui-même, puis le scheik de Wadi-Mouça, encore lui-même, puis une procession de tous les scheiks de tous les wadis des environs, tous plus puissants, plus terribles et surtout plus malpropres les uns que les autres.

Dans cette riche collection de mauvaises figures, nous reconnûmes quelques-uns des jolis messieurs qui avaient déjà fricoté à l'Akabah aux dépens de nos cantines. Ils savaient le chemin de la cuisine, et la noce ne fut pas longue à se réorganiser autour de nos pauvres provisions. Des Anglais étaient installés lors de notre arrivée; c'étaient

ceux que nous avions déjà rencontrés. Nous fîmes diversion au véritable pillage dont ils étaient l'objet, et tous les renseignements qu'ils nous donnèrent sur la localité et sur ses habitants n'étaient pas tous d'une folle gaieté. Du reste, ils partaient le lendemain très-désenchantés, nous laissant à nous-mêmes ou plutôt aux mains avides de nos hôtes.

Pour nous tâter et nous intimider, ces bons Bédouins organisèrent entre eux un *fac-simile* de bataille, à propos d'un tonneau d'eau que notre drogman avait envoyé chercher pour le campement. Le porteur du tonneau réclamait dix francs, et le propriétaire du tonneau revendiquait la même somme : les sabres se tiraient, les fusils se chargeaient avec fureur, et les cris les plus discordants faisaient résonner la ville entière. Confiants dans nos fusils et dans nos revolvers, nous manifestâmes pour cette rixe simulée une indifférence qui les fit tous rentrer dans le silence : le truc avait été éventé; car, prévenus par notre scheik de l'Akabah, nous n'avions pas cru *que c'était arrivé*, et provisoirement ces honnêtes gens en étaient pour leurs frais.

Voici en quoi consistait leur petite comédie, véritable pantomime militaire digne des baraques foraines les plus naïves :

Avec grand fracas, les scheiks de Pétra et de Wadi-Mouça se réunissaient, se parlaient bas, criaient, s'injuriaient et s'embrassaient tour à tour,

se mettaient à courir dans tous les sens, et se réunissaient encore pour s'embrasser de nouveau.

Ils présentaient assez bien l'aspect de ces jeux équestres où les cavaliers se groupent, se séparent et décrivent des circuits imprévus, pour se retrouver en masse; c'était un carrousel à pied qu'ils exécutaient devant nous. Des rats affolés par un terrier peuvent seuls donner une idée de ces évolutions grotesques. *Barouth! barouth! Allah! Allah!* Tels étaient les cris dont ils agrémentaient cette représentation; et la nuit étant venue sans que nous ayons manifesté la moindre frayeur, tous les figurants disparurent, s'en allant bredouilles de cette petite tentative de terrorisme.

Ils nous laissèrent la paix pendant quelques jours, qui furent consciencieusement employés à faire des études des principaux sites de l'endroit. L'emplacement du Forum est dominé de toute part par les montagnes, qui en font un repaire inaccessible, et le Sik, que nous avions suivi, est peu fait pour favoriser une surprise de cette caverne de brigands. C'est là que se trouvent superposées en plus grande quantité ces niches sculptées, pures décorations, dont rien ne vient justifier la nécessité, puisqu'elles ne sont qu'extérieures, et ne servent d'entrée à aucune excavation qui en vaille la peine.

En descendant sur la gauche, dans la direction où va se perdre l'Aïn-Mouça, on est frappé par un

monument qui se détache tout seul dans de beaucoup plus grandes proportions et dans un goût d'ornementation beaucoup plus sobre : c'est le *Kassr-Fir'oun*, le Château toujours de Pharaon, c'est convenu, quoique cette construction soit encore plus romaine que les autres dans ses formes massives et par les arcs en plein cintre dont on voit les restes. Ses murs mesurent au moins deux mètres cinquante centimètres d'épaisseur, ce qui donne une idée de sa solidité à toute épreuve; des triglyphes et des rosaces ornent sa frise, et contribuent au caractère à la fois plus simple et plus grandiose de ce palais. On voit à l'intérieur des traces de poutres indiquant les différents étages dont l'édifice se composait.

Ces lignes tranquilles reposent un peu l'œil fatigué du papillotage des autres monuments, véritables gâteaux où l'on éprouve l'envie de piquer une rose en papier.

Les légendes du pays entretiennent la tradition que les Romains ont caché là des trésors considérables; et je comprends toute l'avidité des Arabes à vouloir dénicher la fève de ces belles pâtisseries. J'ai eu l'avantage de faire quelques études d'architecture, et, grand admirateur du grec en particulier, je prie le lecteur de me pardonner d'en vouloir un peu à ces joujoux merveilleux, qui dénotent chez

leurs auteurs plus de hardiesse que de savoir et plus de mauvais goût que de naïveté.

Il nous restait à voir un grand nombre de tombeaux et de temples inachevés ou en ruine; ils se dissimulaient si bien dans les rochers dont ils étaient formés, que le secours de nos horribles guides n'était pas de trop pour découvrir ces monuments, enfouis quelquefois sous d'énormes massifs de lauriers-roses et de lianes.

C'est la plus riche collection de cavernes de voleurs que l'on puisse imaginer, et si Cartouche voulait monter une communauté de ses confrères, il trouverait là un pays tout naturellement approprié à leur éducation. Parmi les nombreux tombeaux que nous rencontrions en suivant le cours de l'Aïn-Mouça, l'un d'eux mérite une mention spéciale : il possède sur son fronton une inscription latine très-bien conservée, et où le nom du préfet *Florentinus* est facile à déchiffrer. Ce fonctionnaire mort à son poste nous intéressait, et son nom plein de gaieté contrastait étrangement avec le côté terrible et navrant de sa dernière résidence.

Après une revue consciencieuse d'une foule de tombes analogues, où les débris de tous les styles d'architecture se heurtaient, un petit conciliabule fut tenu entre nous et nos Arabes, car il s'agissait d'une ascension fatigante à faire, pour aller voir l'un des monuments les plus considérables de Pétra,

mais qui est, sans contredit, le plus laid par son architecture indéfinissable. C'est le couvent *El-Deïr*, que nous avons spontanément surnommé *Saint-Sulpice avant la lettre*. La ressemblance de ces deux édifices, qui ne se sont jamais vus, nous parut extraordinaire, et il ne manquait qu'une fontaine avec des lions, pour nous croire magiquement transportés au cœur du sixième arrondissement.

Des colonnes doriques soutiennent un premier fronton surmonté d'une immense galerie, comme à Saint-Sulpice. Un second étage et un nouveau fronton viennent surcharger ridiculement cette façade, dont les grandes proportions ne rachètent pas le mauvais goût.

Le suisse n'étant pas là, nous entrâmes très-irrespectueusement dans ce sanctuaire, où la petite bande exécuta le charivari le plus infernal. On déjeuna très-consciencieusement sur les degrés du temple, et la digestion se fit en démolissant à coups de pierres des nids de chouettes et de chauves-souris, seules locataires de ce palais désenchanté et désenchanteur. Les enragés de points de vue à vol d'oiseau peuvent s'offrir, de là, le panorama d'une série de pics plus éloignés les uns des autres et que le mont Hor domine comme un géant.

Ce qui nous frappa surtout dans ce voyage aérien, ce furent les escaliers creusés dans le roc et assez bien conservés que l'on gravit dans tout le parcours

de cette ascension. D'énormes lézards verts et bleus se chauffaient au soleil et se sauvaient à notre approche. Dans plusieurs endroits, des bouquets de lauriers-roses encombraient absolument le passage, et c'était à quatre pattes que nous devions circuler pendant plusieurs minutes, pour ensuite reprendre la rampe.

Au départ, un seul des hommes sérieux de la caravane s'était joint à la petite bande intrépide; malgré tout son courage, nous avions dû l'abandonner à moitié route, nous proposant bien de le reprendre au vol lorsque nous descendrions de la montagne. En revenant, il n'était plus à la place où nous l'avions laissé, et notre inquiétude était grande, car d'énormes précipices ornaient les abords de ce petit carrefour, et nous craignions un accident; les cris, les sifflets, les détonations d'armes, tout fut tenté pour lui venir en aide, dans le cas où il se serait égaré dans les mille détours de ces rochers inextricables, et ce ne fut pas sans une grande inquiétude que nous revînmes au camp sans lui.

Voici ce qui lui était arrivé : s'étant endormi au point où nous devions le retrouver, il avait été réveillé subitement par un bruit de branches que ne légitimait en rien la tranquillité absolue de l'atmosphère; il s'était retourné et s'était vu nez à nez avec un monsieur du pays fort bien armé et qui avait l'air

de l'observer dans les plus mauvaises intentions. Le fusil de notre ami n'était pas inutile pour maintenir à distance cette désagréable apparition, et il était revenu seul, opérant à reculons une retraite en bon ordre, très-difficile, car le moindre accident de terrain pouvait être un piége et favoriser l'audace de son observateur acharné. Cette aventure nous rendit moins imprudents dans les perquisitions que nous aurions été tentés de faire seuls dans ce pays inhospitalier; nous ne quittions plus nos fusils et nous ne partions que par groupes, ne nous éloignant plus du Forum ni des monuments du centre de la ville.

Vers la partie sud, une colonne restée toute seule debout au milieu de nombreux débris constitue l'une des pièces curieuses de cette étrange cité. C'est uniquement par le surnom qu'elle porte que cette colonne est intéressante; et c'est encore ce pauvre Pharaon qui en fait les frais : *Zubb-Fir'oun* (*Hasta virilis Pharaonis*), telle est la singulière dénomination de cette colonne, qui s'obstine à menacer le ciel, pour la plus grande gloire du Pharaon qui peut en revendiquer la parrainage. Le mauvais temps et notre désir de ne pas nous écarter du campement nous invitèrent presque tous à faire une étude de ce morceau vénéré d'architecture.

Notre séjour à Pétra commençait à nous inquiéter et notre situation devenait de plus en plus critique.

Nos rapports avec le scheik Nossar laissaient entrevoir des complications, et nous pensions déjà fortement au départ; depuis trois jours les exigences des frères et amis devenaient intolérables pour notre pauvre cuisinier et pour nous. Après avoir mis à sec nos infortunées cantines, ces estimables voleurs venaient se coucher jusque sur les piquets de nos tentes, dont ils agitaient nécessairement les cordes par le moindre mouvement.

Ces inconvénients et le désagrément trop facile à apprécier de ce voisinage inspirèrent à la petite bande des stratagèmes qu'Ulysse lui-même n'aurait pas trouvés pour se défaire de ces gêneurs. Chez ces misérables, insensibles à toute espèce de raisonnement, le sentiment de la pudeur se trouve développé de la façon la plus inconcevable. Nous l'avions déjà observé, et nous sûmes exploiter habilement cette qualité déplacée : vêtu de ses bottes seulement, l'un de nous sortait de la tente, et comme Joseph chez Putiphar, ces brigands pudibonds prenaient la fuite en se voilant la face, mais sans oublier leur mac-farlane.

Chaque soir, ils nous agaçaient par leurs conversations interminables, qui se prolongeaient quelquefois fort avant dans la nuit, et ce diable de Forum résonnant comme une guitare, nous courions le risque de veiller beaucoup trop souvent et malgré nous.

Leur conférence avait été plus exaspérante que jamais; de mon lit, j'interpellai personnellement l'un d'eux, dont la voix stridente ne nous était que trop connue; nous l'avions surnommé Agamemnon. J'avais ajouté à son nom un adjectif français fort énergique, et quelques mots bien sentis, d'un style très-imagé, avaient rendu surabondamment ma pensée, lorsque l'Arabe interpellé se mit à répéter très-distinctement les trois derniers mots colorés de ma dernière phrase. Cet écho, d'une limpidité surprenante, me fit tenter un second essai; même succès.

Je..., disais-je. — Je..., répondait l'Arabe. — Suis... — Suis, disait l'écho... — Une canaille... — Une canaille. . — Un voleur... — Un voleur. — J'ai... — J'ai... — Assassiné... — Assassiné. — Mon père... — Mon père... — J'ai pendu mon oncle..... etc...

Et ainsi de suite jusqu'à extinction d'horreurs. Œdipe en aurait frémi d'épouvante.

Notre perroquet humain mettait une attention merveilleuse à ne détériorer aucune des syllabes des mots, qu'il accentuait avec énergie, à la joie de tout notre campement.

Si la mémoire de cet élève adulte est aussi merveilleuse que sa prononciation, il court le risque de scandaliser fortement bien des voyageurs par son

ramage panaché des mots d'argot les plus étrangers au Dictionnaire.

En considérant ces types d'hommes, qui devaient être complétement dépourvus de charme dans leur vie privée comme dans leur vie publique, je me demandais quelles pouvaient être les singulières compagnes de ces véritables brutes, lorsque le hasard me permit d'en surprendre une dans son costume national.

C'était au bord de l'*Aïn-Mouça*, sous le frais ombrage de superbes lauriers-roses tout en fleur; j'étais fort occupé du nettoyage de mes brosses et de ma palette, lorsqu'un bruit de branches écartées derrière moi me fit subitement tourner la tête. A travers le feuillage qui m'environnait, je n'aperçus d'abord qu'une cruche; mais évidemment cette cruche n'était pas seule, car, en Orient, qui voit une cruche doit bientôt apercevoir une femme.

Partant de ce principe, je voulus pousser plus loin ma perquisition : je ne vis d'abord qu'une main petite et potelée, dont les ongles étaient soigneusement peints, suivant le déplorable usage des femmes arabes, qui détériorent ainsi par la teinture une bonne partie de leurs charmes naturels. Cette main... cette main... si jolie... m'avait attiré, et comme dans *la Dame Blanche*, je m'avançais discrètement pour en considérer la propriétaire, lorsque je reculai subitement d'horreur et d'épouvante :

j'étais nez à nez avec la plus hideuse apparition que l'on puisse imaginer.

Sur la face de cet être indéfinissable, un masque fait de peau de bête ne possédait d'humain que deux trous ménagés pour les yeux; une bouche artificielle était grossièrement peinte, un peu au-dessous, sur cette enveloppe livide, et affectait une grimace repoussante. Comme pour couronner cette laideur, une perruque de crins tressés formait une corne proéminente sur le front, pendant que deux énormes houppes de même nature descendaient symétriquement de chaque côté des oreilles. On n'aurait pu composer un plus hideux assemblage, et jamais cauchemar ne m'avait produit une aussi forte impression de malaise.

Pourtant le monstre que j'avais sous les yeux était bien une femme, peut-être jeune, peut-être jolie, à n'en juger que par ses petites mains.

Mais c'eût été madame Nossar Scheik elle-même que je n'aurais pas insisté, et je m'enfuis comme si j'avais vu le diable en personne.

Oreilles de chien, bosse de licorne, masque de peau, tels sont les singuliers accessoires de la coquetterie bédouine, qui consiste sans doute à effrayer les voyageurs, à l'instar des mannequins chargés d'effaroucher les moineaux dans les cerisiers.

XVI

SORTIE DE PÉTRA.

Des brigands pour de bon. — Moment critique. — Projets de vengeance. — Le *Wadi-Arabah* et un océan de fleurs. — Rebédouins-revoleurs. — Hébron. — Partant pour la Syrie... Au revoir et à bientôt.

Le lendemain était le jour du départ; aussi cette douce pensée nous remplissait-elle de gaieté. Nous comprenions l'empressement que nos amis les Anglais avaient déployé à fuir ce repaire de brigands, et nous nous disposions à faire de même. De grand matin, quoique très-humides, les tentes furent chargées sur les chameaux, et le drogman organisa les bagages par groupes, que nous suivions de façon à pouvoir les surveiller et les défendre au besoin.

D'après les conventions faites, le scheik Nossar devait nous accompagner jusqu'à la sortie de la ville et jusqu'au dernier défilé, non que ce fût un honneur pour nous, mais pour nous protéger contre les affreux Bédouins, qui ne se faisaient pas prier pour nous suivre, et qui auraient saisi la plus petite occasion de nous dévaliser après nous avoir tendu quelque piége.

Au dernier moment, le scheik avait refusé son concours, prétextant que son cheval était trop loin; sur l'ordre impérieux de notre colonel, il s'y résigna, manifestant hautement sa mauvaise humeur : les autres scheiks, armés de pied en cap, lui servaient d'état-major, et ne semblaient pas remplis de meilleures intentions à notre égard.

D'où venait ce mécontentement si particulier contre nous, qui avions laissé benoîtement vider nos cantines et payé largement le prix de notre passage sur leurs terres, suivant leur tarif?

C'était bien simple : le bakchich qu'ils auraient considéré comme suffisant de la part de voyageurs ordinaires, devenait insuffisant de la nôtre; car ces admirables voleurs nous avaient, eux aussi, jugé d'après les superbes dromadaires du vice-roi qui nous avaient conduits jusqu'à l'Akabah, et que nous avions eu le regret de quitter si tristement pour les petits chameaux maigres de Mohammed-Gadd. Telles bêtes, telles gens, voilà le raisonnement de ces pillards, qui vous estiment et vous rançonnent d'après le rang et la valeur de vos montures; ils voulaient donc un bakchich supplémentaire, un bakchich en raison des bosses officielles sur lesquelles nous avions eu l'honneur de naviguer.

Scheiks, bergers et Bédouins de toute nature réclamaient de l'argent avec obstination; ils escortaient en masse chacun de nos malheureux chameaux et

semblaient vouloir, à un moment donné, s'opposer à leur marche. Sur un geste d'un seul des scheiks ils pouvaient nous fermer la route, et malgré la plus héroïque résistance, pas un de nous n'en serait sorti vivant.

Malgré leurs fusils en mauvais état et leurs sabres ébréchés, ces canailles pouvaient tuer notre drogman, et dans l'ignorance où nous étions des chemins à travers ces précipices et ces gorges inextricables, nous aurions eu à soutenir une lutte des plus inégales.

L'orage grondait derrière nous et faillit éclater.

Nossar, le scheik de Pétra, descendit de son petit cheval, et la lance à la main, il s'avança vers notre colonel, lui faisant comprendre qu'il voulait encore de l'argent. Celui-ci tira simplement son porte-monnaie de sa poche et lui montra en souriant qu'il était vide; le scheik resta ébahi. Il s'attendait à tout, excepté à cela. Son éblouissement fut tel qu'il resta la bouche ouverte, planté comme un pieu ou plutôt comme deux pieux, puisqu'il avait sa lance à la main.

Notre colonel porta le coup de grâce à l'ahurissement du scheik en ôtant son propre manteau et en le lui offrant; s'il n'avait été calé dans ses bottes, Nossar se serait affaissé sur lui-même.

Mais la fête n'était pas encore finie; revenu bredouille de sa mission, le scheik avait essuyé les re-

proches des autres frères et amis, qui trouvaient qu'il avait mal rempli le *mandat impératif* dont ils l'avaient chargé.

Ils avaient dû le traiter de propre à rien, de traître et de vendu, car les cris et les contestations qui s'élevèrent à son retour entre les plus considérables types de son état-major arrivaient jusqu'à nous, et ne nous inspiraient qu'une très-médiocre confiance dans notre situation. L'effet ne s'en fit pas longtemps attendre : nous étions arrivés aux confins de la tribu de Pétra, des tas de pierres symétriques indiquaient la limite du pouvoir du scheik, et nous avions déjà échangé des adieux hypocrites avec cette bande de voleurs, lorsqu'en nous retournant nous aperçûmes deux d'entre eux qui, ayant pris de l'avance dans la même direction, se trouvaient nous barrer le chemin la lance en arrêt.

Nous ne comprîmes pas de suite cette manœuvre, mais au moment où nous passâmes devant ces deux cavaliers, l'un d'eux, neveu du scheik Nossar, rejeta son manteau en arrière et démasqua la gueule d'un énorme pistolet dirigé contre notre drogman. Celui-ci n'aurait même pas eu le temps de tirer son sabre, mais trois de nos revolvers s'étaient déjà tournés contre le cavalier.

Le moment était palpitant, car un geste de trop pouvait tout perdre. Le jeune scheik comprit sans doute le danger qu'il courait personnellement, car

il releva son arme et disparut au galop de son cheval. Notre modération nous avait sauvés, car si l'un de nous avait cédé au désir de briser la tête de ce bandit, ce coup de feu devenait le signal d'une attaque générale, où nous aurions eu tout le désavantage, malgré la longue portée de nos fusils.

Nous aurions pu nous offrir, il est vrai, la peau de tous les scheiks que nous avions là sous la main, mais le bruit de la fusillade se serait vite entendu, et nous aurions eu bientôt sur les bras plusieurs tribus tout entières. A coup de pierres, dans ces défilés impraticables, ces brigands auraient fini par avoir raison de nous, et nous nous félicitâmes du sang-froid qui nous permit de ne pas mettre si imprudemment le feu aux poudres.

La descente de la montagne s'effectua en silence, et non sans de fortes interpellations contre les aimables gredins à qui nous venions d'échapper.

Adieu canailles! disions-nous, adieu voleurs, assassins, brigands! Avec vos pistolets de paille et vos sabres de bois, sans vos chemins et vos montagnes inaccessibles, nous n'aurions fait de vous qu'une purée!

Notre ambition était de revenir un jour à Pétra pour surprendre et exterminer jusqu'au dernier ces affreux bandits.

La chose avait déjà été tentée, mais toutes les fois qu'on s'était présenté en force dans la contrée,

on n'y avait plus trouvé personne. Ces nomades s'envolaient plus loin, pour reparaître lorsque l'on était las de perquisitions infructueuses.

Sous Ibrahim-Pacha, ils reçurent pourtant une forte tripotée, qui les rendit moins exigeants envers les voyageurs et vis-à-vis de la caravane de la Mecque, qu'ils se permettaient d'aller piller de temps en temps par dévotion.

Que le choléra passe souvent par là, c'est tout ce que nous pouvons souhaiter de mieux pour le nettoyage de ce vilain pays, et ce serait le meilleur coup de balai à donner sur cette vermine dangereuse. Nos boîtes de produits photographiques offraient un assez joli assortiment de remèdes violents contre la vie, et considérant l'entrain de ces brigands sur le sucre, nous eûmes un instant la pensée de les empoisonner en les faisant trinquer au *cyanure;* mais ce projet, quoique charmant, était impraticable, toujours en raison de la difficulté des chemins pour le retour.

Qui veut la fin veut les moyens : nous nous contenterons de leur envoyer des caisses de la Revalescière Dubarry ou un abonnement au *Constitutionnel.*

Pendant plusieurs heures cependant nous nous entretînmes dans une douce méfiance, et pour prévenir quelque surprise, nous avions activé la marche de nos bagages. Enfin, à moitié route de cette

pénible descente, les chemins devinrent un peu plus praticables, et nous nous sentions plus près de la plaine, où jamais ces sauvages n'auraient eu l'audace de venir nous attaquer.

Les petits événements qui avaient émaillé notre sortie de Pétra n'étaient pas faits pour nous faire trouver très-pittoresques les gorges et les wadis de craie blanche que nous traversâmes successivement le plus vite possible, sans le moindre désir de nous y installer.

Nous entrions dans le *Wadi-Arabah*, qui est aussi large que les autres wadis sont généralement resserrés; c'est une plaine où des arbustes et des buissons ne se font remarquer que par le désordre de leur chevelure, et par les formes noueuses de leurs branchages. Non loin de notre campement, trois sources nous donnèrent de l'eau très-malpropre, qui fit la joie de nos chameaux et de nos Arabes; nous dûmes encore ce soir-là nous rattraper sur le vin, qui venait toujours à propos nous consoler de tous nos malheurs.

C'est dans ces parages sablonneux et doués cependant d'une végétation suffisante, que nous vîmes très-distinctement passer des bandes de gazelles.

Elles défiaient de loin la rapidité de nos montures et la portée de nos fusils, pendant que plusieurs de nos hommes, se divisant par escouades, tentèrent de les cerner et de les prendre à la course. Ce qui

leur réussit quelquefois, paraît-il, car si ces animaux sont doués d'une agilité incomparable, la nature leur a donné peu de cervelle, et il n'est pas rare qu'affolés ils viennent se jeter eux-mêmes dans les piéges grossiers qui leur sont tendus.

En quittant cette vaste série de dunes, nous nous trouvâmes rattraper une petite caravane composée de trois hommes et d'un âne.

Sur l'âne était un vieux Syrien, marchand de Damas, qui était allé tout seul vendre des étoffes dans une tribu voisine de Pétra, dont il avait la pratique. Son industrie étant de première nécessité, il nous expliqua combien les scheiks et les tribus étaient intéressés à le laisser circuler librement. Il faisait même, paraît-il, d'assez bonnes affaires avec ces brigands, qui le payaient avec l'argent volé aux voyageurs ou aux caravanes.

Parmi ses deux acolytes se trouvait un Arabe qui avait été oublié en route par la caravane de la Mecque. S'étant endormi à un campement, il avait trouvé la caravane partie à son réveil, et était parvenu à retrouver son chemin en vivant de feuilles et de racines.

Le troisième de ces singuliers voyageurs etait un véritable sauvage : entièrement nu, il n'avait pour tout vêtement qu'une énorme massue et une houppe de cheveux soigneusement ménagée sur l'extrémité du crâne; il nous intéressait particulièrement par le

sourire de satisfaction qui régnait perpétuellement sur son étrange figure.

Ces trois voyageurs nous firent demander la permission de suivre de près notre caravane, pour donner moins de prise aux attaques des Bédouins de la contrée. Nous n'y voyions pas d'obstacle, et nous pûmes étudier à fond ces trois singuliers types.

Pour ma part, j'avais pris ce gorille en affection; il m'avait laissé toucher sa massue, et nous nous faisions des grimaces d'amitié qui nous liaient désormais, à la vie, à la mort.

Nu-pieds sur le sable brûlant, il courait chercher des broussailles qu'il donnait à mon chameau. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour m'être agréable. Voulant reconnaître ce bon procédé et désirant voir surtout ce qu'il en ferait, je lui donnai un bichelique, grande pièce de monnaie arabe sans valeur. Mon intention était bonne, et le résultat en fut peut-être désastreux : car à peine le monstre eut-il reçu cette pièce dans la main, qu'il roula de grands yeux, puis regardant si on ne l'observait pas, il se sauva et disparut à travers le désert.

Ne comprenant rien à cette manœuvre de sa part, j'en demandai l'explication au marchand, qui me dit qu'il s'était sauvé de peur qu'on ne lui reprît sa pièce, et il ajouta que ce malheureux ne connaissant pas les chemins allait sans doute se perdre et mourir de faim dans quelque trou.

O vous qui rencontrerez des aveugles dans le désert, ne leur faites pas l'aumône; leur donner un sou serait les envoyer à la mort! Ma bonne action m'attrista beaucoup et nous priva de ce type curieux à observer, car il ne buvait pas, il ne mangeait pas, il était gros et gras, et il riait toujours. Avec de l'or, c'est moi qui ai fait son malheur.

Nous quittions enfin le Wadi-Arabah : vaste bassin desséché d'une mer intérieure où se serait formé le large lit d'un fleuve, tel est bien l'aspect de cette plaine immense, désert aride et brûlé par un vent sec et opiniâtre.

Nos tentes se trouvaient dans un creux où elles présentaient l'aspect le plus imprévu, en raison de l'inégalité du sol sur lequel elles avaient été dressées; plusieurs de nos lits chavirèrent pendant la nuit, et nous ne demandions qu'à changer de position.

Coupée par pans inclinés du haut en bas, la montagne que nous avions à franchir présentait la forme d'une immense toiture glissante que nos chameaux et nos bagages eurent grande peine à escalader. Ils durent même exécuter un énorme détour, qui nous fit perdre la moitié d'une journée. Plus agiles, nous avions entamé hardiment l'ascension de ce vaste mur incliné; mais comme toujours notre œil s'était abusé sur les distances, et plus nous montions moins nous semblions nous rapprocher du

but. C'était exaspérant, surtout en considération de nos chaussures, pour lesquelles cette journée de lames de rasoirs fut mortelle.

Comme des couvreurs accrochés aux tuiles, nous nous arrêtions de temps en temps pour nous voir grimper les uns les autres ; nous nous attendions quelquefois, et nous nous faisions l'effet de hannetons cherchant à lutter vainement contre un carreau. Mais : *labor omnia vincit improbus*, et nous arrivâmes, à quelques déchirures près. Par une étourderie que nous sûmes chacun nous reprocher mutuellement et amèrement, nous avions tous oublié d'emporter le déjeuner. Ce ne fut que cinq heures plus tard que nous pûmes assouvir la faim canine que cette escalade à quatre pattes n'avait fait que développer.

Nous remontâmes sur les bosses de nos dromadaires, et nous pûmes mieux admirer l'immense panorama qui se déroulait à nos pieds et devant nous. C'étaient d'abord le Wadi-Arabah dans toute sa longueur, puis le massif gigantesque des montagnes de Pétra que domine le mont Hor ; à notre droite la ligne blanche des sables du désert de *Tih*, et à notre gauche les nouvelles chaînes du *Ghor*, qui vont s'étendre à perte de vue jusqu'à la mer Morte.

Ce fut le dernier coup d'œil qu'il nous fut donné de jeter sur le désert aride de l'Arabie ; nous di-

sions adieu à ces cailloux inhospitaliers pour entrer sur un sol nouveau.

En effet, nous quittions à peine ce plateau que nous tombions au milieu de prairies verdoyantes ; on y voyait des semblants de sillons, et des *fac-simile* de culture. Ce n'était peut-être qu'un jeu de notre imagination, mais les plaines de la Beauce ne sont pas plus vertes ni plus régulières que les prairies qui bordaient alors notre route. Peu d'arbres, mais une profusion inconcevable de fleurs des champs. Nos chameaux eux-mêmes semblaient n'y rien comprendre et se méfier d'une richesse végétale aussi imprévue et aussi abondante.

Les herbes étaient hautes, nos montures en avaient jusqu'aux genoux, et pendant plusieurs kilomètres nous semblions naviguer sur un océan de fleurs : coquelicots, bluets, pâquerettes, boutons d'or et clochettes de toutes nuances se balançaient sur leurs tiges, et semblaient nous dire bonjour comme à des amis d'Europe.

Si la nature du sol et de la végétation avait gagné, il n'en n'était pas de même de la température, car bientôt nous fûmes assaillis par un vent glacial et humide qui exagérait pour nous ces souvenirs de la patrie absente.

D'innombrables troupeaux de chèvres et de petits moutons noirs se détachaient comme des îles mouvantes sur cette mer de pâturages. Un enfant et un

chien étaient souvent les seuls gardiens de ces milliers d'animaux, dont le bêlement s'entendait au loin comme le bruit d'une armée en marche.

Les montagnes de Syrie se dressaient enfin devant nous; encore quelques jours, et nous allions trouver du pain et de l'eau fraîche à Hébron, en attendant nos lettres de France à Jérusalem. Depuis deux mois la poste n'avait rien pu faire pour nous, et l'on ne saurait rendre l'impatience que nous éprouvions à retrouver des nouvelles après un aussi long sevrage de toute communication. Cette vive préoccupation affaiblit beaucoup pour nous l'admiration que méritaient ces nouvelles contrées.

Les montagnes que nous avions à notre gauche étaient entièrement tapissées de verdure; les troupeaux s'y faisaient encore remarquer par les longues plaques noires que leur masse formait de loin : mais ce qui nous intéressait le plus, c'était le campement des Arabes Bédouins, propriétaires de ces riches pâturages.

Des milliers de tentes reliées les unes aux autres présentaient l'ensemble d'une mer aux vagues immobiles, et la coloration brune rayée de noir de ces étoffes grossières accentuait le côté sauvage de ces immenses douars, que signalaient à peine quelques feux ou les aboiements des chiens. D'Arabes, peu; mais nous n'en souhaitions pas, nous en avions assez vu. Du reste, ceux-ci conservent la tradition d'une

grande habitude dans l'art de voler, de piller et de détrousser les voyageurs, comme leurs confrères de Pétra.

Le scheik Mak-Boul, qui devait nous accompagner jusqu'à Hébron, exprimait lui-même la plus grande méfiance, et nous invitait à ne pas trop nous écarter des campements, malgré l'air inoffensif des bergers que nous rencontrions.

Ce pays fleuri ne manque que de gendarmes pour être parfait, et encore irais-je me fixer ailleurs.

La preuve vint bientôt à l'appui des terreurs qu'avait manifestées notre scheik : deux d'entre nous avaient eu l'imprudence de partir trop en avant, malgré les sages recommandations du drogman, et le châtiment de notre étourderie ne se fit pas attendre.

Il était environ cinq heures du soir, le jour baissait un peu, lorsqu'au détour d'un chemin creux, mon camarade et moi nous nous trouvâmes en face de trois grands gaillards armés jusqu'aux dents, qui se placèrent en travers de la route en réclamant impérieusement de l'argent : la position était encore critique ; il s'agissait de ne pas devenir les victimes de ces trois nouveaux bandits et de donner au reste de notre caravane le temps de nous rejoindre.

Sur l'injonction des trois hommes, mon ami et moi nous commençâmes par nous regarder en portant tout naturellement la main à nos excellents re-

volvers de Tolède; mais là comme à Pétra, il était encore évident que nous n'aurions pas affaire qu'à ces trois singes, et qu'au premier coup de feu tiré, nous en aurions bientôt toute une bande à nos trousses. Notre escorte n'était pas loin, encore fallait-il lui donner le temps d'arriver.

Cette seconde arrestation nous avait paru très-grotesque, et loin de nous effrayer, comme cela aurait pu se faire, elle avait excité en nous une folle gaieté.

— *C'est des bergers!* me cria mon camarade, faut les attendrir par de la belle poésie. Dis-leur quelques bonnes paroles!

Va pour un discours, pensai-je; si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal; et me hissant sur la selle de mon chameau comme un député à la tribune, je saluai d'abord, puis j'adressai à mes trois terribles auditeurs la harangue suivante :

« Messieurs les brigands, messieurs les assassins,

» Oh! mon Dieu! c'est bien simple : vous êtes trois et nous ne sommes que deux; ce n'est pas encore une raison, car nous pourrions vous vider nos revolvers dans l'estomac avant que vous ayez eu le temps de vous en apercevoir, mais bientôt nous aurions sur les bras toutes vos estimables familles, qui ne sont pas loin; aussi aimons-nous mieux vous raconter des histoires pour donner le temps à nos amis d'arriver. »

Ici l'un des Arabes, exaspéré de notre attitude joviale, réitéra impérieusement sa demande de bakchich.

« Messieurs les brigands, messieurs les assassins,

» Ne vous emportez pas, ajoutai-je; si vous vous ennuyez, nous allons vous réciter Maître Corbeau : c'est simple, c'est grand, c'est pastoral, c'est fait pour vous. »

Alors, toujours du haut de mon dromadaire, je repris avec des gestes assortis et gracieux :

Maître Corbeau, sur un palmier perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard. . . . . .

Heureusement, je n'eus pas le plaisir de lui finir ma fable, car notre escorte était arrivée et arrangeait déjà à l'amiable ce singulier contre-temps, qui aurait pu très-mal finir.

O bon la Fontaine, nous te devons la vie! Nous étions sauvés! Merci, mon Dieu!

Si nous avions eu le temps, c'eût été une joie que de ficeler ces trois brigands et de les amener vivants à Hébron, où nous les aurions pendus nous-mêmes après les avoir fait beaucoup souffrir.

Mais nous avions trop hâte d'arriver pour risquer encore ces complications belliqueuses; elles auraient peut-être compromis le retour de notre scheik Mak-Boul, et nous ne pouvions pas lui jouer ce mauvais tour en remercîment des véritables ser-

vices qu'il nous avait rendus. Nous touchions au port, et malgré la nuit froide et humide que nous avions passée dans la boue, jamais on ne s'était levé de si bon cœur. Nous fîmes seller nos chameaux encore endormis, et coups de pied et de courbache, tout nous semblait bon pour leur faire allonger le pas, car c'était le jour de la délivrance : nous allions voir une vraie ville avec de vrais habitants.

Nous dûmes d'abord escalader des chemins assez abrupts pour gagner les ruines de *Kourmoul*, ruines qui jouent si bien leur rôle de ruines qu'il n'en reste plus rien du tout; c'est une chose à revoir avec l'architecte du canton, mais nous n'y tenons pas.

De cet emplacement, la vue qui se déroulait à nouveau sous nos yeux valait certainement toutes les ruines, car dans ce panorama merveilleux nous embrassions pour ainsi dire toute la Judée. A notre droite, la mer Morte, et plus loin les montagnes du Gorh allant se perdre à l'horizon au delà du Jourdain; devant nous, la vallée d'Hébron et ses jardins gracieusement suspendus sur des terrasses artificielles.

Ici, la végétation prenait un aspect beaucoup plus sérieux et beaucoup plus gai à la fois. Les arbres alignés, les vignes taillées et les champs soigneusement entretenus, tout cela nous dilatait l'âme à la pensée de revoir des humains qui ne nous aborderaient plus le pistolet sous la gorge.

Notre satisfaction fut grande en apercevant un Arabe, paysan du village voisin, qui préparait la terre pour l'ensemencer. C'était le premier que nous voyions travailler ainsi depuis notre bonne ville de *Médinet-el-Fayoum*. Nous avions envie d'aller tous l'embrasser et de lui offrir le prix Montyon pour l'encourager au travail, auquel il se livrait du reste si naturellement, que nous lui aurions paru grotesques et ridicules.

« Ah! monsieur, vous ne nous assassinez pas? Ah! monsieur, comme vous êtes un brave homme!!! »

Nous mîmes une sourdine à notre attendrissement, et nous reprîmes bientôt toute notre énergie pour taper à tour de bras sur nos chameaux, qui ne comprenaient rien à ces accès de vivacité de notre part.

Hébron! Hébron! Hébron!!! criâmes-nous tous à la fois en apercevant les murailles ainsi que les premières maisons de la ville. Christophe Colomb ne dut pas crier Terre! terre! avec plus de conviction lorsqu'il aperçut le nouveau monde.

Nous étions en Syrie!

C'est-à-dire que nous allions tout simplement coucher dans de vrais lits, boire de l'eau fraîche, manger du pain frais, recevoir des journaux, des lettres et des nouvelles fraîches de deux mois, c'est vrai, mais qui suffirent à nous faire oublier l'eau vaseuse, le pain dur, le mouton brûlé, les insectes, les scor-

pions, et surtout les frères et amis bédouins, figurants de ce grand cauchemar rouge qui se nommera pour nous Pétra.

Partant pour la Syrie, comme le jeune et beau Dunois...

A bientôt Jérusalem... à bientôt Bethléhem, Nazareth et Damas, cet Orient presque triste, moins brillant, moins pittoresque, c'est vrai, mais plus calme et plus poétique à la fois, où les jambes se fatiguent moins, mais où le cœur et l'esprit ont plus à se souvenir et encore plus à apprendre.

TABLE DES GRAVURES.

Fatma . . . . . Frontispice.
Tombeaux des mameluks au Caire. 40
Une saquièh 55
Fayoum : le village de Tamyèh 88
Almée 98
Médinet-el-Fayoum. 130
Notre escorte. 204
Vue générale du couvent du Sinaï. 232
Entrée du couvent du Sinaï. 235
Moines du couvent du Sinaï 255
Vue générale de Pétra 287
Le grand temple romain à Pétra 297
Pétra : le théâtre romain.. 300

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01199 0047